



***LES ÉDITIONS
DE MINUIT***

COLLECTION ***DOUBLE***

CATALOGUE GÉNÉRAL

TANGUY VIEL
NI ROSE
NI POÈME



un récit inédit de Tanguy Viel

offert par votre libraire pour l'achat
de deux titres de la COLLECTION **DOUBLE**



9 782707 356192

COLLECTION **DOUBLE**

45 ANS DE LITTÉRATURE ET DOCUMENTS

La collection « double » a été fondée en 1980 par Jérôme Lindon avec trois titres mythiques du catalogue des Éditions de Minuit : *Moderato Cantabile* de Marguerite Duras, *La Modification* de Michel Butor et *L'Établi* de Robert Linhart.

À partir de ces trois pierres angulaires s'est développé, au fil des décennies, un catalogue de plus de 140 titres au format poche, remarquable en termes de sélection, qualité et variété.

On y retrouve ainsi les deux manifestes du Nouveau Roman, essentiels pour comprendre la littérature contemporaine : *Pour un nouveau roman* d'Alain Robbe-Grillet et *Tropismes* de Nathalie Sarraute ; les textes clés des grandes figures de ce mouvement : Michel Butor, Claude Simon et Robert Pinget ; la trilogie romanesque de Samuel Beckett, l'œuvre de Marguerite Duras, et celle de Monique Wittig. Des livres au retentissement mondial, couronnés par les plus grands prix littéraires, dont le Nobel de littérature pour Beckett en 1969 et Simon en 1985.

La nouvelle vague de romanciers, romancières et essayistes, apparue dans les années 1980 et 1990 : Jean Echenoz, Jean-Philippe Toussaint, puis Marie NDiaye, Christian Gailly, Éric Chevillard, Jean Rouaud, Antoine Volodine, Yves Ravey, Pierre Bayard... forme, au sein du catalogue « double », un deuxième ensemble remarquable caractérisé par un retour à l'imaginaire, une nouvelle distanciation, et un jeu subtil avec les formes et la langue. Des œuvres et des auteurs désormais reconnus internationalement et étudiés à l'université.

Un troisième ensemble témoigne des évolutions les plus récentes de la littérature française contemporaine depuis les années 2000. Il regroupe les œuvres romanesques puissantes d'une nouvelle génération d'auteurs Minuit, tous bâtisseurs d'une langue propre et traversés, pour certains, par le retour de la question sociale : Tanguy Viel et Laurent Mauvignier, pour

les années 2000, puis Vincent Alméndros et Julia Deck pour les années 2010. Il est enrichi chaque année par les dernières découvertes des Éditions de Minuit : les premiers romans de Pauline Delabroy-Allard, Claire Baglin et Pauline Peyrade.

S'y ajoutent les documents et témoignages d'Elie Wiesel, Charlotte Delbo, David Rousset, Robert Linhart, Henri Alleg, Vercors. Autant d'auteurs, conscients du pouvoir des mots, dont les livres décisifs ont contribué à écrire l'Histoire et à la changer.

Enfin, les plus remarquables plumes critiques, parmi lesquelles Roland Barthes, Maurice Blanchot, Lucien Dällenbach, Alastair B. Duncan, Michèle Gazier, François Mauriac, Philippe Lançon, Jean-Claude Lebrun, Michel Leiris, Pierre Lepape, Jean-Noël Pancrazi, Josyane Savigneau... signent dans nombre de titres de la collection « double » des postfaces et entretiens.

Éclairer la littérature contemporaine française et ses chemins nouveaux, partager avec le plus grand nombre sa beauté, sa puissance, sa profondeur toujours réinventée, telle est la vocation de la collection « double » depuis 45 ans.

L'éditeur

Pour chaque auteur, les ouvrages sont présentés par ordre de première publication, à l'exception de Samuel Beckett dont les œuvres sont classées selon leur ordre d'écriture.

LA QUESTION

suivi de «La torture au cœur de la République», par Jean-Pierre Rioux

N° 58 96 p. 6,90 €
ISBN 978-2-7073-2062-9



Directeur de *l'Alger républicain*, Henri Alleg (né à Londres en 1921) est arrêté par l'armée française le 12 juin 1957, pendant la guerre d'Algérie, après l'interdiction de son journal en 1955. Alleg est alors interrogé et torturé par les parachutistes français. *La Question*, paru aux Éditions de Minuit en 1958 (puis dans la collection «double» en 2008), en est le témoignage. L'importance historique de ce texte est aussitôt comprise: son interdiction et sa saisie par l'État, un mois après la parution, ne l'empêcheront pas de connaître un succès immédiat et un écho retentissant. Relayé dès sa sortie par la presse, le livre sera lu et commenté dans le monde entier.

Le récit d'Alleg a été perçu aussitôt comme emblématique par sa brièveté même, son style nu, sa sécheresse de procès-verbal qui dénonçait nommément les tortionnaires sous des initiales qui ne trompaient personne. Sa tension interne de cri maîtrisé a rendu celui-ci d'autant plus insupportable: l'horreur était dite sur le ton des classiques. (...) La Question fut une météorite dont l'impact fit tressaillir des consciences bien au-delà des «chers professeurs», des intellectuels et des militants. À l'instar de J'accuse, ce livre minuscule a cheminé longtemps.

Jean-Pierre Rioux, *Le Monde*

Henri Alleg a également publié *Prisonnier de guerre* (Minuit, 1961), récit de trois années à Barberousse, la prison d'Alger, avant son procès.

VINCENT ALMENDROS

Photo Mathieu Zazzo



Vincent Almindros est né à Avignon en 1978. Il a fait des études à la faculté d'Avignon avant de devenir professeur de français.

Tous les romans de Vincent Almindros ont paru aux Éditions de Minuit :

Ma chère Lise, 2011 – *Un été*, 2015 («double», 2018) – *Faire mouche*, 2018 («double», 2021) – *Sous la menace*, 2024.

VINCENT ALMENDROS
UN ÉTÉ

UN ÉTÉ

N° 108 96 p. 6,90 €
ISBN 978-2-7073-4425-0



Jean, mon frère, venait d'acheter un voilier et m'invitait à passer quelques jours en mer. Je n'étais pas certain que ce soit une bonne idée que nous partions en vacances ensemble. Quand je dis «nous», je ne pensais pas à Jean. Je pensais à Jeanne. À Jeanne et moi.

Petit livre, grande sensation. (...) Cet auteur de 36 ans réussit la prouesse, en eaux troubles et en 96 pages, de tenir à la fois une histoire d'amour, un thriller marin, un récit de la fraternité et un huis clos à ciel ouvert. Les trois sont ambigus et le mystère ne se lève, cruel et ricanant, qu'à la toute dernière page. Pierre, le narrateur, embarque à Naples sur le voilier de son frère, Jean. Le premier est venu avec la blonde Lone, sa petite amie suédoise qui termine une thèse sur la parité homme-femme. Le second vit depuis sept ans avec Jeanne la brune, dont Pierre fut l'amant. Le bateau glisse lentement vers Capri. Il fait une chaleur caniculaire. L'air est irrespirable. Les corps exsudent. Le jour, la mer est d'huile et, la nuit, «goudronnée». Les méduses prolifèrent, qui remontent le temps et le courant avec leurs «ombelles opalines». Pierre et Jeanne s'observent, se frôlent, se rapprochent et se retrouvent dans la cabine. Rien n'est appuyé. Tout est suggéré. Étonnant peintre d'atmosphère, Vincent Almindros écrit à l'aquarelle. Sa phrase faussement simple coule comme une eau salée au pied d'un rocher. C'est de la littérature. Et de la meilleure.

Jérôme Garcin, *Le Nouvel Observateur*

Un été a reçu le Prix Françoise-Sagan en 2015.

VINCENT ALMENDROS

FAIRE MOUCHE



FAIRE MOUCHE

N° 124 128 p. 6,80 €
ISBN 978-2-7073-4718-3

À défaut de pouvoir se détériorer, mes rapports s'étaient considérablement distendus avec ma famille. Or, cet été-là, ma cousine se mariait. J'allais donc revenir à Saint-Fourneau. Et les revoir. Tous. Enfin, ceux qui restaient. Mais soyons honnête, le problème n'était pas là.

Qu'est-ce que le narrateur a vécu dans ce quart-monde rural d'où il s'est enfui ? Que se déroule-t-il encore aujourd'hui dans le silence lourd des fermes isolées ? Quel drame va être provoqué par le retour d'un ancien habitant devenu citadin ? Alors que le lecteur est assailli par une foule de questions disparates, Almendros tisse sa toile et construit un texte où chaque petit rien compte. On découvre souvent après coup l'importance de minuscules détails semés au fil des pages.

Cet art de la précision, allié au trouble de la situation et à un humour morbide, est ce qui séduit le plus chez Vincent Almendros, mais pas seulement. Dans cet enfer familial où on mange de la langue de bœuf au déjeuner, le romancier brasse des sujets assez profonds pour l'empêcher de tomber dans un pur et vain exercice de style. Sa description d'une ruralité à l'abandon est très juste, et le passage d'un milieu social à un autre, les difficultés qu'un tel arrachement suppose, prennent ici une coloration noire et presque désespérée.

Sylvie Tanette, *Les Inrockuptibles*

M. D.

N° 37 144 p. 8,50 €
ISBN 978-2-7073-1946-3



Une femme, qui est aussi un écrivain célèbre, doit entrer d'urgence à l'hôpital pour y subir une cure de désintoxication. Un jeune homme l'accompagne, à la fois témoin et protagoniste du drame. Tandis qu'elle lutte contre la mort, le récit se constitue peu à peu et grandit sans qu'elle le sache. Le jour où elle peut enfin quitter l'hôpital, parlant de la jeune accouchée de la chambre voisine, elle annonce aux infirmières stupéfaites : « Cet enfant qui est né hier, il a aujourd'hui trois ans, c'est étrange. » Le livre qu'on va lire est à l'image de cet enfant miracle.

Yann Andréa (1952-2014) rencontre Marguerite Duras en 1975 lors d'une projection d'*India Song*. Les années suivantes, il lui écrit sans relâche. Durant l'été 1980, elle l'invite à venir la rejoindre à Trouville. Il ne la quittera plus. *M. D.* est publié en 1983, trois ans après cette rencontre autour de laquelle Yann Andréa bâtira toute son œuvre, tandis que la figure de Yann habitera plusieurs des derniers textes de Marguerite Duras, de *L'Été 80* qu'elle lui dédie (Minuit, 1980) à *Yann Andréa Steiner* (P.O.L, 1992).

CLAIRE BAGLIN
EN SALLE



EN SALLE

N° 141 144 p. 8,50 €
ISBN 978-2-7073-5545-4

Dans un menu enfant, on trouve un burger bien emballé, des frites, une boisson, des sauces, un jouet, le rêve. Et puis, quelques années plus tard, on prépare les commandes au drive, on passe le chiffon sur les tables, on obéit aux mangeurs : on travaille au fastfood.

En deux récits alternés, la narratrice d'*En salle* raconte cet écart. D'un côté, une enfance marquée par la figure d'un père ouvrier. De l'autre, ses vingt ans dans un fastfood, où elle rencontre la répétition des gestes, le corps mis à l'épreuve, le vide, l'aliénation.

Le monde du travail (...) constitue le motif et la matière de ce beau premier roman, d'une intensité maîtrisée, fermement contenue par une écriture d'une âpre et résolue précision.

Nathalie Crom, *Télérama*

Ce qui fait la valeur d'En salle est son rythme, sa précision, sa colère rentrée, son humour et sa rigueur dans les situations, les portraits, les dialogues : une attention sauvage, portée par le langage.

Philippe Lançon, *Libération*

Claire Baglin est née en 1998. *En salle* est son premier roman. Il a reçu le prix François Mauriac 2023.

PIERRE BAYARD



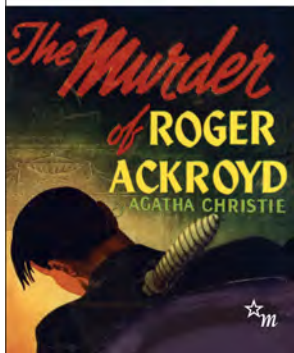
Photo Patrice Normand

Né en 1954, Pierre Bayard est professeur émérite de littérature française à l'Université Paris 8 et psychanalyste. Il est l'auteur de nombreux essais de « critique interventionniste » sur la littérature, dont *Comment parler des livres que l'on n'a pas lus ?*, traduit en une trentaine de langues.

Aux Éditions de Minuit :

Le Paradoxe du menteur. Sur Laclos, 1993 – *Maupassant, juste avant Freud*, 1994 – *Le Hors-sujet. Proust et la digression*, 1996 – *Qui a tué Roger Ackroyd ?*, 1998 (« double », 2008) – *Comment améliorer les œuvres ratées ?*, 2000 – *Enquête sur Hamlet. Le dialogue de sourds*, 2002 (« double », 2014) – *Peut-on appliquer la littérature à la psychanalyse ?*, 2004 – *Demain est écrit*, 2005 – *Comment parler des livres que l'on n'a pas lus ?*, 2007 – *L'Affaire du chien des Baskerville*, 2008 (« double », 2010) – *Le Plagiat par anticipation*, 2009 – *Et si les œuvres changeaient d'auteur ?*, 2010 – *Comment parler des lieux où l'on n'a pas été ?*, 2012 – *Aurais-je été résistant ou bourreau ?*, 2013 (« double », 2022) – *Pour Éric Chevillard* (dir.), 2014 – *Il existe d'autres mondes*, 2014 – *Aurais-je sauvé Geneviève Dixmer*, 2015 – *Le Titanic fera naufrage*, 2016 – *L'Énigme Tolstoïevski*, 2017 – *La Vérité sur « Ils étaient dix »*, 2019 (« double », 2021) – *Comment parler des faits qui ne se sont pas produits ?*, 2020 – *Œdipe n'est pas coupable*, 2021 (« double », 2023) – *Et si les Beatles n'étaient pas nés ?*, 2022 (« double », 2024) – *Hitchcock s'est trompé*, 2023 – *Aurais-je été sans peur et sans reproche ?*, 2024.

**PIERRE BAYARD
QUI A TUÉ
ROGER ACKROYD ?**



**QUI A TUÉ
ROGER ACKROYD ?**
*suivi de « Arrêt sur énigme »,
par Josyane Savigneau*

N° 55 192 p. 8,90 €
ISBN 978-2-7073-2043-8

Même s'ils n'ont pas lu le chef-d'œuvre d'Agatha Christie, *Le Meurtre de Roger Ackroyd*, de nombreux lecteurs, surtout parmi les amateurs de romans policiers, connaissent le procédé qui l'a rendu célèbre et croient pouvoir affirmer : l'assassin est le narrateur. Mais est-ce si sûr ? Comment se fier à un texte où les contradictions abondent et qui s'organise autour d'un récit unique, celui du prétendu criminel ? Et qui peut dire qu'Hercule Poirot, dans son euphorie interprétative, ne s'est pas lourdement trompé, laissant le coupable impuni ?

Roman policier sur un roman policier, cet essai, tout en reprenant minutieusement l'enquête et en démasquant le véritable assassin, s'inspire de l'œuvre d'Agatha Christie pour réfléchir, avec l'aide de la psychanalyse, sur ce qui constitue la limite et le risque de toute lecture : le délire d'interprétation.

Comment Pierre Bayard parvient-il à faire à la fois le plus excitant roman policier d'énigme de l'année et un essai subtil sur la narration et la lecture, sur leurs limites, leurs périls, leurs délires, au premier rang desquels le délire d'interprétation ? Ceux qui connaissent les ouvrages de Pierre Bayard ne seront pas étonnés que cet esprit original ait réussi ce tour de force. Quant aux autres, le suspense, la virtuosité logique, la force de conviction et le style de cette histoire policière si particulière leur permettront sans doute un premier accès au travail de Bayard, l'un des plus stimulants qui soient.

Josyane Savigneau, *Le Monde*

ENQUÊTE SUR HAMLET

N° 95 208 p. 11 €
ISBN 978-2-7073-2335-4



Aucun texte littéraire n'a suscité autant de lectures et d'interprétations qu'*Hamlet* et n'a fasciné à ce point les critiques, qui n'ont cessé de débattre des ambiguïtés et des contradictions de la pièce, s'interrogeant sur les circonstances mystérieuses dans lesquelles est mort le père du héros. Mais tous ces auteurs parlent-ils bien du même texte ? Ce dont témoigne *Hamlet*, en raison du nombre de ses commentaires, est de la difficulté, dans l'échange littéraire, à éviter le dialogue de sourds. Il est en effet impossible, quand nous discutons d'une œuvre, de sélectionner des passages identiques, de les percevoir à travers des théories semblables, d'inventer des questions qui ne soient pas marquées par une époque et par la personnalité de celui qui les pose. Bref, de parler de la même chose que les autres lecteurs. Trouver la solution à ce problème du dialogue de sourds est pourtant un passage obligé si nous voulons reprendre l'enquête inachevée sur la mort du père d'Hamlet. Et tenter, en reconstituant ce qui s'est passé il y a cinq siècles à Elsenour, de résoudre l'une des plus vieilles énigmes criminelles de la littérature mondiale.

**PIERRE BAYARD
L'AFFAIRE DU CHIEN
DES BASKERVILLE**



**L'AFFAIRE DU CHIEN DES
BASKERVILLE**

N° 70 192 p. 9 €
ISBN 978-2-7073-2135-0

Les personnages littéraires ne sont pas, comme on le croit trop souvent, des êtres de papier, mais des créatures vivantes, qui mènent une existence autonome à l'intérieur des textes et vont jusqu'à commettre des meurtres à l'insu de l'auteur.

Faute de l'avoir compris, Conan Doyle a laissé Sherlock Holmes se tromper dans sa plus célèbre enquête, *Le Chien des Baskerville*, et accuser à tort un malheureux animal, permettant au véritable assassin d'échapper à la justice. Ce livre rétablit la vérité.

L'Affaire du chien des Baskerville s'inscrit dans un cycle qui comprend aussi *Qui a tué Roger Ackroyd?* et *Enquête sur Hamlet*. Ces ouvrages de « critique policière » visent à résoudre des énigmes criminelles tout en menant une réflexion sur la littérature.

Disons-le net : d'un bout à l'autre, la maestria de Bayard est confondante, et Sherlock a visiblement tout faux. Voilà certes qui donne à penser. Où va-t-on si les plus grands justiciers se fourrent le doigt dans l'œil ? Si tant de crimes restent impunis ? Si d'innocentes victimes sont condamnées à jamais ?

Philippe Lançon, *Libération*

**LA VÉRITÉ SUR
« ILS ÉTAIENT DIX »**

N° 123 192 p. 8,50 €
ISBN 978-2-7073-4714-5



Aucun lecteur sensé ne peut croire en la solution invraisemblable proposée à la fin du célèbre roman policier *Ils étaient dix*. En donnant la parole au véritable assassin, ce livre explique ce qui s'est réellement passé et pourquoi Agatha Christie s'est trompée.

Avec son talent habituel, Pierre Bayard mêle la précision d'une enquête policière, le sérieux d'une étude littéraire, la finesse du psy et une bonne dose d'humour pince-sans-rire pour bousculer nos certitudes et nous rallier à sa thèse. Outre une étude poussée des cas de meurtres en chambre ou en espace clos (le roman se passe sur une île), l'écrivain justicier nous renvoie à notre aveuglement collectif (fait d'illusions d'optique et de biais cognitifs) pour expliquer comment la police et le lecteur se sont fait bernier.

Le fantôme d'Agatha Christie, s'il est fair-play, sera magnanime : le crime de lèse-majesté de Pierre Bayard s'apparente à du grand art.

Philippe Chevilly, *Les Échos*

**PIERRE BAYARD
AURAIS-JE ÉTÉ
RÉSISTANT
OU BOURREAU ?**



**AURAIS-JE ÉTÉ RÉSISTANT
OU BOURREAU ?**

N° 127 192 p. 8,50 €
ISBN 978-2-707-34779-4

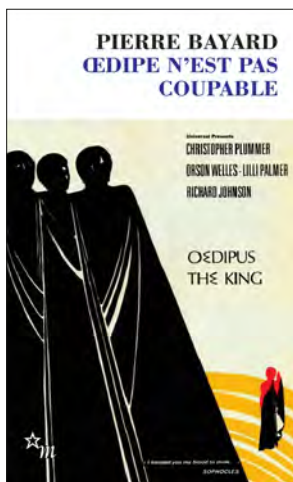
Pour quelqu'un de ma génération, né après la Seconde Guerre mondiale et désireux de savoir comment il se serait comporté en de telles circonstances, il n'existe pas d'autre solution que de voyager dans le temps et de vivre soi-même à cette époque. Je me propose donc ici, en reconstituant en détail l'existence qui aurait été la mienne si j'étais né trente ans plus tôt, d'examiner les choix auxquels j'aurais été confronté, les décisions que j'aurais dû prendre, les erreurs que j'aurais commises et le destin qui aurait été le mien.

Bien qu'impossible (peut-être même parce qu'impossible, tant la théorie littéraire s'est habituée à avoir réponse à tout...), l'exercice s'avère passionnant. Il conduit à lentement nous rapprocher de ce qui constitue le véritable objet de cet essai, à savoir le «point de bascule». À quel moment un individu passe-t-il d'un côté ou de l'autre de la zone grise où chacun se contente de cultiver son jardin ?

Jean-Louis Jeannelle, *Le Monde*

ŒDIPE N'EST PAS COUPABLE

N° 135 240 p. 9,50 €
ISBN 978-2-7073-4930-9



On ne cesse d'affirmer, depuis l'Antiquité et plus encore depuis Freud, qu'Œdipe aurait tué son père. Mais cette accusation ne résiste pas à l'examen. En menant avec rigueur l'enquête sur les circonstances du meurtre et en révélant l'identité de l'assassin, ce livre montre que des pans entiers de notre culture reposent sur une erreur judiciaire.

L'auteur n'en est pas à sa première tentative de rendre justice aux héros maltraités par leurs auteurs. (...) Mais cette fois, l'auteur affronte un récit qui a imprégné la littérature sous toutes ses formes, la psychanalyse, les sciences humaines. Comme il le dit lui-même : il a ouvert la boîte de Pandore, et l'on ne sait que trop ce qu'il en coûte à ceux qui prennent ce risque. Systématique, il rappelle les faits tels qu'exposés par Sophocle et en énonce les incohérences. Les Grecs croyaient-ils à leurs dieux ? Pour répondre à la question, l'enquêteur relit Paul Veyne et Jean-Pierre Vernant, Freud et son complexe, René Girard pour la théorie du bouc émissaire, Lévi-Strauss et la mythologie des Jivaros.

Comme les opérations de rectification précédentes, Œdipe n'est pas coupable est drôle, brillant, stimulant et dérangeant. On sait que sous leurs habits provocateurs, les analyses de Pierre Bayard incitent à dépasser les lectures officielles et à penser par soi-même.

Isabelle Rüf, *Le Temps*

**PIERRE BAYARD
ET SI LES BEATLES
N'ÉTAIENT PAS NÉS ?**



**ET SI LES BEATLES
N'ÉTAIENT PAS NÉS ?**

N° 142 208 p. 8,90 €
ISBN 978-2-7073-5555-3

On s'obstine à porter aux nues les auteurs de chefs-d'œuvre, sans prendre la mesure des dégâts qu'ils provoquent. Ils relèguent en effet d'autres créateurs dans l'obscurité, imposent des canons arbitraires à notre sensibilité et déforment notre regard sur le passé.

Ce livre propose d'étudier les mondes alternatifs où ils n'existent pas et de mettre ainsi en valeur toutes les œuvres dont ils nous ont injustement privés.

Si Pierre Bayard n'était pas né, l'histoire de la littérature aurait largement échappé à la pratique de l'écart, du détournement, de la reconfiguration, de l'humour infusé dans les rituels d'adoration des grands auteurs, à ce qu'il appelle lui-même « la fiction théorique ». Son nouvel essai poursuit un cycle de recherches sur les univers parallèles dans le paysage de la création et du savoir, porté par la conviction inspirée de la physique quantique que, parallèlement aux canons académiques, d'autres œuvres existent ou auraient pu exister. (...) Bayard remet sur la grande scène créative des auteurs éclipsés par Shakespeare, Freud, Marx et Kafka, Proust ou les Beatles. (...) Réussissant ce prodige assez rare dans le paysage académique d'associer à son savoir éprouvé un sens de l'humour aiguisé, teinté d'ironie et de mauvais esprit jouissif, l'auteur déconstruit nos propres modèles de perception et d'analyse pour inviter les sciences humaines à reconnaître les apports de l'uchronie, à ouvrir les vannes de l'imagination en ayant recours à la formule « et si ? », pour comprendre que d'autres arts sont possibles.

Jean-Marie Durand, *Philosophie Magazine*

SAMUEL BECKETT



Samuel Beckett est né en 1906 à Foxrock, au sud de Dublin. Pendant les années 1930, il enseigne à Paris, où il s'installe véritablement en 1938. En novembre 1950, Suzanne Beckett présente aux Éditions de Minuit trois manuscrits en français de son mari, refusés par plusieurs éditeurs : *Molloy*, *Malone meurt* et *L'Innommable*. Les deux premiers paraissent en 1951, *L'Innommable* en 1953. Mais c'est surtout une pièce, *En attendant Godot*, publiée en 1952 et montée au théâtre par Roger Blin, qui va rendre son auteur célèbre. Bien d'autres livres suivront, écrits en français ou en anglais. En 1961, il reçoit le Prix international des éditeurs pour *Comment c'est*. Et en 1969, le prix Nobel de littérature lui est décerné pour l'ensemble de son œuvre. Il est mort en 1989.

Beckett a traduit en français la plupart de ses textes anglais. En France, l'intégralité de son œuvre est publiée aux Éditions de Minuit.

Molloy, 1951 («double», 1982) – *Malone meurt*, 1951 («double», 2004) – *En attendant Godot*, théâtre, 1952 – *L'Innommable*, 1953 («double», 2004) – *Murphy*, 1953 – *Nouvelles et Textes pour rien*, 1955 – *Fin de partie*, théâtre, 1957 – *Tous ceux qui tombent*, théâtre, 1957 – *La Dernière bande*, suivi de *Cendres*, théâtre, 1959 – *Comment c'est*, 1961 – *Oh les beaux jours*, suivi de *Pas moi*, théâtre, 1963-1975 (et *Oh les beaux jours*, «double», 2019) – *Comédie et actes divers*, théâtre, 1966-1972 – *Têtes-mortes*, 1967-1972 – *Watt*, 1968 («double», 2007) – *Premier amour*, 1970 – *Mercier et Camier*, 1970 («double», 2006) – *Le Dépeupleur*, 1970 – *Pour finir encore et autres foirades*, 1976-2001 – *Pas*, suivi de *Quatre esquisses*, théâtre, 1978 – *Poèmes*, suivi de *Mirlitonades*, 1978-1992 – *Compagnie*, 1980 – *Mal vu mal dit*, 1981 – *Catastrophe et autres dramaticules*, théâtre, 1982-1986 – *L'Image*, 1988 – *Le Monde et le pantalon*, suivi de *Peintres de l'empêchement*, 1989-1991 – *Soubresauts*, 1989 – *Proust*, 1990 – *Cap au pire*, 1991 – *Quad et autres pièces pour la télévision*, 1992 – *Bande et sarabande*, 1995 – *Eleutheria*, théâtre, 1995 – *Trois dialogues*, 1998 – *Les Os d'Écho*, poèmes, 2002 – *Peste soit de l'horoscope et autres poèmes*, 2012.

SAMUEL BECKETT

WATT



WATT

N° 48 272 p. 9,90 €
ISBN 978-2-7073-2016-2

“Watt avait observé des gens en train de sourire et croyait savoir comment il fallait s’y prendre. Et il est vrai que le sourire de Watt, quand il souriait, ressemblait davantage à un sourire qu’à une bouche en cœur, par exemple, ou en cul de poule. Mais le sourire de Watt avait quelque chose d’incomplet, il lui manquait un petit quelque chose, et ceux qui le voyaient pour la première fois, et la plupart de ceux qui le voyaient pour la première fois, avaient souvent des doutes sur la nature exacte de l’expression visée. Pour beaucoup il ne s’agissait que d’une simple succion des dents.”

Watt est le premier clochard métaphysique du romancier de l’innommable. Il entre comme domestique, pour une période déterminée, au service de monsieur Knott qui change sans cesse d’aspect et dont les desseins inconnus semblent obéir à des lois occultes. La maison de Knott est un univers clos, ordonné rigoureusement et où il ne se passe rien. (...) Les plus minimes événements (...) sont « des incidents de clarté formelle et au contenu impénétrable ». Watt cherche du sens et veut atteindre cette clarté formelle. Bientôt, nous apprend Sam, le narrateur, son langage se détériore jusqu’à devenir « une sorte de convulsion phonique ». Beckett traque les possibilités de la liberté dans la prison de la prédestination.

Vincent Roy, *Le Monde*

Watt a été écrit en anglais (1943-1946). Trad. par Ludovic et Agnès Janvier en collaboration avec l’auteur.

SAMUEL BECKETT

**MERCIER
ET CAMIER**

MERCIER ET CAMIER

N° 38 224 p. 7,90 €
ISBN 978-2-7073-1952-4



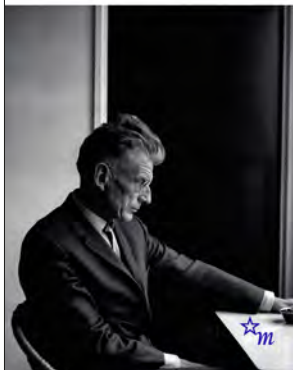
“Le voyage de Mercier et Camier, je peux le raconter si je veux, car j’étais avec eux tout le temps.

Ce fut un voyage matériellement assez facile, sans mers ni frontières à franchir, à travers des régions peu accidentées, quoique désertiques par endroits. Ils restèrent chez eux, Mercier et Camier, ils eurent cette chance inestimable.”

Le but du voyage de Mercier et Camier n’est guère précis. Il s’agit « d’aller de l’avant ». Ils sont en quête d’un ailleurs qui, par nature même, s’abolit dès qu’il est atteint. Leurs préparatifs ont été extrêmement minutieux, mais rien ne se passe tout à fait comme prévu. Il faut d’abord parvenir à partir, ce qui n’est pas une mince affaire. Il faudra ensuite rebrousser chemin pour moins mal se remettre en route derechef. Il pleuvra énormément tout au long du voyage. Ils n’ont qu’un seul imperméable à se partager et, après maints efforts, leur parapluie refusera définitivement de s’ouvrir. Leur unique bicyclette va bientôt être réduite à peu de chose : on a volé les deux roues. Cependant, mille embûches ne peuvent les faire renoncer à quitter la ville. De quiproquos en malentendus, de querelles en réconciliations, ainsi va le constant dialogue entre Mercier et Camier qui devisent et divaguent chemin faisant.

Mercier et Camier a été écrit en français en 1945-1946.

SAMUEL BECKETT
MOLLOY



MOLLOY

*suivi de «Molloy, un événement littéraire,
une œuvre»,*
par Jean-Jacques Mayoux

N° 7 288 p. 9 €
ISBN 978-2-7073-0628-9

“Je suis dans la chambre de ma mère. C’est moi qui y vis maintenant. Je ne sais pas comment j’y suis arrivé. Dans une ambulance peut-être, un véhicule quelconque certainement. On m’a aidé. Seul je ne serais pas arrivé.”

Ainsi commence le récit de la quête de Molloy, quête de sa mère, récit qui dans la deuxième partie du roman va se dédoubler : le détective Moran a reçu l’ordre de se lancer à la recherche de Molloy. Au fil de sa quête, son état se modifie profondément et se détériore à tous égards, Moran se mettant de plus en plus à ressembler à Molloy lui-même... Seraient-ils deux faces d’une seule et même personne ?

Lorsque les Éditions de Minuit publient *Molloy* en 1951, Samuel Beckett, jeune auteur de deux romans anglais (*Murphy* et *Watt*), est encore à peu près inconnu. Le texte fait aussitôt l’effet d’un choc, d’abord pour son éditeur Jérôme Lindon, convaincu d’avoir découvert en Samuel Beckett une voix neuve dans la littérature, mais aussi pour la critique. Jean Blanzat écrit aussitôt dans *Le Figaro littéraire* : «Voici, selon toute apparence, un livre événement : il s’agit de l’une des œuvres capitales de l’après-guerre» et Maurice Nadeau salue dans *Combat* ce «conquérant gigantesque d’une réalité insaisissable».

Écrit en français en 1947, *Molloy* est suivi de *Malone meurt* et *L’Innommable*, avec lesquels il forme une trilogie.

SAMUEL BECKETT
MALONE MEURT

MALONE MEURT

N° 30 192 p. 8,50 €
ISBN 978-2-7073-1890-9



“Je serai quand même bientôt tout à fait mort enfin. Peut-être le mois prochain. Ce serait alors le mois d’avril ou de mai. Car l’année est peu avancée, mille petits indices me le disent. Il se peut que je me trompe et que je dépasse la Saint-Jean et même le Quatorze Juillet, fête de la liberté. Que dis-je, je suis capable d’aller jusqu’à la Transfiguration, tel que je me connais, ou l’Assomption.”

Beaucoup plus à l’étroit que Molloy, voici donc Malone figé dans une chambre close, gisant quasi immobile dans son lit, attendant sa mort prochaine. Le seul cheminement apparemment possible est celui du regard qu’il pose sur les objets qui l’entourent. Cependant Malone possède un crayon et un cahier : il va écrire. Il va décrire son état par le menu, de façon tout à la fois savoureuse et bouleversante, mais aussi il va enfin s’exiler de soi vers la périphérie où réside l’imaginaire : il va pouvoir inventer. *Malone meurt* est l’œuvre dans laquelle, avec un humour extrême, une acuité et un sens poétique infinis, Samuel Beckett s’exprime le plus explicitement sur l’acte d’écrire et sur la complexité des rapports entre un écrivain, sa création et ses créatures.

Malone meurt a été écrit en français en 1948.

SAMUEL BECKETT
L'INNOMMABLE



L'INNOMMABLE

N° 31 216 p. 9 €
ISBN 978-2-7073-1891-6

De même que Dante chemine de cercle en cercle pour atteindre son Enfer ou son Paradis, de même Samuel Beckett situe-t-il, chacun dans un cercle bien distinct, les trois principaux protagonistes des romans de sa trilogie, *Molloy*, *Malone meurt* et *L'Innommable*, afin qu'ils atteignent, peut-être, le néant auquel ils aspirent. D'un roman à l'autre, ce cercle est de plus en plus réduit.

Le cercle imparti à *L'Innommable* se réduit à un point, c'est le trou noir au centre d'une galaxie, là où l'espace-temps se déforme, où tout est happé et s'engouffre sans pour autant disparaître.

L'être qui réside en ce point est nécessairement sans nom puisqu'il s'agit de « je », ce « moi » à jamais non identifiable. Figé, le corps de *L'Innommable* est incapable du moindre mouvement. Cependant il a à parler. Ses précédents personnages, Molloy, Malone et les autres passent et repassent, tournant autour de lui. Ils semblent avoir ourdi un complot pour le contraindre à continuer d'être, le forcer donc à continuer de dire. Alors *L'Innommable* va créer d'autres mondes, donner voix à d'autres lui-même. Les personnages qu'il devra essayer d'être – avec lucidité, mais sans jamais se départir de son humour –, seront tour à tour Mahood, homme-tronc fiché dans une jarre, puis Worm, visage indistinct qui n'est qu'oreille tressaillante et terrible inquiétude d'un unique œil aux aguets.

L'Innommable a été écrit en français en 1949.

SAMUEL BECKETT
OH
LES BEAUX JOURS

OH LES BEAUX JOURS

N° 119 96 p. 5,90 €
ISBN 978-2-7073-4583-7



Deux journées sous le soleil, au cours desquelles, enfouie dans la terre jusqu'au torse puis jusqu'au cou, Winnie dure. Avalée par le sol, elle se dit légère. Appuyant de temps à autre son discours sur les restes de son Willie qui achève de remuer et peut-être de vivre, elle bavarde à petits coups, prie, raconte, chantonne et se souvient, recense ses derniers maux et ses derniers biens avec la souriante sérénité de celle qu'une grâce singulière a visitée : ce qui nous paraît enfer lui est tout-venant, un mot de Willie est une joie, un jour sans mourir est un beau jour. Mesurée, indulgente, elle règne sur son malheur.

Ludovic Janvier, *Beckett par lui-même*, Le Seuil, 1969.

Beckett écrit *Happy Days* entre 1960 et 1961. «J'ai écrit *Godot* vite, en un mois. *Oh les beaux jours* m'a demandé un an et demi.» La première publication de *Happy Days* a lieu à New York, chez Grove Press, en 1961. Et dès 1962 Beckett traduit la pièce en français. Elle paraît aux Éditions de Minit en février 1963.

FRANÇOIS BON
SORTIE D'USINE



SORTIE D'USINE

N° 76 176 p. 8 €
ISBN 978-2-7073-2185-5

Sortie d'usine: le moment même de la sortie, la débauche, cette bousculade.

Mais aussi la sortie définitive: la mort, au quotidien de l'usine, ou l'accident, la mutilation. Ou parce qu'on envoie un jour sa lettre de démission, sur un coup de tête, longtemps retardé: et qu'une fois parti se révèle la peur, que jusque dans les rêves persiste la peur de la machine, de l'usine-maison, de l'enfermement dans un temps figé, déchu.

Sortie d'usine – roman, parce que la fiction qui veut conjurer cette peur, si elle inscrit des figures prises à l'usine, en est déjà isolée: comme ces aperçus qu'on en saisit de la rue, par un portail ouvert.

Écrire est le fruit d'une lutte. À l'origine il y a le besoin de s'exprimer constamment contrarié par les transports, les bruits d'atelier, les impératifs du rendement. Il y a les mots qui s'accumulent, gangrènent dans la mémoire. Il y a les fantasmes qui empoisonnent et deviennent indissociables des sensations. Et tout, sous le poids des pressions, s'agrège, subit des métamorphoses jusqu'à ce que la pensée atteigne le seuil de l'incompressible. (...) Au plan de l'écriture, il s'agit d'une naissance qui marque le début d'une reconquête. Le langage se redéploie, regagne son volume et plus. (...) Sous-estimer le renversement de perspective opéré dans Sortie d'usine serait s'aveugler sur une part déterminante de la modernité en cours.

Gérard Noiret, *La Quinzaine littéraire*

Publié aux Éditions de Minuit en 1982, *Sortie d'usine* est le premier roman de François Bon (né en 1953).

MICHEL BUTOR

Michel Butor est né à Mons-en-Barœul (Nord) en 1926 et mort à Contamine-sur-Arve (Haute-Savoie) en 2016. Romancier, essayiste et poète, il a publié plus de deux cents ouvrages. Il fut, dans les années 1950, l'un des écrivains dits du Nouveau Roman. Il a reçu le prix Renaudot en 1957 pour *La Modification*.

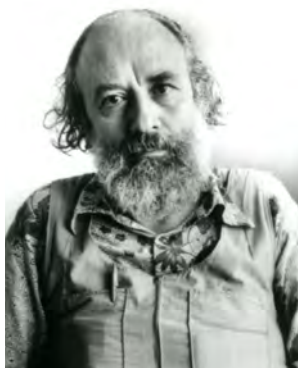


Photo DR

Michel Butor par lui-même :

Michel Butor a, paraît-il, beaucoup écrit, mais cela lui est toujours assez difficile. La plupart du temps il travaille beaucoup sur ses textes, les raturant, reprenant des dizaines de fois, et ceci après de longues préparations dans la plupart des cas. Pourtant il lui arrive aujourd'hui, comme une espèce de prime après tant d'efforts, d'écrire soudain une page ou deux presque d'un seul coup, auxquelles il ne trouve plus rien à changer.

(...) Il aime les ateliers des peintres et leur conversation, ce qui l'a amené à une collaboration intense avec certains d'entre eux. C'est grâce à eux qu'il est revenu à une production de type poétique qu'il croyait avoir abandonnée lors de ses premiers livres, et qui constitue aujourd'hui l'essentiel de son activité. Sa fascination pour la musique est presque aussi féconde.

Dictionnaire des écrivains contemporains de langue française : par eux-mêmes, Mille et une nuits, 2004.

Romans de Michel Butor aux Éditions de Minuit :

Passage de Milan, 1954 – L'Emploi du temps, 1956 (« double », 1995) – La Modification, 1957 (« double », 1980).

Œuvres complètes de Michel Butor, vol. I à XII, La Différence, 2006-2010.

«Dictionnaire Butor» : <https://dictionnaire.butor.ch>.

MICHEL BUTOR
L'EMPLOI
DU TEMPS



L'EMPLOI DU TEMPS

N° 11 400 p. 12 €
ISBN 978-2-7073-1521-2

Sous son titre sage et méthodique mais dont on saisit vite l'ambivalence, L'Emploi du temps est d'abord un roman policier, bâti, selon la définition qu'en donne l'auteur, « sur deux meurtres dont le premier, commis par l'assassin, n'est que l'occasion du second, dans lequel il est la victime du meurtrier pur et impunissable, du détective qui le met à mort... ». Par un raffinement supplémentaire, c'est également un roman policier, intitulé de façon ambiguë et analogique Le Meurtre de Bleston, qui servira de guide à Revel au long de son enquête. À l'aide de cette clé il va essayer toutes les serrures, découvrir des repères. Sa tâche est celle du détective qui ouvre ses dossiers, suit sa piste, consigne, dépose et, par une entière connaissance des faits et causes, s'efforce de reconstituer « l'accident ».

Monique Nathan, Critique, n° 116

L'Emploi du temps est le deuxième roman de Michel Butor, paru après *Passage de Milan*. Il reçoit le prix Fénéon lors de sa parution en 1956.

MICHEL BUTOR
LA MODIFICATION

LA MODIFICATION

suivi de «Le réalisme psychologique
de Michel Butor », par Michel Leiris

N° 1 320 p. 9,90 €
ISBN 978-2-7073-0312-7



“Vous avez mis le pied gauche sur la rainure de cuivre, et de votre épaule droite vous essayez en vain de pousser un peu plus le panneau coulissant.

Vous vous introduisez par l'étroite ouverture en vous frottant contre ses bords, puis...”

Dès la première phrase, vous entrez dans le livre, ce livre que vous écrivez en le lisant et que vous finirez par ramasser sur la banquette du train qui vous a conduit de Paris à Rome, non sans de multiples arrêts et détours.

J'hésitais entre deux formes de récit : la première ou la troisième personne, jusqu'au jour où je me suis dit que la seconde existait aussi, et que d'ailleurs je n'étais pas le premier à l'employer, que c'était la forme par excellence aussi bien de la pédagogie que du réquisitoire.

Michel Butor

Prix Renaudot 1957, traduit dans vingt langues, *La Modification* est encore aujourd'hui le plus lu des ouvrages du Nouveau Roman.



Éric Chevillard est né à la Roche-sur-Yon (Vendée) en 1964.

Faire apparaître la qualité poétique de l'humour, montrer à quel point humour et poésie peuvent se confondre, cela a été, très tôt, l'objet de mon travail.

Éric Chevillard, propos recueillis par Nicolas Vives, *Page*

Romans d'Éric Chevillard, parus aux Éditions de Minuit :

Mourir m'enrhume, 1987 – *Le Démarcheur*, 1989 – *Palafox*, 1990 (« double », 2003) – *Le Caoutchouc, décidément*, 1992 – *La Nébuleuse du crabe*, 1993 (« double », 2006) – *Préhistoire*, 1994 – *Un fantôme*, 1995 – *Au plafond*, 1997 – *L'Œuvre posthume de Thomas Pilaster*, 1999 – *Les Absences du capitaine Cook*, 2001 (« double », 2015) – *Du hérisson*, 2002 (« double », 2012) – *Le Vaillant petit tailleur*, 2003 (« double », 2011) – *Oreille rouge*, 2005 (« double », 2007) – *Démolir Nisard*, 2006 – *Sans l'orang-outan*, 2007 – *Choir*, 2010 – *Dino Egger*, 2011 – *L'Auteur et moi*, 2012 – *Le Désordre Azerty*, 2014 – *Juste ciel*, 2015 – *Ronce-Rose*, 2017 (« double », 2019) – *L'Explosion de la tortue*, 2019 – *Monotobio*, 2020 – *La Chambre à brouillard*, 2023.

Site consacré à l'œuvre d'Éric Chevillard : www.eric-chevillard.net.

Blog d'Éric Chevillard : <http://l-autofictif.over-blog.com>. (Les textes de ce blog sont publiés par L'Arbre Vengeur sous le titre *L'Autofictif*)

ÉRIC CHEVILLARD

PALAFX

PALAFX

N° 25 192 p. 7 €
ISBN 978-2-7073-1850-3



Certes, à première vue, tout laisse à penser que Palafox est un poussin, un simple poussin puisque son œuf vole en éclats, un autruchon comme il en éclôt chaque jour de par le monde, haut sur pattes et le cou démesuré, un girafon très ordinaire, au pelage jaune tacheté de brun, un de ces léopards silencieux et redoutables, volontiers mangeurs d'hommes, un requin bleu comme tous les requins bleus, assoiffé de sang, en somme un moustique agaçant de plus, avec sa trompe si caractéristique, un éléphant banal, mais bientôt on se prend à en douter. Palafox coasse. Palafox nous lèche le visage et les mains. Alors nos certitudes vacillent. Penchons-nous sur Palafox.

Étrange et fascinant projet que celui d'Éric Chevillard. À toute allure, il nous entraîne sur les traces de sa créature polymorphe. Les savants, les chasseurs, les victimes de Palafox se joignent à nous dans cette quête essoufflante. De digressions en rebondissements, on galope, médusé, à travers un récit stupéfiant. Le rire éclate, la surprise enchante, le projet déconcerte : que veut Chevillard ? On peut évoquer Pinget, Queneau, Michaux, Perec : aucun modèle ne va vraiment à cette écriture d'une habileté confondante, d'une drôlerie irrésistible et méchante, d'un élan qui entraîne : suivons Palafox !

Isabelle Rüf, *L'Hebdo*

ÉRIC CHEVILLARD

LA NÉBULEUSE DU CRABE



LA NÉBULEUSE DU CRABE

N° 39 128 p. 8,50 €
ISBN 978-2-7073-1968-5

La première fois que Crab fut pris pour un éléphant, il se contenta de hausser les épaules et passa son chemin. La deuxième fois que Crab fut pris pour un éléphant, il laissa échapper un geste de mauvaise humeur. La troisième fois, enfin, devinant que ses ennemis avaient comploté de le rendre fou, il ceintura vivement l'insolent et l'envoya valser à dix-huit mètres de là... Tel est Crab, dont ce livre voudrait rapporter quelques gestes remarquables et que l'on verra ainsi avec un peu de chance plier le ciel comme un drap ou se tuer par inadvertance en croyant poignarder son jumeau, puis devenir torrent pour mieux suivre sa pente. À moins évidemment qu'il ne se terre plutôt tout du long dans son antre obscur, s'agissant de Crab, on ne peut rien promettre.

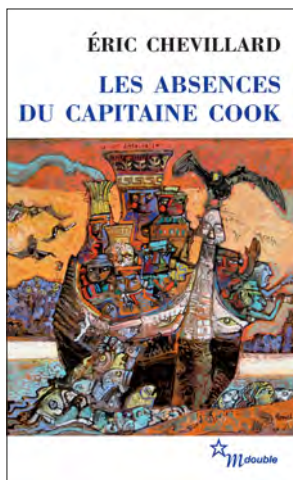
Crab et Chevillard s'acharnent légèrement à déconstruire tout pour donner à voir l'amer vertige du néant qui nous pend au nez à tous.

Jean-Baptiste Harang, *Libération*

La Nébuleuse du crabe a reçu le prix Fénéon en 1993.

**LES ABSENCES
DU CAPITAINE COOK**

N° 102 224 p. 9 €
ISBN 978-2-7073-2866-3



De James Cook, dont le navire *The Adventure* quitta Plymouth pour les mers australes le 13 juillet 1772, qui découvrit la Nouvelle-Zélande et Tahiti, navigateur infatigable et digne de Napoléon pour l'esprit de conquête, affichant d'ailleurs le même petit air fat et borné, il ne sera pour ainsi dire pas question dans ce livre, comme son titre très honnêtement nous en avertit. C'est jouer franc jeu. En revanche, comme partout où le capitaine Cook n'osa s'aventurer par crainte de trop grands périls, on y rencontrera notre homme, curieux personnage, comme chez lui dans ces contrées où tout peut arriver : deux femmes naître attachées par les cheveux et traverser l'existence ainsi sans se soucier l'une de l'autre, un vieux préhistorien perdre la mémoire de tous les événements postérieurs au paléolithique, ou encore un ermite distrait périr par noyade dans les sables du désert.

Il y a quelque chose d'absolument irrésistible dans l'immense coq-à-l'âne qui sert de trame au livre. Plus encore que dans ses ouvrages précédents, l'auteur – «notre homme» ? – s'amuse en effet des attentes du lecteur : tandis qu'on espère inconsciemment une identification possible, une intrigue cohérente, le confort de personnages familiers, Chevillard bifurque vers d'hallucinantes considérations sur l'invention de l'escalier, la première girafe qui foula le sol de France ou la musique cristalline du crapaud... Ce pourrait être n'importe quoi, s'il n'y avait cette délectable cohérence décalée de l'humour pour donner à tant de pages leur unité.

Fabrice Gabriel, *Les Inrockuptibles*.

ÉRIC CHEVILLARD
DU HÉRISSON



DU HÉRISSON

N° 84 240 p. 8,50 €
ISBN 978-2-7073-2254-8

Son visage exprime une ferme résolution. Ses gestes sont brefs et précis. Sa main ne tremble pas. Il joue pourtant sa vie dans cette affaire. Il est écrivain et, ce soir, il se propose d'écrire son autobiographie. Sur sa table se trouve rassemblé tout le matériel nécessaire, du papier, un crayon, une gomme, un hérisson. Qui n'a rien à faire là, ce dernier, vous avez raison. Dont la présence incongrue est même un vrai mystère. Mais l'effet de surprise s'estompe vite. Place à la colère. Ce hérisson naïf et globuleux est une calamité. Si doué soit-il lui-même pour l'introspection vicieuse et le repli sur soi compulsif, il contrarie grandement et dérouté l'ambitieux projet autobiographique de l'écrivain. D'où sort-il, ce nuisible animal, renifleur bruyant, hirsute, insaisissable, que cherche-t-il ici ? Que me veut-il ?

Du hérisson est bien sûr impossible à résumer : autant mettre Michaux en fiche ou Beckett en équation. L'animal y sert de contrainte et de miroir, fil directeur posé sur un bureau et mystère qui offre sa poésie, ses métaphores ou ses accrocs au livre en train de se faire.

Du hérisson est une boîte à outils, un art poétique où l'on trouve de tout et même quelques armes cachées pour assommer les médiocres alentour. C'est aussi un coffre à bijoux, à jouets : on y découvre une peluche qui pique et pas mal de petits joyaux. Magie de Chevillard, qui transforme en émotion le sarcasme, sans qu'on y prenne toujours garde. Un si bon génie méritait vraiment qu'on aille s'y frotter.

Fabrice Gabriel, *Les Inrockuptibles*

LE VAILLANT PETIT TAILLEUR

N° 72 240 p. 9.90 €
ISBN 978-2-7073-2151-0



Il était une fois un jeune homme, tailleur de son état, qui, ayant vaillamment exterminé sept mouches, partit répandre ses exploits de par le vaste monde. Tel est l'argument, directement emprunté à un conte de Grimm, du dernier livre d'Éric Chevillard. Et cela donne, sous la plume de cet écrivain hors normes, une fantaisie littéraire brillante, irrévérencieuse, et surtout furieusement drôle.

Nicolas Vives, *Page*

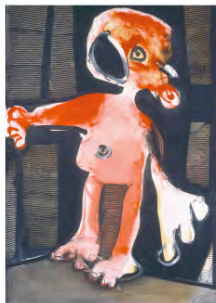
Attention, Le Vaillant petit tailleur de Éric Chevillard est un vrai conte de Grimm, avec son héros pauvre et malin, ses rois, ses reines, ses géants à tuer, ses princesses à épouser, ces centaures et ses licornes, ses mouches. Ses mouches surtout. Mais sa chair, comme celle de toute l'œuvre de Chevillard, est faite de digressions, sauf que chez lui la digression n'est ni du remplissage ni de la broderie, c'est au contraire l'usage du mot juste à sa juste place, dans une intelligence et une complicité de bonne compagnie avec le lecteur, poussant la confiance jusqu'à lui dire lorsqu'il s'attarde : « Partez devant, je vous rattrape. » Sous couvert de cocasseries et de mots d'auteur, Chevillard, à chaque livraison, redonne à la littérature la vertu du vertige.

Jean-Baptiste Harang, *Libération*

Le Vaillant petit tailleur a reçu le prix Wepler en 2003.

ÉRIC CHEVILLARD

OREILLE ROUGE



★ Minuit
double

OREILLE ROUGE

N° 44 160 p. 7,80 €
ISBN 978-2-7073-2009-4

Cet écrivain aime sa chambre, sa table, sa chaise, dans la pénombre : on l'envoie en Afrique où sont les lions, dans le soleil. Que va-t-il chercher là-bas ? Un grand poème, dit-il. Ou ne serait-ce pas plutôt l'inévitable récit de voyage que tant d'autres avant lui ont rapporté ? On l'a lu déjà, et relu. L'auteur va prétendre que des indigènes l'ont sacré roi de leur village. Il aura percé à jour les secrets des marabouts et appris de la bouche d'un griot vieux comme les pierres quelque interminable légende avec métamorphoses. Le pire est à craindre. Par bonheur, l'aventure tourne court. L'hippopotame se cache. L'Afrique curieusement ne semble guère fascinée par le courageux voyageur. En revanche, celui-ci prend des couleurs : est-ce le soleil ou la honte ? Nous l'appellerons Oreille rouge.

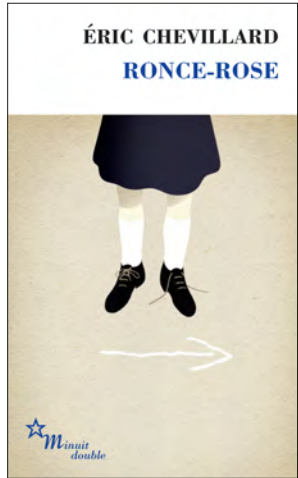
Lisez le dernier Chevillard, qui vient de paraître chez Minuit. Il s'appelle Oreille rouge et met en scène un écrivain plutôt casanier, parti en résidence dans un village du Mali, soigneusement muni d'un petit carnet de moleskine noire avec un élastique. (...) C'est du pur Chevillard. Une voie royale pour plonger tout habillé dans la magie d'une des œuvres les plus singulières de la littérature française contemporaine.

Michel Abescat, *Télérama*

ÉRIC CHEVILLARD
RONCE-ROSE

RONCE-ROSE

N° 115 144 p. 8 €
ISBN 978-2-7073-4511-0



Si Ronce-Rose prend soin de cadenasser son carnet secret, ce n'est évidemment pas pour étaler au dos tout ce qu'il contient. D'après ce que nous croyons savoir, elle y raconte sa vie heureuse avec Mâchefer jusqu'au jour où, suite à des circonstances impliquant un voisin unijambiste, une sorcière, quatre mésanges et un poisson d'or, ce récit devient le journal d'une quête éperdue.

Avec Ronce-Rose, Éric Chevillard vient de réussir cet exploit : faire de la grande littérature avec un mixte étrange et fascinant de fable allègre et de thriller funèbre (...). Autrement dit, Ronce-Rose, en ses 142 petites pages, est tout sauf un texte anodin. Les soubassements d'inquiétude de ce maître livre font éprouver au lecteur le poids d'une expérience authentique de la paternité. Mais ce sérieux ne cesse d'être porté (allégé) de bout en bout, sans aucune faiblesse narrative, par la richesse ludique singulière de la forme. Ce poids est dépourvu de toute pesanteur démonstrative, le récit se situant constamment dans les registres divers du poétique, ceux du conte rieur et cruel.

Maurice Mourier, *En attendant Nadeau*



Julia Deck est née à Paris en 1974. Après des études de lettres à la Sorbonne, elle a été secrétaire de rédaction pour de nombreux journaux et magazines, avant d'enseigner les techniques rédactionnelles en  cole de journalisme.

Les romans suivants de Julia Deck ont paru aux  ditions de Minuit :

Viviane Elisabeth Fauville, 2012 (« double », 2014) – *Le Triangle d'hiver*, 2014 – *Sigma*, 2017 – *Propriété priv e*, 2019 (« double », 2021) – *Monument national*, 2022 (« double », 2023), prix Jean Freusti .

Elle a reçu le prix Médicis pour *Ann d'Angleterre* (Seuil, 2024).

**VIVIANE ELISABETH
FAUVILLE**

N° 99 176 p. 8,50 €
ISBN 978-2-7073-2804-5



Vous êtes Viviane Élisabeth Fauville. Vous avez quarante-deux ans, une enfant, un mari, mais il vient de vous quitter. Et puis hier, vous avez tué votre psychanalyste. Vous auriez sans doute mieux fait de vous abstenir. Heureusement, je suis là pour reprendre la situation en main.

Le tour de force de Julia Deck consiste à installer son lecteur dans la tête de la meurtrière, dont le nom est aussi le titre du livre, Viviane Elisabeth Fauville. D'emblée, nous sommes captifs de ses failles, nous entendons les voix qui lui disent des choses banales, mais saturées de paranoïa.

Julia Deck entremêle les fils de deux enquêtes à travers les rues de Paris : celle de la police sur l'entourage du médecin, et celle de la littérature sur les confins de l'humain. Son polar fêlé nous fait découvrir une mère aussi haineuse qu'indulgente, un mari en souffrance, et un bébé qui, comme tout le monde ici, ne demande qu'à s'exprimer. Ainsi la plume de Julia Deck reconstitue-t-elle cette scène sanglante, innommable, où la folie s'inscrit à même les corps. Gare à ceux qui s'aventurent à lui faire face. Ils risquent de se trouver touchés au vif.

Jean Birnbaum, *Le Monde*

JULIA DECK
PROPRIÉTÉ
PRIVÉE



PROPRIÉTÉ PRIVÉE

N° 125 176 p. 8 €
ISBN 978-2-7073-4722-0

Il était temps de devenir propriétaires. Soucieux de notre empreinte environnementale, nous voulions une construction peu énergivore, bâtie en matériaux durables. Aux confins de la ville se tramaient des écoquartiers. Notre choix s'est porté sur une petite commune en plein essor. Nous étions sûrs de réaliser un bon investissement. Plusieurs mois avant de déménager, nous avons mesuré nos meubles, découpé des bouts de papier pour les représenter à l'échelle. Sur la table de la cuisine, nous déroulions les plans des architectes, et nous jouions à déplacer la bibliothèque, le canapé, à la recherche des emplacements les plus astucieux. Nous étions impatients de vivre enfin chez nous. Et peut-être aurions-nous réalisé notre rêve si, une semaine après notre installation, les Lecoq n'avaient emménagé de l'autre côté du mur.

Éclats de voix, débordements festifs, adultères et travaux dans le jardin, les rapports de voisinage se transforment en guerre de tranchée, matérialisée par la saignée pratiquée dans l'asphalte pour refaire les canalisations. Comme dans toute guerre, il y aura des morts (et d'innocentes victimes collatérales). Personne n'est épargné dans cette satire astringente du « vivre-ensemble ». À travers la voix délicate et posée d'Eva, formulant les pires horreurs sur un ton égal, Julia Deck s'en donne à cœur joie. Au milieu de tout ce vert, on rit jaune.

Elisabeth Philippe, *L'Obs*

MONUMENT NATIONAL

N° 133 192 p. 9 €
ISBN 978-2-7073-4900-2



Au château, il y a le père, vieux lion du cinéma français et gloire nationale. Il y a la jeune épouse, ex-Miss Provence-Alpes-Côte d'Azur, entièrement dévouée à sa famille et à la paix dans le monde. Il y a les jumeaux, la demi-sœur. Quant à l'argent, il a été prudemment mis à l'abri sur des comptes offshore.

On se délecte à nouveau, dans ce cinquième livre, de son art de peindre l'époque, élégamment mais impitoyablement, en touches légères et cruelles. (...) Surtout, au-delà de la virtuosité narrative, Monument national esquisse une réflexion sur les fantasmes et les rêves qui nous animent.

Renaud Pasquier, *La Croix*

Le décalage ironique est d'emblée donné de cette délicieuse, rocambolique et acerbe farce, où la réalité se joue de la fiction avec des accents de polar et de comédie de boulevard adroitement et cyniquement mêlés. « Nous voilà donc chez les parvenus de la région parisienne, après un précédent roman chez les bourgeois moyens d'une zone avoisinante (Propriété privée, 2019). Jubilant et paradoxal diptyque sur nos « banlieues » où derrière l'intrigue sociale corrosive finement écrite, Julia Deck épingle nos fantasmes, mesquineries et préjugés. Retrouvant à travers un humour féroce mais joyeux la légèreté gracieuse des grands maîtres de nos pitoyables comédies humaines.

Fabienne Pascaud, *Télérama*



ÇA RACONTE SARAH

N° 121 192 pages 7,80 €
ISBN 978-2-7073-4616-2

Ça raconte Sarah, sa beauté mystérieuse, son nez cassant de doux rapace, ses yeux comme des cailloux, verts, mais non, pas verts, ses yeux d'une couleur insolite, ses yeux de serpent aux paupières tombantes. Ça raconte Sarah la fougue, Sarah la passion, Sarah le soufre, ça raconte le moment précis où l'allumette craque, le moment précis où le bout de bois devient feu, où l'étincelle illumine la nuit, où du néant jaillit la brûlure. Ce moment précis et minuscule, un basculement d'une seconde à peine. Ça raconte Sarah, de symbole : S.

Premier roman très remarqué, Ça raconte Sarah est l'histoire d'une passion au sens plein et étymologique du terme : à la fois un amour démesuré, charnel, obsessionnel et une souffrance. On trouve dans le phrasé sec, urgent, des échos aux livres d'Annie Ernaux ou de Marguerite Duras. Une fugue composée, de bout en bout, con fuoco.

Elisabeth Philippe, *L'Obs*

Pauline Delabroy-Allard est née en 1988. Publié en 2018, *Ça raconte Sarah* est son premier roman. Il a reçu le Prix du roman des étudiants France Culture-Télérama, le Prix du Style, le Prix des libraires de Nancy – Le Point, le Choix Goncourt de la Pologne et le Choix Goncourt de la Roumanie.

En 2022, *Qui sait* a paru aux éditions Gallimard.

CHARLOTTE DELBO



Photo Eric Schwab

Charlotte Delbo est née en 1913. Résistante, elle est arrêtée et déportée à Auschwitz le 24 janvier 1943, transférée à Ravensbrück en janvier 1944, elle est libérée en avril 1945. Après la guerre, elle travaille à l'ONU à Genève, puis au CNRS à Paris. Elle meurt à Paris en mars 1985.

Aux Éditions de Minuit :

Les Belles Lettres, 1961 – *Le Convoi du 24 janvier*, 1965 – *Auschwitz et après* : I. *Aucun de nous ne reviendra*, 1970 (« double », 2018). II. *Une connaissance inutile*, 1970 et III. *Mesure de nos jours*, 1971 (« double », 2018) – *Prière aux vivants pour leur pardonner d'être vivants*, « double », 2024.

Chez d'autres éditeurs :

La Théorie et la Pratique, Anthropos, 1969 – *La Sentence*, pièce en trois actes, P.-J. Oswald, 1972 – *Qui rapportera ces paroles ?* tragédie en trois actes, P.-J. Oswald, 1974 (rééd. avec *Une scène jouée dans la mémoire*, HB éditions, 2001, et Fayard, 2013) – *Maria Lusitania*, pièce en trois actes, et *Le Coup d'État*, pièce en cinq actes, P.-J. Oswald, 1975 – *La Mémoire et les Jours*, Berg International, 1985 – *Spectres, mes compagnons*, Maurice Bridel, 1977 ; Berg International, 1995 – *Ceux qui avaient choisi*, pièce en deux actes, Les Provinciales, 2011 – *Qui rapportera ces paroles ?* et autres écrits inédits, Fayard, 2013.

CHARLOTTE DELBO
AUCUN DE NOUS
NE REVIENDRA

AUSCHWITZ ET APRÈS I



Auschwitz et après I
AUCUN DE NOUS
NE REVIENDRA

N° 113 192 p. 6,90 €
ISBN 978-2-7073-4493-9

Aucun de nous ne reviendra est, plus qu'un récit, une suite de moments restitués. Ils se détachent sur le fond d'une réalité impossible à imaginer pour ceux qui ne l'ont pas vécue. Charlotte Delbo évoque les souffrances subies et parvient à les porter à un degré d'intensité au-delà duquel il ne reste que l'inconscience ou la mort. Elle n'a pas voulu raconter son histoire, non plus que celle de ses compagnes ; à peine parfois des prénoms. Car il n'est plus de place en ces lieux pour l'individu.

Une voix qui chuchote, déchirante. Un chuchotement à fleur de vie et d'horreur. Cette voix une fois entendue vous obsède, ne vous quitte plus. Je ne connais pas d'œuvre comparable à celle de Charlotte Delbo, sinon Guernica, sinon le film Nuit et brouillard, même pudeur, même déchirure, même atroce tendresse, chez cette femme, chez Alain Resnais. Cette douloureuse et bouleversante incantation est de ces livres rares qui laissent soudain le lecteur en pays étranger à lui-même.

François Bott, *L'Express*

Auschwitz et après II, III
UNE CONNAISSANCE INUTILE
MESURE DE NOS JOURS

N° 114 336 p. 9,50 €
ISBN 978-2-7073-4497-7



Une connaissance inutile est le troisième ouvrage de Charlotte Delbo sur les camps de concentration. Après deux livres aussi différents par leur forme et leur écriture que *Aucun de nous ne reviendra* et *Le Convoi du 24 janvier*, c'est dans un autre ton qu'on lira ici Auschwitz et Ravensbrück. On y lira plus encore une sensibilité qui se dévoile à travers les déchirements. Si les deux précédents pouvaient apparaître presque impersonnels par leur dépouillement, dans celui-ci elle parle d'elle. L'amour et le désespoir de l'amour – l'amour et la mort ; l'amitié et le désespoir de l'amitié – l'amitié et la mort ; les souffrances, la chaleur de la fraternité dans le froid mortel d'un univers qui se dépeuple jour à jour, les mouvements de l'espoir qui s'éteint et renaît, s'éteint encore et s'acharne...

Et toi, comment as-tu fait ? pourrait être le titre de ce troisième volume de *Auschwitz et après*. Comment as-tu fait en revenant ? Comment ont-ils fait, les rescapés des camps, pour se remettre à vivre, pour reprendre la vie dans ses plis ? C'est la question qu'on se pose, qu'on n'ose pas leur poser. Avec beaucoup d'autres questions. Car si l'on peut comprendre comment tant de déportés sont morts là-bas, on ne comprend pas, ni comment quelques-uns ont survécu, ni surtout comment ces survivants ont pu redevenir des vivants. Dans *Mesure de nos jours*, Charlotte Delbo essaie de répondre, pour elle-même et pour d'autres, hommes et femmes, à qui elle prête sa voix.

CHARLOTTE DELBO
PRIÈRE AUX VIVANTS
POUR LEUR
PARDONNER
D'ÊTRE VIVANTS
et autres poèmes



PRIÈRE AUX VIVANTS
POUR LEUR PARDONNER
D'ÊTRE VIVANTS
et autres poèmes (1946-1985)

N° 139 160 p. 7,50 €
ISBN 978-2-7073-5506-5

De son retour des camps à sa disparition en 1985, Charlotte Delbo ne cesse d'écrire des poèmes, qu'elle compile dans des cahiers et insère dans la plupart de ses livres.

Ce volume rassemble pour la première fois ses poèmes complets, suivis de dix inédits et un entretien.

*“Je vous en supplie
faites quelque chose
apprenez un pas
une danse
quelque chose qui vous justifie
qui vous donne le droit
d'être habillés de votre peau de votre poil
apprenez à marcher et à rire
parce que ce serait trop bête
à la fin
que tant soient morts
et que vous viviez
sans rien faire de votre vie.”*

Extrait de *Prière aux vivants pour leur pardonner d'être vivants*

MARGUERITE DURAS



Photo Hélène Bamberger

Marguerite Duras est née en 1914 à Gia-Dinh, Saïgon (Cochinchine française). Elle a été romancière, dramaturge et cinéaste. Elle est morte à Paris en 1996.

Marguerite Duras a reçu le prix Goncourt en 1984 pour son roman *L'Amant*. Son œuvre écrite est publiée chez Gallimard, P.O.L et aux Éditions de Minuit.

Œuvres de Marguerite Duras aux Éditions de Minuit :

Moderato cantabile, 1958 (« double », 1980) – *Détruire dit-elle*, 1969 (« double », 2007) – *Les Parleuses*, avec Xavière Gauthier, 1974 (« double », 2013) – *Le Camion*, 1977 – *Les Lieux de Marguerite Duras*, avec Michelle Porte, 1978 (« double », 2012) – *L'Homme assis dans le couloir*, 1980 – *L'Été 80*, 1980 (« double », 2008) – *Agatha*, 1981 – *L'Homme atlantique*, 1982 – *Savannah Bay*, théâtre, 1982-1983 (« double », 2007) – *La Maladie de la mort*, 1983 – *L'Amant*, 1984 – *Les Yeux bleus cheveux noirs*, 1986 (« double », 2014) – *La Pute de la côte normande*, 1986 – *Emily L.*, 1987 (« double », 2008) – *L'Amant*, édition spéciale, 2024.

Pour en savoir plus sur Marguerite Duras et sur son œuvre :

www.margueriteduras.org (Association Marguerite Duras).

www.societeduras.com (Société Marguerite Duras).

MARGUERITE DURAS
**MODERATO
CANTABILE**



MODERATO CANTABILE

*suivi de «Moderato cantabile
et la presse française»*

N° 2 172 p. 7,90 €
ISBN 978-2-7073-0314-1

«Qu'est-ce que ça veut dire, moderato cantabile ?

– Je sais pas.»

Une leçon de piano, un enfant obstiné, une mère aimante, pas de plus simple expression de la vie tranquille d'une ville de province. Mais un cri soudain vient déchirer la trame, révélant sous la retenue de ce récit d'apparence classique une tension qui va croissant dans le silence jusqu'au paroxysme final.

«Quand même, dit Anne Desbaresdes, tu pourrais t'en souvenir une fois pour toutes. Moderato, ça veut dire modéré, et cantabile, ça veut dire chantant, c'est facile.»

Pourquoi le cri soudain d'une inconnue et la vue de son corps en sang ont-ils troublé si fort Anne Desbaresdes, qui est une femme jeune et riche, uniquement attachée à son petit garçon ? Pourquoi retourne-t-elle au café sur le port, où le cadavre de l'inconnue s'était écroulé dans le jour tombant ? Pourquoi interroge-t-elle cet autre inconnu, Chauvin, témoin comme elle ? Une étrange ivresse s'empare d'elle, où les verres de vin qu'elle se fait servir, et qu'elle boit lentement, ne sont au mieux que des prétextes. Sur le lieu du crime commis par un autre elle revient chaque jour. Chaque jour elle interroge plus avant, parle elle-même un peu plus longuement. L'enfant joue dehors pendant qu'elle s'attarde. Mais un jour elle viendra seule. Un jour elle aura la réponse.

Dominique Aury, *La Nouvelle Revue française*

MARGUERITE DURAS
DÉTRUIRE
DIT-ELLE

DÉTRUIRE DIT-ELLE

N° 46 144 p. 8,80 €
ISBN 978-2-7073-2011-7



Dans cet hôtel à l'orée de la forêt, trois clients qui ne se connaissent pas, silencieux, solitaires : Élisabeth Alione, Max Thor qui la regarde, et Stein qui regarde Max Thor. Plus tard viendront Alissa Thor, puis Bernard Alione...

Fulgurant comme l'amour, silencieux comme la mort, grave comme la folie, âpre comme la révolution, magique comme un jeu sacré, mystérieux comme l'humour, *Détruire dit-elle* ne ressemble à rien.

Détruire dit-elle est le plus étrange des livres de Marguerite Duras. Il ressemble à une cérémonie dont nous ignorerions le rituel et suivrions néanmoins, fascinés, le déroulement. (...) Chaque mot, chaque geste pris séparément ont l'apparence de la logique, mais c'est l'enchaînement qui donne l'impression que l'esprit chavire.

Anne Villelaur, *Les Lettres françaises*

Détruire. Comme cela retentit : doucement, tendrement, absolument. Un mot – infinitif marqué par l'infini – sans sujet ; une œuvre – la destruction – qui s'accomplit par le mot même.

Maurice Blanchot, *L'Amitié*, Gallimard, 1971.

Publié en mars 1969, *Détruire dit-elle* est également le premier film dont Marguerite Duras, la même année, signa la réalisation.

MARGUERITE DURAS
XAVIÈRE GAUTHIER

LES PARLEUSES



LES PARLEUSES

N° 90 272 p. 9 €
ISBN 978-2-7073-2296-8

Dans une maison, derrière une fenêtre, deux femmes parlent. Nous entendons. Elles parlent lentement, entre de longs silences, cherchent leurs mots, les trouvent ou ne les trouvent pas, se taisent encore, essayent d'autres mots, se contredisent, se coupent, oublient le magnétophone, essayent de se souvenir, essayent de *parler*, avancent, se perdent, se retrouvent, se perdent encore, mais avancent toujours, sans modèle, sans plan, sans prudence et, pour la première fois peut-être, sans la peur du CENSEUR. D'où vient que ces propos soient publiés dans leur état premier ? qu'on les livre sans correction aucune ? qu'on ose proposer à la lecture cette incohérence, ce désordre, cette confusion, cette opacité, ces redites, ce piétinement de la parole ? D'où vient que ce qui n'est pas du tout écrit, remanié, mis en forme, élucidé, fascine à ce point ? Que ce qui n'est pas fait pour le lecteur retienne à ce point le lecteur ? Quel est le mystère de *cet écrit de la parole* ? Est-ce parce qu'il est, enfin, celui de la femme ? celui à venir ?

M.D.

LES LIEUX DE MARGUERITE DURAS

N° 83 128 p. 9 €
ISBN 978-2-7073-2244-9



Réalisé à partir d'entretiens que Michelle Porte a eus avec Marguerite Duras, à l'occasion de deux émissions de télévision en mai 1976, cet ouvrage présente Marguerite Duras «par elle-même».

En concevant l'ouvrage comme un contrepoint de textes (ceux des romans de Duras mêlés aux textes des entretiens) et de photos, Michelle Porte est partie d'une démarche concrète : suggérer les différents lieux de Marguerite Duras, la maison de Neauphle, le parc, la forêt, Trouville, la mer, un pays de sable et d'eau, tels qu'ils apparaissent continuellement dans ses romans, son théâtre ou ses films, tels qu'elle les ressent comme «porteurs de l'histoire» et tels qu'elle les vit.

Il ne faut donc pas voir l'iconographie comme une illustration, mais comme un lien au texte. De la même façon qu'il faut lire les textes écrits avec les textes parlés, il faut lire les photos, souvent commentées par Marguerite Duras, comme un prolongement du texte.

Dans ces entretiens, la parole n'est pas seulement un témoignage, elle se fait écriture et mise en œuvre.

MARGUERITE DURAS
L'ÉTÉ 80



L'ÉTÉ 80

N° 50 108 p. 7,90 €
ISBN 978-2-7073-2022-3

Au début de l'été, Serge July m'a demandé si j'envisageais dans les choses possibles d'écrire pour *Libération* une chronique régulière. J'ai hésité, la perspective d'une chronique régulière m'effrayait un peu et puis je me suis dit que je pouvais toujours essayer. Nous nous sommes rencontrés. Il m'a dit ce qu'il souhaitait, c'était une chronique qui ne traiterait pas de l'actualité ou autre, mais d'une sorte d'actualité parallèle à celle-ci, d'événements qui m'auraient intéressée et qui n'auraient pas forcément été retenus par l'information d'usage. Ce qu'il voulait, c'était pendant un an chaque jour, peu importait la longueur, mais chaque jour. J'ai dit : un an c'est impossible, mais trois mois, oui. Il m'a dit : pourquoi trois mois ? J'ai dit : trois mois, la durée de l'été. Il m'a dit : d'accord, trois mois, mais tous les jours. Je n'avais rien à faire cet été-ci et j'ai failli flancher, et puis non, j'ai eu peur, toujours cette même panique de ne pas disposer de mes journées tout entières ouvertes sur rien. J'ai dit : non, une fois par semaine, et l'actualité que je voulais. Il a été d'accord. Les trois mois ont été couverts à part les deux semaines de fin juin et début juillet.

M. D.

Sous le regard tremblé, tremblant de Marguerite Duras, l'été 80 prend un relief nouveau. Il pleut sur la Normandie, le monde bouge et les mots s'écrivent. C'est un texte en dix séquences. Et c'est très beau.

Les Nouvelles littéraires

MARGUERITE DURAS
SAVANNAH BAY

SAVANNAH BAY

N° 47 144 p. 8,80 €
ISBN 978-2-7073-2012-4



Tu ne sais plus qui tu es, qui tu as été, tu sais que tu as joué, tu ne sais plus ce que tu as joué, ce que tu joues, tu joues, tu sais que tu dois jouer, tu ne sais plus quoi, tu joues. Ni quels sont tes rôles, ni quels sont tes enfants vivants ou morts. Ni quels sont les lieux, les scènes, les capitales, les continents où tu as crié la passion des amants. Sauf que la salle a payé et qu'on lui doit le spectacle.

Tu es la comédienne de théâtre, la splendeur de l'âge du monde, son accomplissement, l'immensité de sa dernière délivrance.

Tu as tout oublié sauf Savannah, Savannah Bay.

Savannah Bay c'est toi.

Cette édition se compose de deux versions de la pièce. La première a été publiée en 1982 ; la seconde comporte les variantes établies en 1983 par Marguerite Duras lorsqu'elle a monté la pièce au Théâtre du Rond-Point, avec Madeleine Renaud et Bulle Ogier.

Pièce sublime, pour ne pas changer, méditation d'une comédienne aux portes de la mort (...). Savannah Bay : deux femmes, Marguerite Duras et Madeleine Renaud, nous tendent en partage ce que la vérité et la poésie peuvent oser de plus beau.

Michel Cournot, *Le Monde*

MARGUERITE DURAS

EMILY L.



EMILY L.

N° 51 160 p. 8,80 €
ISBN 978-2-7073-2023-0

Un jour d'été, bar de la Marine, à Quillebeuf. Au large, l'estuaire de la Seine. C'est, à nouveau, Duras. À nouveau ce désœuvrement maritime, blanc et bleu, des plages tout juste passées de mode, avec un rien de luxe, des clients perdus et des voix qui renouent d'impossibles ruptures. (...) La narratrice et l'homme qu'elle n'aime plus – ou qu'elle aime – observent deux autres solitaires du bar de la Marine, deux Anglais de l'île de Wight, venus de leur yacht : le « captain » et une femme détruite par l'alcool, jadis peut-être belle. Les deux voix françaises se mêlent aux deux voix anglaises, auxquelles il faudrait ajouter par instants la voix de la douce tenancière des lieux – elle aussi sur le départ. On apprendra le drame du couple anglais et, par échos, celui du couple français. Et l'on rêve de celle qui fut surnommée Emily L., la femme de l'amour fou, la lady des poèmes et des yachts, voguant parmi les îles de la Sonde.

Mais la belle journée passe, des pétroliers – hauts immeubles de l'impeccable blanc – montent sur le bleu et le noir. Un bac rouge, fragile, jette sa tache vive. L'immensité entre doucement dans la nuit. Il reste une certaine tranquillité, parcourue d'angoisses : celle du corps qui lit en soi le passage sans remède de toutes choses, « le corps qui lit et qui veut connaître l'histoire depuis les origines, et à chaque lecture ignorer toujours plus avant que ce qu'il ignore déjà ».

Jean-Maurice de Montremy, *La Croix*

MARGUERITE DURAS
LES YEUX BLEUS
CHEVEUX NOIRS

LES YEUX BLEUS
CHEVEUX NOIRS

N° 96 160 p. 8,80 €
ISBN 978-2-7073-2361-3

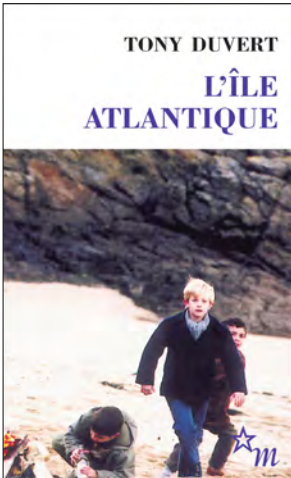


“ C’est l’histoire d’un amour, le plus grand et le plus terrifiant qu’il m’a été donné d’écrire. Je le sais. On le sait pour soi.

Il s’agit d’un amour qui n’est pas nommé dans les romans et qui n’est pas nommé non plus par ceux qui le vivent. D’un sentiment qui en quelque sorte n’aurait pas encore son vocabulaire, ses mœurs, ses rites. Il s’agit d’un amour perdu. Perdu comme perdition.

Lisez le livre. Dans tous les cas même dans celui d’une détestation de principe, lisez-le. Nous n’avons plus rien à perdre ni moi de vous, ni vous de moi. Lisez tout. Lisez toutes les distances que je vous indique, celles des couloirs scéniques qui entourent l’histoire et la calment et vous en libèrent le temps de les parcourir. Continuez à lire et tout à coup l’histoire elle-même vous l’aurez traversée, ses rires, son agonie, ses déserts.

Sincèrement vôtre. M.D. ”



L'ÎLE ATLANTIQUE

N° 33 336 p. 9,05 €
ISBN 978-2-7073-1933-3

Dans une île de la côte atlantique, des garçons, âgés de sept à quatorze ans, vivent clandestinement une existence autonome. Issus de familles que tout oppose, du fils de maraîcher au fils de notable, ils se livrent à des chapardages, puis à des cambriolages en règle, avec toutes les conséquences qui s'ensuivent.

C'est énorme, irrespirable et d'un réalisme à faire peur. Caricature ? Oui, bien sûr, mais outre que la caricature est légitime, sommes-nous bien certains que la réalité ne vaille pas la fiction ? Car Tony Duvert est un étonnant écrivain ! Sur un fond de langue classique et très « tenue », il brode toutes les arabesques de l'invention délirante, de l'argot, du jeu de mots juvénile, de la vulgarité la plus pâteuse. C'est de la grande virtuosité. Pour l'amateur de prouesses littéraires, un régal. De l'écriture à l'état pur, du langage brûlant comme une lave, une intuition cocasse du « discours » populaire et petit-bourgeois. Quand on tombe là-dessus, sur l'invention verbale, le plaisir aigu de raconter et de donner voix à des personnages, sur une langue, nul doute : on se trouve devant un écrivain.

François Nourissier, *Le Figaro Magazine*

Tony Duvert (1945-2008) a fait paraître douze ouvrages aux Éditions de Minuit : *Récidive* (1967-1976), *Portrait d'homme couteau* (1969), *Le Voyageur* (1970), *Interdit de séjour* (1971), *Paysage de fantaisie* (1973, prix Médicis), *Le Bon sexe illustré* (1974), *Journal d'un innocent* (1976), *Quand mourut Jonathan* (1978), *L'Île atlantique* (1979 ; « double », 2005), *L'Enfant au masculin* (1980), *Un anneau d'argent à l'oreille* (1982), *Abécédaire malveillant* (1989).

JEAN ECHENOZ



Photo Jean-Luc Bertini

Jean Echenoz est né à Orange (Vaucluse) en 1947.

Il a reçu le prix Médicis en 1983 pour son deuxième roman, *Cherokee*. En 1999, il a obtenu le prix Goncourt pour *Je m'en vais*.

Jean Echenoz construit l'une des entreprises littéraires les plus originales et les plus fécondes du roman français d'aujourd'hui : la subversion du roman par déstabilisation douce.

Pierre Lepape, *Le Monde*

Toute l'œuvre de Jean Echenoz est publiée aux Éditions de Minuit.

Le Méridien de Greenwich, 1979 – *Cherokee*, 1983 (« double », 2003) – *L'Équipée malaise*, 1987 (« double », 1999) – *L'Occupation des sols*, 1988 – *Lac*, 1989 (« double », 2008) – *Nous trois*, 1992 (« double », 2010) – *Les Grandes blondes*, 1995 (« double », 2006) – *Un an*, 1997 (« double », 2014) – *Je m'en vais*, 1999 (« double », 2001) – *Jérôme Lindon*, 2001 – *Au piano*, 2003 (« double », 2018) – *Ravel*, 2006 – *Courir*, 2008 – *Des éclairs*, 2010 – 14, 2012 (« double », 2024) – *Caprice de la reine*, 2014 – *Envoyée spéciale*, 2016 (« double », 2020) – *Vie de Gérard Fulmar*, 2020 (« double », 2022) – *Les Éclairs*, opéra, 2021 – *Bristol*, 2025.

JEAN ECHENOZ

CHEROKEE



CHEROKEE

N° 22 240 p. 9 €
ISBN 978-2-7073-1827-5

“Un jour, un homme sortit d’un hangar. C’était un hangar vide, dans la banlieue est. C’était un homme grand, large, fort, avec une grosse tête inexpressive. C’était la fin du jour.

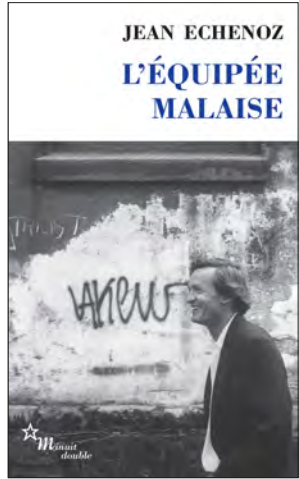
L’homme était vêtu d’un pull-over tricoté à la main, à rayures jaunes et rouges, sous un imperméable en feuille plastique souple, opaque, avec des côtes impressionnées imitant un tissage de gabardine. Un petit chapeau de pluie s’étalait comme un poisson plat sur le sommet de son crâne. Il venait de dormir cinq heures d’affilée au fond du hangar, et maintenant il marchait en jetant de fréquents regards à gauche, à droite, derrière lui. Il se méfiait. Il avait volé la veille une somme importante, il craignait d’être reconnu, il ne voulait pas qu’on l’arrête; il ne voulait pas qu’on lui reprenne l’argent.”

Deuxième roman publié par Jean Echenoz, *Cherokee* a reçu le prix Médicis en 1983.

JEAN ECHENOZ
**L'ÉQUIPÉE
MALAISE**

L'ÉQUIPÉE MALAISE

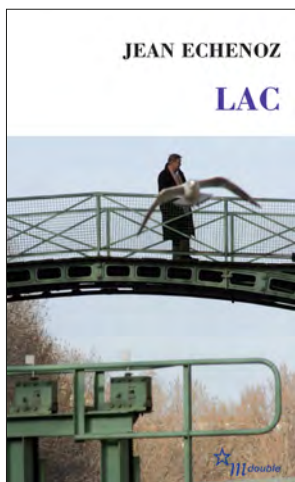
N° 13 256 p. 8 €
ISBN 978-2-7073-1687-5



La Malaisie, ce serait la belle vie si le duc Pons ne risquait de s'en voir chassé. Cette idée n'est pas supportable : plutôt que renoncer au pouvoir, au grand air, à ses projets astronomiques, le duc choisit la résistance. D'Europe il va faire venir des renforts, à bord d'un cargo cyprioite.

En surface, tout semble calme, ou presque. L'Équipée malaise raconte les aventures drolatiques de deux hommes, Jean-François et Charles, que leur amour déçu pour une même femme va conduire l'un dans une plantation d'hévéas en Malaisie, l'autre parmi les clochards de Paris. Ils se retrouveront bien des années plus tard, embringués sans trop y croire dans un complot minable, avec trafiquants d'armes, indigènes sournois, rafioteur de contrebande et mutins d'opérette. (...) Tout se passe comme si un romancier extrêmement méticuleux et calculateur avait construit un livre en s'imposant des règles draconiennes ; une épure presque abstraite, aussi rigoureuse qu'une partition classique, avec des jeux de symétrie, des variations tirées au cordeau, des reprises savantes du thème, et qu'un autre romancier, en même temps, avait bougé la feuille, déplacé les lignes, fait sourire la langue, et offert du même coup « une petite prime d'imaginaire dans la vie des gens engourdis, transis entre la fiction pure et le réel sans appel ».

Pierre Lepape, *Le Monde*



LAC

N° 57 192 p. 6,10 €
ISBN 978-2-7073-2052-0

Franck Chopin n'est pas de ces hommes qui ont eu très tôt un but dans la vie. Nulle vocation chez cet individu sinon celle de vétérinaire, vers dix ans, lorsqu'il aimait tellement soigner les petits mammifères, puis à vingt ans celle de chef de la révolution mondiale (Marx, Engels, Lénine, Chopin) – ensuite plus rien. Ensuite il va faire des études de sciences, qui le ramèneront à s'occuper des animaux – mais son objet d'étude est devenu l'insecte, la mouche plus précisément, qui est un genre qu'on ne soigne pas.

Et quatre ou cinq fois dans sa vie, il a disparu deux mois ; comme il connaît peu de personnes, on ne s'est pas trop inquiété.

Le narrateur de Lac ne se contente pas de multiplier les rebondissements sans se prendre au sérieux. Des morceaux de réalité sont saisis dans les mailles et les miroitements de ses descriptions pour rire. La banlieue, par exemple, est présente avec une intensité qui renseignera les historiens du futur sur l'urbanisme parisien des années 80. (...) Lac porte également témoignage sur la façon décousue de parler et de se taire, à la même époque – la nôtre. Les producteurs de cinéma seraient bien avisés de repérer l'aigu des répliques.

Bertrand Poirot-Delpech, *Le Monde*

JEAN ECHENOZ

NOUS TROIS

NOUS TROIS

N° 66 192 p. 6,90 €
ISBN 978-2-7073-2129-9



Nous sommes, Meyer et moi, des agents de l'aéronautique. Hélicoptères, avions, fusées, tout est bon pour nous élever l'esprit. Même les ascenseurs et les grues. Nous aimons tout ce qui est vertical. Nous sommes aussi des hommes à femmes. Nous connaissons par cœur leurs numéros de téléphone et leurs parfums, nous gardons leurs photos, leurs affaires oubliées chez nous. Nous ne les séduisons pas toujours avec le même bonheur.

Elle est sans doute une femme inaccessible mais nous la voulons, nous l'aurons. Nous la suivrons partout. Nous trois parcourrons des millions de kilomètres pour découvrir que, si l'espace n'est que routine, la Terre ne manque pas d'affreux imprévus.

Un grand tremblement de terre, un voyage dans l'espace (...). Un programme d'aventures ambitieux donc, offert aux personnages, qui se double d'une histoire d'amour triangulaire plutôt complexe. Prouesses d'imagination et autres sauts périlleux mentaux, Jean Echenoz déroule tout ce matériel tambour battant sur tout juste 187 pages. (...) L'ironie est à la phrase et au récit ce que l'énergie tellurique est à la terre, le carburant à la fusée et le désir à l'amour.

Éléonore Sulser, *Le Temps*

JEAN ECHENOZ

LES GRANDES BLONDES



LES GRANDES BLONDES

N° 34 256 p. 8,50 €
ISBN 978-2-7073-1943-2

Vous travaillez pour la télévision. Comme vous souhaitez produire une série sur les grandes filles blondes au cinéma, mais aussi dans la vie, vous pensez faire appel à Gloire Abgrall qui est un cas particulier de grande blonde. On l'a vue traverser, dans les journaux, les pages Arts et spectacles puis les pages Faits divers du côté des colonnes Justice, il y a quelques années. Ce serait bien, pensez-vous, de lui consacrer une émission. Certes. Malheureusement, Gloire est un peu difficile à joindre.

Le talent d'Echenoz n'a jamais été aussi éclatant, maîtrisé et plaisant. C'est un bien grand crime en effet que de séduire ses lecteurs ; de les faire sourire et rire, de les enchanter de phrases légères comme du duvet, de distiller le saugrenu, de jouer avec la langue comme un chat avec une pelote de laine. Echenoz déploie une écriture qui ne pèse pas, qui n'appuie jamais, comme si elle se refusait à exercer le moindre pouvoir de persuasion ou de coercition. Son pouvoir est ailleurs, dans l'ordre poétique.

Pierre Lepape, *Le Monde*

JEAN ECHENOZ
UN AN



UN AN

N° 97 96 p. 6,90 €
ISBN 978-2-7073-2377-4

Une jeune femme, prénommée Victoire, découvre un matin son ami Félix mort près d'elle dans son lit. Elle ne se souvient pas de ce qui est arrivé, mais elle file, dans le Sud-Ouest, en emportant ses économies. Sa fugue va durer un an, d'où le titre. Au début, tout va bien. Elle loue une villa au Pays basque, se trouve un amant. Mais l'amant lui vole ses sous et Victoire va parcourir une à une les étapes de la dégringolade sociale : après la villa, les chambres d'hôtel, de plus en plus miteuses, puis la belle étoile ; le vélo, puis l'auto-stop et, quand elle est devenue trop sale, trop dépenaillée pour le stop, la marche au hasard, l'association avec d'autres clochards, le chapardage, la promiscuité, la perte progressive de soi et du monde. L'histoire d'une errance en forme de descente, une aventure picaresque que l'auteur achève en la ramenant à son point de départ.

Un an, dans sa simplicité linéaire, immédiate, met en valeur la poétique d'Echenoz. Celle-ci repose sur le combat perpétuel que se livrent une réalité mystérieuse et dont le sens fuit sans cesse – le monde, les objets, les personnes, les formes, les sons, les paroles, l'espace, le temps – et les mots pour la dire le plus exactement possible.

Pierre Lepape, *Le Monde*

JEAN ECHENOZ
JE M'EN VAIS



JE M'EN VAIS

suivi de «Dans l'atelier de l'écrivain»,
entretien réalisé par G. Winter,
P. Griton et E. Barthélemy

N° 17 256 p. 8,90 €
ISBN 978-2-7073-1771-1

Ce n'est pas tout de quitter sa femme, encore faut-il aller plus loin. Félix Ferrer part donc faire un tour au pôle Nord où l'attend, depuis un demi-siècle, un trésor enfoui dans la banquise.

Avec Je m'en vais, Jean Echenoz retrouve ses thèmes de prédilection (la femme, la fuite, la fatalité) pour les porter au sommet d'une virtuosité incandescente. Car le talent de Jean Echenoz est semblable à une allumette. Il peut tout à la fois, brûler et illuminer.

Marie-Laure Delorme, *Le Magazine littéraire*

Je m'en vais a reçu le prix Goncourt en 1999.

JEAN ECHENOZ
AU PIANO

AU PIANO

N° 111 192 p. 8,50 €
ISBN 978-2-7073-2932-5



La pratique professionnelle du piano suppose une discipline stricte. Elle exclut tout divertissement susceptible d'éloigner l'artiste de son clavier. Pourtant il aimerait, lui aussi, jouir de la lumière du monde, de la douceur de vivre, de la tiédeur de l'air et de l'amour des femmes. Eh bien non : mort ou vif, le pianiste se doit d'abord à son public.

Tout y est. Il y a le noir de son costume et le blanc de ses cheveux, les boutons de son imperméable prêts à se détacher un par un, son visage livide et ses yeux vides à force de peur. Max Delmarc, pianiste d'une cinquantaine d'années, va bientôt mourir. Jean Echenoz, dès les premières lignes, campe le décor. La lutte entre la vie et la mort symbolisée par le contraste des couleurs, les traits du visage comme coulés dans du marbre, le compte à rebours égrené par la perte des boutons. Au piano, qui commence et se termine aux alentours de la rue de Rome dans le 17^e arrondissement de Paris, raconte un voyage. On y retrouve les thèmes de la fuite, de l'aller-retour, de l'ennui. Une impression de cataclysme maîtrisée par la tenue d'une langue infrangible.

Au piano n'est pas seulement le plus beau livre de Jean Echenoz. C'est le plus personnel. Le plus risqué tout. On y parle de l'approche de la mort, de la vie mal pesée, de la fuite en avant, de la femme inaccessible. Du non-sens perpétuel dans lequel il faut quand même trouver ses marques. On y voit un homme croiser le fer avec son destin.

Marie-Laure Delorme, *Le JDD*

JEAN ECHENOZ
ENVOYÉE SPÉCIALE



ENVOYÉE SPÉCIALE

N° 120 304 p. 9 €
ISBN 978-2-7073-4592-9

Constance étant oisive, on va lui trouver de quoi s'occuper. Des bords de Seine aux rives de la mer Jaune, en passant par les fins fonds de la Creuse, rien ne devrait l'empêcher d'accomplir sa mission. Seul problème: le personnel chargé de son encadrement n'est pas toujours très bien organisé.

Autour de l'enlèvement de Constance, son héroïne, l'écrivain tisse un dispositif romanesque complexe et génial. Voyage entre Paris, Pyongyang et la Creuse.

La pièce centrale du nouveau dispositif échenozien, de la radieuse « machine à fiction » qui sous-tend Envoyée spéciale, se nomme Constance. Reste que l'intrigue d'Envoyée spéciale est résolument rétive à tout résumé. Ce n'est pas qu'on s'en moque, loin de là, au contraire, des aventures de Constance, qui la mèneront jusqu'à Pyongyang — cela, on peut le révéler sans déflorer la suspense. On est même captivé, littéralement fasciné par le génial dispositif romanesque dont Jean Echenoz tire ici les ficelles. On croirait entendre l'écrivain soudain prendre la parole lorsque au cœur du livre un agent des services secrets (car, oui, la DGSE, ou quelque officine de ce genre, est mêlée à toute cette affaire, et Envoyée spéciale est un roman d'espionnage) se félicite: « Tout est en place et chacun joue sa partie. Ils n'ont aucune idée de ce qu'ils font, mais ils font tout comme je l'avais prévu. » Plus sophistiquée, plus maîtrisée que jamais, la « machine à fiction » de Jean Echenoz est une incomparable fabrique de sortilèges...

Nathalie Crom, *Télérama*

VIE DE GÉRARD
FULMARD

N° 129 208 p. 8,50 €
ISBN 978-2-7073-4809-8



La carrière de Gérard Fulmard n'a pas assez retenu l'attention du public. Peut-être était-il temps qu'on en dresse les grandes lignes.

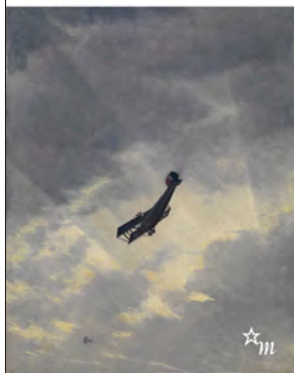
Après des expériences diverses et peu couronnées de succès, Fulmard s'est retrouvé enrôlé au titre d'homme de main dans un parti politique mineur où s'aiguïsaient, comme partout, les complots et les passions.

Autant dire qu'il a mis les pieds dans un drame. Et croire, comme il l'a fait, qu'il est tombé là par hasard, c'est oublier que le hasard est souvent l'ignorance des causes.

Sur le chemin de Gérard Fulmard, établi comme détective privé et bientôt devenu l'homme de main d'une petite formation politique déchirée par les rivalités de pouvoir, le romancier place des politiciens sans convictions ni scrupules, des femmes plus ou moins fatales, un psychiatre douteux, des menteurs et manipulateurs de tous poils, deux frères coréens passionnés par le jeu de go, et même un requin vorace... À coups de détails minutieusement choisis (vêtements, technologies...), il dessine autour de lui notre époque, et le promène dans un paysage parisien si prégnant et rigoureusement tracé qu'il est bien plus qu'un décor, plutôt une matrice – s'autorisant néanmoins des excursions hors du périphérique, jusqu'à la lointaine Indonésie... Le résultat est virtuose, laconique et précis, comme figuré de la main d'un maître de la ligne claire, semé de références et irrigué de cet humour métaphysique échenozien qui est bien plus que de l'ironie – une mélancolie qui ne dit pas son nom.

Nathalie Crom, *Télérama*

JEAN ECHENOZ
14



14

N° 137 128 p. 7,90 €
ISBN 978-2-7073-4968-2

Cinq hommes sont partis à la guerre, une femme attend le retour de deux d'entre eux. Reste à savoir s'ils vont revenir. Quand. Et dans quel état.

On ignorait, au terme du triptyque remarquable des "vies imaginaires" qu'il a composé autour de Maurice Ravel (Ravel), d'Emil Zátopek (Courir) et de l'ingénieur Nikola Tesla (Des éclairs), vers où s'avancerait Jean Echenoz. (...) Refusant l'emphase tragique, mais imprégné d'un indicible chagrin, un fatalisme énoncé à mi-voix, 14 est, à cette interrogation, l'admirable réponse. Une méditation sur la destinée de l'individu, celle aussi des générations. Portée par une phrase qui atteint aujourd'hui sa perfection. Maîtrisée, renversante, superbe jusque dans ses feints relâchements, ses moments d'apparente et grisanse désinvolture.

Nathalie Crom, *Télérama*

PAUL ELUARD

AU RENDEZ-VOUS ALLEMAND

suivi de
POÉSIE ET VÉRITÉ 1942

N° 81 96 p. 6,50 €
ISBN 978-2-7073-2188-6



En décembre 1944, Paul Éluard (1895-1952) confie aux Éditions de Minuit les poèmes qu'il a publiés clandestinement sous l'occupation allemande pendant la seconde guerre mondiale. Imprimé sous le titre *Au rendez-vous allemand*, c'est le premier titre des Éditions de Minuit, jusqu'alors clandestines, à paraître au grand jour.

En avril 1945, Éluard complète le volume d'une vingtaine de poèmes de la même période, l'ensemble constituant un recueil dont le sens, écrit-il, « ne peut guère laisser de doutes sur le but poursuivi : retrouver, pour nuire à l'occupant, la liberté d'expression ».

C'est dans ce recueil que se trouve *Liberté*, devenu l'un des poèmes français les plus célèbres du XX^e siècle.



Christian Gailly est né en 1943 et mort en 2013.

Son roman *Un soir au club* a reçu le prix du Livre Inter en 2002.

Les romans de Christian Gailly s'écoulent. Mélodies entêtantes – phrases reprises où l'on introduit d'infimes modifications jusqu'à obtenir la note désirée – sur les bouleversements silencieux de l'existence. Romancier de l'infime et de l'invisible. Du médiocre transmué en extraordinaire. Du quotidien transformé en aventure.

Marie-Laure Delorme, *Le Journal du dimanche*

Tous les romans de Christian Gailly ont paru aux Éditions de Minuit.

Dit-il, 1987 – *K.622*, 1989 («double», 2011) – *L'Air*, 1991 – *Dring*, 1992 – *Les Fleurs*, 1993 («double», 2012) – *Be-bop*, 1995 («double», 2002) – *L'Incident*, 1996 («double», 2009) – *Les Évadés*, 1997 («double», 2010) – *La Passion de Martin Fissel-Brandt*, 1998 – *Nuage rouge*, 2000 («double», 2007) – *Un soir au club*, 2002 («double», 2004) – *Dernier amour*, 2004 («double», 2013) – *Les Oubliés*, 2007 – *Lily et Braine*, 2010 («double», 2023) – *La Roue et autres nouvelles*, 2012.

K.622

N° 71 128 p. 6,10 €
ISBN 978-2-7073-2142-8



“L’œuvre dont le chiffre apparaît sur la couverture est un concerto de Mozart, je sais que tout le monde le sait mais je le dis pour ceux qui peut-être ne le savent pas, et aussi pour ceux qui le savent, afin qu’ils sachent que je le sais aussi, et enfin afin que nous soyons tous là à savoir que nous le savons, ça commence bien.”

Peut-on éterniser une émotion musicale, empêcher le temps de l’altérer ? C’est ce que tente le narrateur du deuxième livre de Christian Gailly, ébloui par le Concerto pour clarinette en la majeur de Mozart (K.622), qu’il a écouté, une nuit, à la radio.

En recherchant de disquaire en disquaire l’enregistrement idéal, en se préparant, une semaine à l’avance, à se rendre au « Théâtre musical » où le concerto est joué, il cherche à mettre en scène le plaisir et l’émotion qu’il a éprouvés à la première écoute. Mais s’il est possible de reproduire le décor extérieur, « le décor intérieur, lui, n’est pas reproductible ».

Jean-Noël Pancrazi, *Le Monde*

Le charme de ce livre, infiniment drôle dans sa syntaxe même qui met sur le même plan, fait entendre d’une même voix, récit et commentaire, vient de ce qu’il se permet tout, se passe toutes ses fantaisies, s’écrit dans une fausse innocence, ressemble à quelqu’un qui traîne ostensiblement les pieds et s’amuse – lui tout seul, oui, c’est la meilleure manière d’être drôle – à esquisser en douce, à part soi, quelques entrechats.

Françoise Asso, *La Quinzaine littéraire*

CHRISTIAN GAILLY

LES FLEURS



LES FLEURS

suivi de «Richesse visionnaire d'une écriture», par Jean-Claude Lebrun

N° 77 96 p. 6,50 €
ISBN 978-2-7073-2197-8

Une femme et un homme. C'est tout simple. La femme doit remplacer la cartouche de son stylo. L'homme, lui, doit se rendre chez un vieil ami. Donc tout les sépare. Ils ont pourtant quelque chose en commun. Le métro.

Ça commence quelque part dans la banlieue sud. On prend ensuite le RER, ligne B, vers la capitale. À Denfert-Rochereau, on emprunte la correspondance avec le métro, direction Étoile. Arrêt à Trocadéro. On s'avance alors jusqu'à un immeuble de la rue Greuze, au numéro 18. Un professeur Lachowsky, psychiatre ou psychanalyste, y tient son cabinet; un certain Boyer y habite. On entre. On commence d'y monter l'escalier... Ce petit récit, sous ses allures de chronique ordinaire de la vie de banlieusards, se profile à n'en pas douter comme l'un des tout meilleurs romans de cette fin d'automne. Parce que l'écriture, tantôt drôle et tantôt nouante, y capte de façon remarquable, avec acuité et fantaisie, le flot mouvant des impressions et des pensées de deux personnages, une femme et un homme, pour qui le plan du réseau RATP se lit comme une véritable carte du tendre. Si l'on ajoute qu'un narrateur facétieux, lui-même romancier, n'hésite pas à mettre son grain de sel dans l'aventure en train de se dessiner, on peut avancer que Les Fleurs, cinquième roman de Christian Gailly, retrouve et même amplifie cette verve et cette puissance suggestive, qui font de ses ouvrages de vrais bonheurs de lecture.

Jean-Claude Lebrun, *L'Humanité*

CHRISTIAN GAILLY

BE-BOP

BE-BOP

suivi de « Le swing Gailly »,
par Jean-Noël Pancrazi

N° 18 160 p. 8 €
ISBN 978-2-7073-1775-9



Début août, dans un site montagneux, près d'un lac, deux hommes, un jeune et un vieux, s'ignorent. L'un cherche du travail. L'autre a trouvé une maison pour les vacances, il emménage. Ils ne peuvent donc pas se rencontrer. Sauf si le jeune trouve du travail, c'est la première condition. La seconde, ce serait que le vieux ait besoin des services du jeune. En vacances, normalement, non. C'est pourtant ce qui va se passer. Comme si c'était écrit. Ça l'est, mais ce n'est pas aussi simple. Il y a des femmes dans cette histoire.

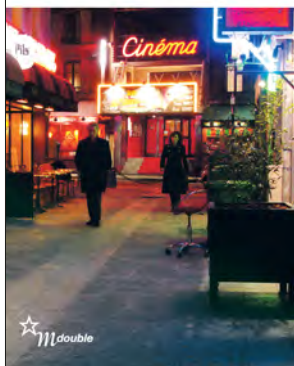
Be-bop est un roman d'une drôlerie permanente. Gailly a l'art naturel de la digression et de la notation justes. Son livre tourne bien. Comme on le dit d'une section rythmique. Il sait maintenir le bon tempo mais aussi provoquer comme un jazzman relances et envolées.

Gilles Anquetil, *Le Nouvel Observateur*

On a rarement vu une phrase aussi légère, rapide, électrique, épousant d'aussi près les tourbillons d'une pensée toujours sur le qui-vive. Et c'est étincelant. (...) Christian Gailly réussit, grâce à son art rapide, agile de romancier «free» à nous communiquer son euphorie, celle de la musique et de ses personnages. C'est si rare, si réjouissant, un livre écrit comme en dansant et qui donne envie de danser.

Jean-Noël Pancrazi, *Le Monde*

CHRISTIAN GAILLY
L'INCIDENT



L'INCIDENT

N° 63 256 p. 7,90 €
ISBN 978-2-7073-2069-8

Tout pilote connaît la consigne : après chaque vol, il faut remplir le livre de bord. Remplir le livre de bord, telle est donc, en bonne logique, la dernière phrase d'un roman qu'on découvre étonnamment semblable à un numéro de voltige aérienne, avec préparation au sol, envol, figures et atterrissage en finesse. Un art de l'arabesque que Christian Gailly cultive avec une virtuosité croissante. (...)

Cela commence par un sac à main arraché près de la place Vendôme, un jour de canicule. Un... vol inaugural, en quelque sorte. On apprend ultérieurement l'identité de la victime : Marguerite Muir, quarante ans. Un peu plus tard encore, on découvre celle-ci dentiste. On sait aussi qu'elle possède un brevet de pilote, depuis que Georges Palet, cinquante-huit ans, a retrouvé ses papiers, jetés sur le parking de l'hypermarché Continent, à L'Hajÿ-les-Roses, Val-de-Marne. Autre information : celui qui raconte est un familier de Marguerite et pratique lui-même le pilotage. Mais sur ce chapitre, on n'en saura jamais davantage. On nous révèle incidemment que Georges Palet se trouve assigné à résidence et privé de droits civiques. Des histoires avec des femmes. Peut-être même un meurtre. Autre détail, qui ne sera dévoilé qu'à l'approche de la fin, la vedette masculine du roman de Christian Gailly se passionne pour les avions de combat et ne rate aucun film de guerre...

Jean-Claude Lebrun, *L'Humanité*

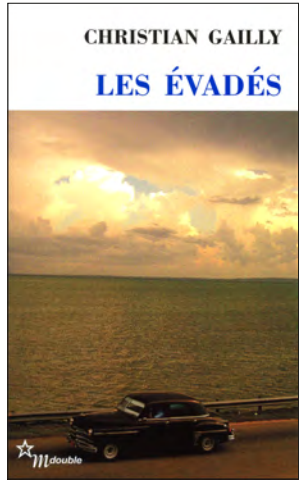
En 2009, Alain Resnais a adapté ce roman au cinéma sous le titre *Les Herbes folles*.

CHRISTIAN GAILLY

LES ÉVADÉS

LES ÉVADÉS

N° 65 240 p. 8,10 €
ISBN 978-2-7073-2109-1



Le jeune Jérémie Tod ressemble trop à son père. On va le lui faire payer. En pleine rue, on le fait battre par un policier. Un homme, Théo Panol, intervient. Maladroit, il tue le policier. Il est arrêté, jugé et condamné: trente ans de réclusion. Ses amis décident de le faire évader. Les chances de réussite sont à peu près nulles. Ils vont quand même essayer.

Les Évadés est un inextricable entrecroisement d'histoires d'amour, d'histoires d'amour présentes et passées, d'histoires d'amour agonisantes et larvées, d'histoires d'amour réelles et chimériques, les personnages étant liés sans exception par des liens sentimentaux aussi vifs qu'incertains. Nous pourrions dire tout simplement que Christian Gailly, avec ce roman, enferme dans l'espace clos d'une petite ville une communauté d'individus sans illusion, qu'il les suit chacun avec la même attention, la même acuité, la même cruauté, et qu'il les anime comme un marionnettiste. Les Évadés est un roman très romanesque, en CinémaScope et en Technicolor, aux résonances de série B.

Mais Les Évadés est peut-être aussi une parabole sur la solidarité, sur la beauté du sentiment collectif.

Éric Reinhardt, *Les Inrockuptibles*

CHRISTIAN GAILLY
NUAGE ROUGE



NUAGE ROUGE

N° 40 192 p. 6,60 €
ISBN 978-2-7073-1983-8

Un homme roule sur une route de campagne. Il rentre chez lui. Il est presque rendu. C'eût été trop simple : une voiture arrive en face, c'est celle de son ami Lucien mais, quand il la croise, Lucien n'est pas à l'intérieur, c'est une femme qui conduit, une inconnue au visage flou, dominé par le rouge. Qui est-elle ? Et Lucien, où est-il ? Et ce rouge, qu'est-ce que c'est ? Du rouge à lèvres ? De la confiture ? Du sang ? On dirait des peintures de guerre.

Christian Gailly, cette fois, a choisi encore plus nettement que dans ses autres livres une intrigue « à la manière » du polar. (...) L'intrigue n'est pas qu'un prétexte. Elle donne sa forme à l'ensemble, introduisant une mécanique de coïncidences et de dédoublements qui troublent la réalité, interdisant aussi les pesanteurs du réalisme – même si tout semble quotidien dans les détails, les notations, les incises, les bizarreries amusées dont Gailly a le secret. Car la véritable histoire est celle d'une rencontre et d'un tournis. Le narrateur est absent à lui-même, Rebecca aussi : « Il faut dire que deux absences de cette qualité-là, au milieu d'une assemblée de prétendues présences, ça se voit. »

Jean-Maurice de Montremy, *Livres Hebdo*

UN SOIR AU CLUB

N° 29 176 p. 8 €
ISBN 978-2-7073-1884-8



“Le piano n’était pas le violon d’Ingres de Simon Nardis. C’était bien plus qu’un violon d’Ingres. Le piano était pour lui ce que la peinture était pour Ingres. Il cessa de jouer comme Ingres aurait pu cesser de peindre. C’eût été dommage, dans le cas d’Ingres. Ce fut dommage dans le cas de Simon Nardis.”

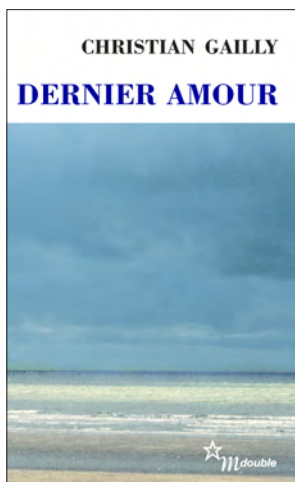
Simon Nardis a renoncé au jazz, après une vie de pianiste pendant laquelle il a chauffé bien des salles enfumées. Il est devenu technicien chauffagiste, autre façon de s’occuper des espaces, et un dépannage d’urgence le conduit dans une petite ville industrielle et balnéaire. L’ingénieur qui l’accueille lui propose de terminer la soirée dans un club, avant que le train ne le ramène à Paris où l’attend Suzanne, sa femme, et quelques corvées familiales. Il manquera ce train et le suivant parce qu’entre-temps, il aura vu un piano et rencontré Debbie.

Norbert Czarny, *La Quinzaine littéraire*

L’histoire est classique du buveur désintoxiqué qui, après des années d’absolue sobriété, s’autorise soudain un petit verre. Juste un petit verre. Et replonge. À fond. Mais l’on ne se soûle pas que d’alcool. Parfois on ne retombe que pour mieux ressusciter. Retourner à son vice, à son démon – à son art – ouvre de somptueux vertiges, interdits aux repentis. Voyez Simon Nardis, le nouveau personnage de Christian Gailly. Il a suffi d’un soir au club, un petit club de province, pour qu’il se remette à la vodka... et au jazz.

Jean-Pierre Tison, *Lire*

Un soir au club a reçu le prix du Livre Inter en 2002.



DERNIER AMOUR

N° 94 212 p. 8 €
ISBN 978-2-7073-2326-2

Imaginez. Il ne vous reste que deux jours à vivre. Qu'est-ce qui est préférable? Finir tranquille dans l'ennui qu'aura été toute votre vie? Ou bien, si vous êtes musicien, comprendre enfin pourquoi votre musique vient d'être huée et, dès le lendemain, rencontrer celle qui devrait être votre dernier amour?

Ultime partition amoureuse d'un compositeur proche de la mort, récit tragique et léger: le douzième roman de Gailly est tout simplement parfait. Dernier amour est la suite exacte d'Un soir au club, ou plutôt l'histoire de ses effets sur un romancier plus souverainement musical que jamais. Tout cela tient bien sûr à peu de choses, et touche donc à l'essentiel: la vie, la mort, le piano. (...)

Avec la facilité d'un pianiste qui n'a presque plus besoin de jouer, ou alors seulement quelques notes, Gailly se permet une sorte d'improvisation au bord du gouffre: des silences, beaucoup de vide, quelques motifs et deux ou trois couleurs. À peine un roman, en vérité: quelque chose comme l'ébauche d'une chanson, l'équivalent littéraire tout juste murmuré de It Was a Very Good Year, le chef d'œuvre de Sinatra sur lequel tombe Paul à la radio. Mais du Sinatra joué par un Bill Evans très fatigué: tragique et léger, merveilleusement syncopé, attrapant sa vie comme une mélodie impossible à sauver, et se sauvant bien sûr par elle. Le dernier mot du livre? «Merci».

Fabrice Gabriel, *Les Inrockuptibles*.

CHRISTIAN GAILLY
LILY ET BRAINE

LILY ET BRAINE

N° 134 160 p. 8,50 €
ISBN 978-2-7073-4906-4



Braine vient de passer trois mois dans un hôpital militaire. Il a été gravement commotionné. Il peut de nouveau dire, lire et écrire son nom. Il va rentrer à la maison. Lily l'attend. Il est de retour. Il arrive. Souhaitons-leur de vivre enfin heureux.

Ce fameux swing que l'on retrouve dans chacun de ses livres et dans chacune de ses phrases, ô combien musicales, Christian Gailly l'a dans la peau. Dès les premières pages, on est frappé par cette écriture infiniment polie d'où surgissent d'inquiétantes lignes de faille. (...) Telle est l'essence du jazz de Christian Gailly, cette petite musique salvatrice et vénéneuse laissant le lecteur tantôt émerveillé, tantôt glacé, mais toujours médusé.

Augustin Trapenard, *Elle*

Lily et Braine – une histoire d'amour, comme le sont toutes celles qui naissent sous la plume de Christian Gailly, ici trempée dans une encre plus noire que jamais.

Nathalie Crom, *Télérama*



L'INCONSOLABLE

N° 52 160 p. 6,60 €
ISBN 978-2-7073-2033-9

Tu n'aurais jamais cru que tu survivrais, mais tu vis pourtant, tu continues, de date en date, et depuis si longtemps. Tu vis contre son absence, contre la vie qui l'a permise, contre les autres, parce qu'ils oublient, et contre toi, qui ne peux rien effacer. Malgré toi, tu restes en attente d'autre chose, mais quoi ?

Une femme s'est fixé la date anniversaire de son existence : celle de la mort de son fils. Magnifiquement inconsolable. Mais il y a des ruses, même dans le sublime.

Ses enfants la surnomment mater dolorosa. Depuis la mort de son fils aîné, le deuil lui est dû comme le droit fondateur de son existence. Elle est la femme en deuil. Tout doit s'ordonner autour du jour à jamais fixé. Tout se concentre autour de la chambre au fond du couloir, là où elle a trouvé son fils mort, à son piano – l'insaisissable, touchant et tempétueux adolescent.

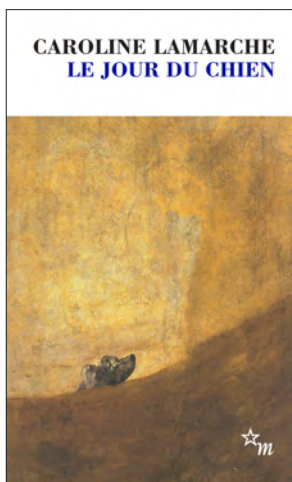
Jean-Maurice de Montremy, *Livres Hebdo*

Anne Godard est née en 1971.

L'Inconsolable est son premier roman. Il a reçu le Grand Prix RTL-Lire en 2006. En 2017, elle a également fait paraître *Une chance folle* aux Éditions de Minuit.

LE JOUR DU CHIEN

N° 146 112 p. 8 €
ISBN 978-2-7073-5604-8



Un chien perdu court le long de l'autoroute. Des automobilistes et un cycliste s'arrêtent. Cette vision agira comme un révélateur sur ces témoins, accompagnant en filigrane leurs drames intimes. Six personnages en quête d'un chien.

Chacun verra dans cet incident le reflet de son drame intime. Comme si, dans toute vie, il devait y avoir un « jour du chien », qui serait aussi celui d'une révélation. (...) À une époque où règne en maître le cynisme (lequel mot détient, étrangement, une connotation canine...), on est heureux de lire un pareil livre si sobrement compassionnel, aussi généreux que cruel, et dépourvu de toute sensiblerie. La vocation de quelques rares récits consiste à débusquer ainsi un mystère suprême. Quelque chose comme du Tchekhov pour aujourd'hui... Ce n'est pas seulement " très beau ". C'est surprenant.

Pierre Mertens, *Le Soir*

Reconnue comme une des voix les plus originales de la littérature de langue française, Caroline Lamarche, née à Liège en 1955, a bâti une œuvre précurseure qui témoigne de l'interdépendance de toutes les créatures vivantes (*L'Ours*, *Nous sommes à la lisière*, *La Fin des abeilles*) et d'une attention aiguë aux questions de genre.

Elle a reçu le prix Rossel pour *Le Jour du chien*, le Goncourt de la nouvelle pour *Nous sommes à la lisière* et le prix quinquennal de littérature par la Fédération Wallonie-Bruxelles pour l'ensemble de son œuvre.

HÉLÈNE LENOIR

Photo Hélène Bamberger



Hélène Lenoir est née à Neuilly-sur-Seine en 1955. Germaniste de formation, elle vit en Allemagne depuis 1980.

Elle est l'auteur de dix romans et recueils de nouvelles aux Éditions de Minuit.

La Brisure, 1994 – *Bourrasque*, 1995 – *Elle va partir*, 1996 – *Son nom d'avant*, 1998 («double», 2001) – *Le Magot de Momm*, 2001 – *Le Répit*, 2003 – *L'Entracte*, nouvelles, 2005 («double», 2008) – *La Folie Silaz*, 2008 – *Pièce rapportée*, 2011 – *La Cruie de juillet*, 2013.

Elle a également publié plusieurs romans chez Grasset.

SON NOM D'AVANT

N° 16 208 p. 6,80 €
ISBN 978-2-7073-1769-8



Quand elle le voit pour la première fois, c'est dans un autobus : son regard impitoyable entrant en elle, juste avant qu'il ne descende ; quelques secondes encore avec la vitre entre eux. Et puis rien.

Les circonstances dans lesquelles ils se revoient par hasard vingt ans plus tard ne leur permettent pas de s'approcher l'un de l'autre et sans doute en resteraient-ils là si cela ne tenait qu'à elle, devenue entre-temps épouse de notable et mère de trois enfants. Mais lui, maintenant, il veut quelque chose.

Au plus ténu de la fiction, au plus banal du quotidien larvaire de notables de province qu'elle décrit, Hélène Lenoir atteint avec une violence extrême à la dimension tragique, universelle, de la séparation, où chacun tente de survivre dans ses mots. Et c'est très beau.

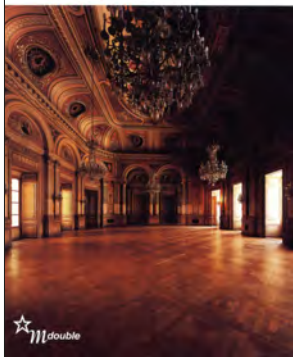
Bertrand Leclair, *Les Inrockuptibles*

Le roman présente une surface parfaitement calme, faite de lignes soigneusement ordonnées, presque froides. Et cette expression paisible, prosaïque nous tire, comme par mégarde, vers les gouffres de l'angoisse, de l'irrésolution, de la perte de soi et de la plus extrême violence des sentiments. Comme si nous pouvions être bouleversés sans avoir été touchés. Le sentiment sans la vulgarité du sentiment : Flaubert aurait adoré.

Pierre Lepape, *Le Monde*

HÉLÈNE LENOIR

L'ENTRACTE



L'ENTRACTE

N° 56 144 p. 6,60 €
ISBN 978-2-7073-2053-7

“Ils se sont repérés à l’entracte. Ils se regardaient en se demandant où et quand ils s’étaient déjà vus et cela leur donnait un air songeur et amusé tandis qu’ils s’avançaient l’un vers l’autre en contournant un groupe sans se quitter des yeux.

Elle lui a dit : Je n’arrive pas à me souvenir... Et lui : Moi non plus.”

C’est dans une situation analogue que se trouvent les personnages des quatre autres nouvelles. Très différents les uns des autres, ils ont en commun un parcours ancré dans une relation forte devenue pesante ou simplement difficile. Pris entre la tentation de fuir et l’obligation de rester, ils se réveillent, et c’est au moins ça.

Fendiller un long silence; oser appeler un homme; prendre conscience d’une dérive intérieure; changer des meubles de place; esquisser un geste lointain aux tonalités ambiguës. Ce n’est pas grand-chose mais c’est déjà ça. Parce que ça faisait si longtemps, parce que c’était tellement lourd, parce qu’il y avait le poids de l’habitude. Hélène Lenoir raconte, dans cinq nouvelles aux teintes bleu nuit, des séismes invisibles.

Marie-Laure Delorme, *Le Journal du dimanche*

ROBERT LINHART

L'ÉTABLI

N° 6 180 p. 7 €
ISBN 978-2-7073-0329-5



L'Établi, ce titre désigne d'abord les quelques centaines de militants intellectuels qui, à partir de 1967, s'embauchaient, « s'établissaient » dans les usines ou les docks. Celui qui parle ici a passé une année, comme O.S. 2, dans l'usine Citroën de la porte de Choisy. Il raconte la chaîne, les méthodes de surveillance et de répression, il raconte aussi la résistance et la grève. Il raconte ce que c'est, pour un Français ou un immigré, d'être ouvrier dans une grande entreprise parisienne.

Mais *L'Établi*, c'est aussi la table de travail bricolée où un vieil ouvrier retouche les portières irrégulières ou bosselées avant qu'elles passent au montage.

Ce double sens reflète le thème du livre, le rapport que les hommes entretiennent entre eux par l'intermédiaire des objets : ce que Marx appelait les rapports de production.

Sociologue français né en 1944, Robert Linhart a été maître de conférences au département de philosophie de l'université Paris 8. *L'Établi* (Minuit, 1978 ; « double », 1981) est son ouvrage le plus célèbre. Il a également publié : *Lénine, les paysans, Taylor* (Le Seuil, 1976, rééd. 2010), et *Le Sucre et la faim. Enquête dans les régions sucrières du Nord-Est brésilien* (Minuit, 1981).

L'Établi a été adapté au cinéma en 2023 par Mathias Gokalp, avec Swann Arlaud dans le rôle principal.



La question, c'est qu'est-ce qui se passe lorsque vous écrivez. (...)

Il ne s'agit pas de mimétisme, de faire croire que je suis dans la tête de quelqu'un. Il s'agit de mettre à l'épreuve l'incarnation du personnage, par la langue. Il s'agit d'enivrer le lecteur,

de lui donner cette passivité, cet abandon qu'il faut pour recevoir. Il s'agit d'hypnotisme, d'engourdissement, d'emportement, il s'agit de faire descendre le lecteur au lieu secret et intime de sa capacité à être absorbé. Il faut l'amener à se débarrasser de cette retenue, cette peur qu'il a de subir. Il faut qu'il subisse, parce que c'est là qu'aura lieu peut-être la possibilité d'une expérience, d'une rencontre, d'une zone intime, sa fracture, sa fissure, qu'il s'agit de faire vibrer – oui, comme on dit faire vibrer la corde sensible, mais sans sensiblerie, sans flatterie, sans égard pour la crainte du lecteur. Il faut traverser, traverser la langue et le corps.

Laurent Mauvignier, entretien avec Jérôme Diacre dans la revue *Laura*, n° 3

Laurent Mauvignier est né à Tours (Indre-et-Loire) en 1967. Tous ses ouvrages sont parus aux Éditions de Minuit.

Loin d'eux, 1999 (« double », 2002) – *Apprendre à finir*, 2000 (« double », 2004) – *Ceux d'à côté*, 2002 – *Seuls*, 2004 – *Le Lien*, 2005 – *Dans la foule*, 2006 (« double », 2009) – *Des hommes*, 2009 (« double », 2011) – *Ce que j'appelle oublié*, 2011 – *Tout mon amour*, théâtre, 2012 – *Autour du monde*, 2014 (« double », 2016) – *Retour à Berratham*, théâtre, 2015 – *Continuer*, 2016 (« double », 2018) – *Une légère blessure*, théâtre, 2016 – *Histoires de la nuit*, 2020 (« double », 2022) – *L'Orage* d'Alexandre Ostrovski, adaptation, 2023 – *Proches*, théâtre, 2023.

Site internet : <https://laurent-mauvignier.net>.

Voir aussi *Les Motifs de Laurent Mauvignier. Entretiens avec Pascaline David*, éditions Diagonale, 2021.

LAURENT MAUVIGNIER
LOIN D'EUX

LOIN D'EUX

suivi de «Le poids des silences»,
par Michèle Gazier

N° 20 128 p. 7,90 €
ISBN 978-2-7073-1801-5



“C’est pas comme un bijou mais ça se porte aussi, un secret. Du moins, lui, c’était marqué sur le front qu’il portait une histoire qu’il n’a jamais dite.”

Lorsque Luc est parti, ses parents, Jean et Marthe, ont pensé que c’était mieux pour eux trois. Gilbert et Geneviève, son oncle et sa tante, eux aussi ils y ont cru. Mais pas Céline, sa cousine.

Elle, c’est la seule qui n’a pas été surprise, la seule à avoir craint que ce qui en Luc les menaçait tous finisse par s’abattre sur eux.

Comment dire le silence en littérature ? Comment exprimer cette impossibilité à parler qui tue plus sûrement qu’une arme ? Comment faire sentir avec des mots écrits, des phrases ordinaires, les tourments intérieurs de ceux qui, justement, ne trouvent pas les mots ? Il fallait à Laurent Mauvignier, auteur de ce bouleversant premier roman, autant de sensibilité que de maîtrise stylistique pour écrire l’indicible douleur du silence et le vide de la solitude. (...) De ce drame ordinaire dont aucun journal ne se ferait l’écho, Laurent Mauvignier fait un livre poignant et rigoureux. Un roman d’écrivain qui sonde avec des mots les abîmes du silence et de la solitude, qui explore les gouffres de l’incommunicabilité. Ce que nous lisons ici, dans le désordre fictif d’un récit éclaté, ce sont les pensées informulables de tous ces gens brûlés par le malheur de n’avoir pas su parler lorsqu’il était encore temps.

Michèle Gazier, *Télérama*

Loin d’eux a reçu le prix Fénéon et le prix de la RTBF en 1999.

LAURENT MAUVIGNIER
APPRENDRE
À FINIR



APPRENDRE À FINIR

N° 27 128 p. 7,50 €
ISBN 978-2-7073-1857-2

Il avait dit : ici, je n'en peux plus. Avec toi je ne peux plus. Alors après son accident, les semaines dans la chambre blanche, son retour à la maison pour la convalescence, ça a été comme une nouvelle chance pour elle, pour eux. Elle a repris confiance et elle s'est dit, je serai celle qui donnera tout, des fleurs, mon temps, tout. Pour que tout puisse recommencer.

On n'apprend pas à finir une relation amoureuse, une vie commune. Aucune leçon ne prépare à cette issue. On n'apprend rien. On ne sait rien. Et cependant, les couples se déchirent, se brisent, piétinant ce « nous » qui les fondaient. Alors, il faut vivre avec ce déchirement – dans l'ignorance. Mais en même temps, on veut encore et toujours comprendre, encore et toujours s'expliquer à soi-même, expliquer à l'autre ; on voudrait distribuer les responsabilités, lester l'affectivité d'un peu de raison. Mais ce n'est pas possible. C'est pour cela que le non-savoir est habité par les mots, qui ne sont que le ressassement de la douleur.

Rarement un écrivain aura donné une voix aussi forte à ce déchirement et à cette douleur qu'aucune raison n'allège ni ne console. Une voix directe et nue, elle-même déchirée, qui ne cherche pas à prendre le relais de la réflexion, qui n'explique rien, qui se contente de pâtir.

Patrick Kéchichian, *Le Monde*

Apprendre à finir a reçu le prix Wepler 2000, le prix du Livre Inter 2001 et le prix du Second roman des libraires 2001.

LAURENT MAUVIGNIER
DANS LA FOULE

DANS LA FOULE

N° 60 432 p. 9,65 €
ISBN 978-2-7073-2091-9



Jeff et Tonino venus de France, Geoff et ses frères de Grande-Bretagne, Tana et Francesco qui viennent de se marier en Italie, mais aussi Gabriel et Virginie de Bruxelles, tous seront au rendez-vous du « match du siècle » : la finale de la coupe d'Europe des champions qui va se jouer au stade du Heysel, ce 29 mai 1985.

Dans la foule est un chœur de confessions époumonées, une polyphonie de douleurs singulières que le 29 mai 1985 a réunies, que Mauvignier nous restitue dans une fresque qui décrit à la fois la fin d'un monde et le tonitruant silence qui s'ensuit. Le plus surprenant, le plus émouvant aussi : du pur spectacle de la bestialité, Mauvignier a su tirer un livre d'une grande humanité. Ne cherchez pas à comprendre. Lisez. C'est inoubliable, comme le Heysel.

Jérôme Garcin, *Le Nouvel Observateur*

Le livre commence juste avant le drame et se termine longtemps après. Les pages qui évoquent celui-ci (...) sont parmi les plus saisissantes qu'il nous ait été donné de lire depuis longtemps. On reste profondément impressionné par la puissance, la rigueur et la subtilité narrative du livre. Mais cela ne serait rien – ou si peu – sans sa visée réelle : une sorte de parti pris, d'engagement, au sens le plus noble de ces mots.

Patrick Kéchichian, *Le Monde*

Dans la foule a reçu le prix du roman Fnac 2006.

LAURENT MAUVIGNIER
DES HOMMES



DES HOMMES

N° 73 288 p. 9 €
ISBN 978-2-7073-2154-1

Ils ont été appelés en Algérie au moment des « événements », en 1960. Deux ans plus tard, Bernard, Rabut, Février et d'autres sont rentrés en France. Ils se sont tus, ils ont vécu leurs vies.

Mais parfois il suffit de presque rien, d'une journée d'anniversaire en hiver, d'un cadeau qui tient dans la poche, pour que, quarante ans après, le passé fasse irruption dans la vie de ceux qui ont cru pouvoir le nier.

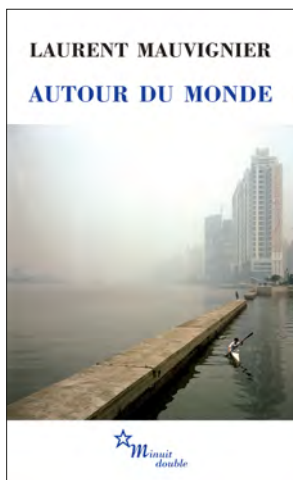
Des hommes (...) n'est pas un roman sur la guerre d'Algérie, c'est un livre où parlent tous ceux qui ne trouveront jamais la paix. C'est un livre sur la guerre qui continue après la guerre. Aussi violente, sanglante, et injuste, elle est désormais intérieure, comme une hémorragie interne dont on ne guérit pas. Même si Laurent Mauvignier raconte, avec une force et une précision incroyables, les derniers combats entre l'armée française et le FLN, le traumatisme qu'il décrit est le même que celui dont ont souffert, à en devenir fous, à en mourir, les rescapés du Chemin des Dames ou les vétérans du Vietnam. (...) Ici, dans cette tragédie en quatre actes (« après-midi », « soir », « nuit », « matin »), Feu-de-Bois, Rabut, Février et les autres, qu'ils l'exhibent ou la dissimulent, qu'ils la fassent saigner ou la pansent, portent la même blessure et semblent charger Laurent Mauvignier d'en mesurer la largeur et la profondeur. Ils ont raison de lui faire confiance : ce grand écrivain ne les trompera jamais, et sa main ne tremble pas.

Jérôme Garcin, *Le Nouvel Observateur*

Des hommes a reçu, en 2010, le Prix des Libraires et le prix du groupe-ment de libraires Initiales.

AUTOUR DU MONDE

N° 105 416 p. 10 €
ISBN 978-2-7073-2992-9



Rencontrer une fille tatouée au Japon, sauver la vie d'un homme sur un paquebot en mer du Nord, nager avec les dauphins aux Bahamas, faire l'amour à Moscou, travailler à Dubaï, chasser les lions en Tanzanie, s'offrir une escapade amoureuse à Rome, croiser des pirates dans le Golfe d'Aden, tenter sa chance au casino en Slovénie, se perdre dans la jungle de Thaïlande, faire du stop jusqu'en Floride.

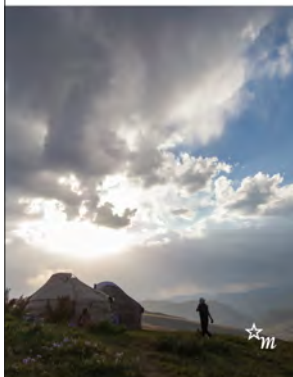
Le seul lien entre les personnages est l'événement vers lequel tous les regards convergent en mars 2011 : le tsunami au Japon, feuilleton médiatique donnant à tous le sentiment et l'illusion de partager le même monde.

Mais si tout se fond dans la vitesse de cette globalisation où nous sommes enchaînés les uns aux autres, si chacun peut partir très loin, il reste d'abord rivé à lui-même et à ses propres histoires, dans l'anonymat.

Laurent Mauvignier ne se contente pas de raconter ce qui se passe le jour de Fukushima, il remonte dans le temps, rien ne le presse, il s'installe dans l'histoire, fournit mille détails, confronte les points de vue, décrit les lieux et les personnages, embarque le lecteur dans un roman qui s'arrêtera 15 ou 30 pages plus loin pour se glisser subtilement dans un autre, situé à 10 000 kilomètres de là.

Bernard Pivot, *Le JDD*

LAURENT MAUVIGNIER
CONTINUER



CONTINUER

N° 112 240 p. 8,50 €
ISBN 978-2-7073-4480-9

Sibylle, à qui la jeunesse promettait un avenir brillant, a vu sa vie se défaire sous ses yeux. Comment en est-elle arrivée là ? Comment a-t-elle pu laisser passer sa vie sans elle ? Si elle pense avoir tout raté jusqu'à aujourd'hui, elle est décidée à empêcher son fils, Samuel, de sombrer sans rien tenter.

Elle a ce projet fou de partir plusieurs mois avec lui à cheval dans les montagnes du Kirghizistan, afin de sauver ce fils qu'elle perd chaque jour davantage, et pour retrouver, peut-être, le fil de sa propre histoire.

Avec Continuer, Laurent Mauvignier nous propulse dans les montagnes kirghizes, et s'arrête, s'installe. L'immobilité pour mieux dire le mouvement des choses, la vitesse pour en saisir la paralysie. (...)

Hymne incomparable à l'amour d'une mère pour son fils, Continuer est aussi un grand livre d'aventures, sauvage et abrupt. Au plus près de la nature (roche, limon, lac, glacier, forêt) Mauvignier signe un somptueux western où les chevaux sont rois. Doubles des héros, à la fois témoins, soutiens et médiums, ils soufflent et crapahutent, sondent et protègent, se cabrent et se soumettent, mus par des élans de fusion et d'indépendance. Ils habitent les plus belles pages du livre, avec un passage d'anthologie où l'action est décrite par son reflet dans l'œil d'un cheval. Effet miroir vertigineux, où Mauvignier parvient à dire l'unité de l'homme, de l'animal et du cosmos, malgré la pluralité des phénomènes et des cataclysmes, dont toute son œuvre littéraire recolle les morceaux.

Marine Landrot, *Télérama*

LAURENT MAUVIGNIER
HISTOIRES
DE LA NUIT

HISTOIRES DE LA NUIT

N° 126 608 p. 11,50 €
ISBN 978-2-7073-4726-8



Il ne reste presque plus rien à La Bassée: un bourg et quelques hameaux, dont celui qu'occupent Bergogne, sa femme Marion et leur fille Ida, ainsi qu'une voisine, Christine, une artiste installée ici depuis des années. On s'active, on se prépare pour l'anniversaire de Marion, dont on va fêter les quarante ans. Mais alors que la fête se prépare, des inconnus rôdent autour de la maison.

Laurent Mauvignier livre un roman magistral. Dans le thriller façon Mauvignier, le suspense n'est pas, ou si peu, affaire d'action. C'est une histoire de langage. Si l'un des compliments que l'on adresse fréquemment aux bons polars a trait à la concision de leur style, à l'efficacité d'une langue ramassée tout entière occupée à décrire ce qui a lieu, Histoires de la nuit mérite une pluie d'éloges pour des raisons absolument inverses.

Plus la phrase s'allonge, plus l'angoisse augmente, et plus le lecteur est attentif à ses ondulations, ses changements de rythme, ses relatives et autres volutes digressives – et plus, à nouveau, le suspense s'accroît. Une seule phrase de l'écrivain peut charrier à la fois les pensées d'un personnage, ce qu'il dit (qui échoue toujours à transmettre l'essentiel), ses déplacements dans l'espace, la lumière, tant de sensations, sans oublier, parfois, une fausse piste pour égarer le lecteur. Certaines scènes, même pas particulièrement porteuses d'enjeux narratifs, sont ainsi étirées au maximum. Cette dilatation produit un effet étonnant, qui teinte d'étrangeté le réalisme du roman, lui donne les allures cauchemardesques d'un conte. Un conte qui pourrait être tiré de l'épais recueil Histoires de la nuit, dans lequel Marion pioche ce qu'elle lit à Ida au moment du coucher, même si ce n'est pas toujours de l'âge de l'enfant, qui en sort tremblante.

Raphaëlle Leyris, *Le Monde*



Marie NDiaye est née à Pithiviers (Loiret) en 1967. Elle publie aux Éditions de Minuit son premier roman à l'âge de dix-sept ans. En 2001, elle reçoit le prix Femina pour *Rosie Carpe*, et en 2009 le prix Goncourt pour *Trois femmes puissantes*. Romancière, elle écrit également pour le théâtre. Sa pièce *Papa doit manger* est entrée au répertoire de la Comédie-Française en 2003.

Aux Éditions de Minuit :

Quant au riche avenir, 1985 – *La Femme changée en bûche*, 1989 – *En famille*, 1991 (« double », 2007) – *Un temps de saison*, 1994 (« double », 2004) – *La Sorcière*, 1996 (rééd. « Folio », 2024) – *Hilda*, théâtre, 1999 – *Rosie Carpe*, 2001 (« double », 2009) – *Papa doit manger*, théâtre, 2003 – *Les Serpents*, théâtre, 2004 – *Tous mes amis*, nouvelles, 2004.

Chez d'autres éditeurs :

Comédie classique, P.O.L, 1987 (Gallimard, « Folio », 1988) – *La Naufragée*. J.M.W. Turner, Flohic, « Musées secrets », 1999 – *La Diablesse et son enfant*, L'École des loisirs, 2000 – *Providence*, Comp'Act, 2001 – *Les Paradis de Prunelle*, Albin Michel Jeunesse, 2003 – *Rien d'humain*, Les Solitaires intempestifs, 2004 – *Autoportrait en vert*, Mercure de France, 2005 – *Le Souhait*, L'École des loisirs, 2005 – *Puzzle*, avec Jean-Yves Cendrey, Gallimard, 2007 – *Mon cœur à l'étroit*, Gallimard, 2007 – *Trois femmes puissantes*, Gallimard, 2009 – *Les Grandes Personnes*, théâtre, Gallimard, 2011 – *Y penser sans cesse*, photos de Denis Cointe, L'Arbre Vengeur, 2011 – *Ladivine*, Gallimard, 2013 – *La Cheffe, roman d'une cuisinière*, Gallimard, 2015 – *Vingt-huit bêtes : un chant d'amour*, avec Dominique Zehrfuss, Gallimard, 2016 – *Trois pièces*, théâtre, Gallimard, 2019 – *Royan*, théâtre, Gallimard, 2020 – *La vengeance m'appartient*, Gallimard, 2021.

MARIE NDIAYE
EN FAMILLE

EN FAMILLE

N° 43 320 p. 8,80 €
ISBN 978-2-7073-2002-5



“Quand elle arriva devant la maison de l’aïeule, au bout du village, les deux chiens qu’elle avait bien souvent caressés autrefois, maintenant si vieux qu’ils n’y voyaient plus, trouvèrent assez de forces pour se jeter rageusement contre la grille, et ils aboyaient, dès qu’elle faisait mine de passer son visage entre les barreaux, avec une violence qu’elle ne leur avait jamais connue. Elle les appela doucement par leur nom. Leur fureur redoubla.”

C'est le portrait d'une jeune fille, Fanny. Elle traîne sa valise d'une maison à l'autre, d'un appartement parisien où habite sa mère à une demeure africaine où vit son père, d'un bungalow beauceron à une HLM de banlieue. Malgré une surabondance de tantes, de cousins, d'oncles et de neveux, personne ne veut la prendre en charge. Ce long voyage au bout de l'exclusion est raconté en épisodes picaresques. (...) La grâce du livre, c'est qu'il n'y a aucune sensiblerie. Une sorte d'espoir ineffable et divin transforme Fanny en une de ces innocentes qu'on découvre dans les livres des saints et dans les films de Fellini. Cette innocence donne à ces aventures une beauté diaphane. (...) La générosité des détails, la construction des scènes, l'enchaînement des épisodes sont d'une maîtrise invraisemblable pour un écrivain de vingt-trois ans.

Jacques-Pierre Amette, *Le Point*

MARIE NDIAYE
UN TEMPS
DE SAISON



UN TEMPS DE SAISON

suivi de «La trublionne»,
par Pierre Lepape

N° 28 160 p. 8,50 €
ISBN 978-2-7073-1860-2

Herman, professeur de mathématiques, la science du clair et du distinct, est resté un jour de trop dans ce village où il a l'habitude de passer l'été avec sa femme et son fils. Partis quérir du lait, comme chaque jour, à la ferme voisine, épouse et enfant ont disparu. Herman les recherche, sous la pluie glaciale qui succède brusquement à l'été, dans ce village qui, les vacanciers partis, vit désormais selon ses propres rites et coutumes, éloignés autant qu'il est possible des factices sourires commerciaux de l'été. On fait vite comprendre à Herman que son enquête sur la disparition de sa famille n'intéresse personne, que les villageois ne se soucient pas d'aider un étranger et que sa seule chance de trouver quelque chose est de perdre son identité parisienne, de devenir un membre de cette communauté. De fait, il reverra sa femme et son fils, leur apparence tout au moins car ils ne sont plus guère que des ombres qui disparaîtront peu à peu avec le souvenir qu'il a d'eux. La suite est plus étrange encore. (...)

Marie NDiaye est la romancière subtile de ces perturbations de la logique, de ces semblants d'ordre, de ces identités perméables, de ces monstres devenus si familiers que nous oublions leur étrangeté. Elle dessine, avec ce qu'il faut d'ironie et d'enchantement, les nouvelles cartes de notre territoire, celui du dehors comme celui du dedans, aux frontières baroques et fluctuantes.

Pierre Lepape, *Le Monde*

MARIE NDIAYE
ROSIE CARPE

ROSIE CARPE

N° 64 400 p. 9,65 €
ISBN 978-2-7073-2097-1



La vie de Rosie Carpe commence à Brive-la-Gaillarde, entre son frère Lazare et ses deux parents Carpe qui sont encore, alors, dépourvus de toute espèce de fantaisie vénéneuse. Rosie conservera de Brive un souvenir confus et voilé de jaune, tandis que, pour son frère Lazare, le bonheur à Brive-la-Gaillarde gardera les couleurs d'un magnolia dont il est le seul à se rappeler la splendeur.

Ensuite, à Antony, Rosie Carpe est adulte. Elle met au monde Titi, travaille, et doucement chavire.

Quand Rosie Carpe débarque en Guadeloupe, elle a perdu depuis longtemps la maîtrise de ce qu'elle fait. Et tout ce qui lui arrive, enfant ou désastres, concerne tout aussi bien quelqu'un qui n'est peut-être pas elle.

Le livre existe parce que Marie NDiaye l'a écrit, parce qu'elle y réussit à l'extrême ce qu'elle conduit depuis toujours : écrire dangereusement, écrire au comble de la modestie et de l'exigence, écrire au risque de soi-même. Sans répéter, sans ostentation, sans pathos, sans nier la moindre douleur, sans jamais l'exhiber. Une écriture à la fois libre et maîtrisée, à frôler tous les vertiges, être dans une distance inouïe entre sa langue et ses effets de réel : une distance qui donne les moyens de tout dire, à la fois de nommer toutes les turpitudes, les angoisses et les douleurs du fond même des cerveaux malades, et dans le même temps d'inventer cette lucidité des fous qui rend audible, palpable, l'indicible.

Jean-Baptiste Harang, *Libération*

Rosie Carpe a reçu le prix Femina en 2001.



Christian Oster est né en 1949.

Il a publié quatorze romans aux Éditions de Minuit entre 1989 et 2010. Il a également écrit des romans policiers et de nombreux livres pour enfants (parus à L'École des loisirs).

Christian Oster a reçu le prix Médicis en 1999 pour *Mon grand appartement*.

Aux Éditions de Minuit :

Volley-ball, 1989 – *L'Aventure*, 1993 – *Le Pont d'Arcueil*, 1994 – *Paul au téléphone*, 1996 – *Le Pique-nique*, 1997 – *Loin d'Odile*, 1998 («double», 2001) – *Mon grand appartement*, 1999 («double», 2007) – *Une femme de ménage*, 2001 («double», 2003) – *Dans le train*, 2002 – *Les Rendez-vous*, 2003 – *L'Imprévu*, 2005 – *Sur la dune*, 2007 – *Trois hommes seuls*, 2008 – *Dans la cathédrale*, 2010.

Aux Éditions de l'Olivier :

Rouler, 2011 – *En ville*, 2013 – *Le Cœur du problème*, 2015 – *La Vie automatique*, 2017 – *Massif central*, 2018.

CHRISTIAN OSTER
LOIN
D'ODILE

LOIN D'ODILE

suivi de « À propos de Christian Oster »,
par Jean-Claude Lebrun

N° 15 144 p. 6,90 €
ISBN 978-2-7073-1735-3



“Exagérons. Disons qu’il fut un temps, pas si éloigné, du reste, où je vivais avec une mouche.”

Nous quitterons la mouche, tôt ou tard, pour nous rendre à la montagne, afin d’y pratiquer les sports d’hiver. Nous sommes, en effet, aux portes de l’hiver. Le narrateur vieillit. Il est rouillé. Au demeurant il skie, de façon assez spectaculaire, et dans sa vie passent encore des femmes. Elles passent vite. Comme Odile. Mais il s’agit bien d’Odile.

Ce qui frappe, dans Loin d’Odile, c’est la façon dont ce récit d’apparence intime finit par rendre compte de l’essentiel: la bizarrerie de l’amour et sa logique, ses détours et bifurcations, bref les égarements du cœur et de l’esprit. C’est aussi la façon dont, à chaque page, le livre prend une hauteur d’autant plus efficace que discrète. C’est ce sourire froid mais tremblant, logique et navré, qui provoque un surprenant dosage de suspense et d’hilarité.

Jean Echenoz, lettre à Christian Oster, 1998.

Ce roman ironique et léger est au fond une sombre et superbe histoire sur ces êtres qui sont proches des autres pour être loin d’eux-mêmes.

Marie-Laure Delorme, *Le Journal du dimanche*

**CHRISTIAN OSTER
MON GRAND
APPARTEMENT**



MON GRAND APPARTEMENT

N° 41 256 p. 9 €
ISBN 978-2-7073-1984-5

Je ne retrouvais plus mes clés. Et Anne n'était pas rentrée. J'ai donc dormi à l'hôtel. Pas de message sur mon répondeur, hormis celui de Marge qui me donnait rendez-vous à la piscine. C'est là que j'ai rencontré Flore. Elle attendait un enfant. Ça tombait bien : moi aussi.

Mon grand appartement est sans doute un aboutissement dans l'œuvre d'Oster. On y retrouve la qualité d'émotion du Pique-Nique et le sens de l'incongru de Loin d'Odile. Les scènes de la piscine ou de l'apprentissage de la conduite donnent à Gavarine l'allure d'un Buster Keaton pour qui c'est souvent « la première fois ». Mais ce roman est aussi et surtout un grand roman sur le sentiment amoureux et son ancrage dans le temps en un temps qui préfère la séduction fugace et stérile.

Norbert Czarny, *La Quinzaine littéraire*

Il y a des rires de détente ou d'excitation. Celui que suscite la prose de Christian Oster et la progression de son histoire est d'une autre nature. Il tient, justement, à la méthode de l'écrivain, à sa manière de mettre en scène l'opposition majeure, tragique même, entre la plus parfaite contingence, les incertitudes de l'existence, des aspirations, des désirs, et les rigueurs ou les ambivalences langagières. On rit, jusqu'au vertige, du spectacle. On y participe. On n'en revient pas.

Patrick Kéchichian, *Le Monde*

Mon grand appartement a reçu le prix Médicis en 1999.

UNE FEMME DE MÉNAGE

N° 24 224 p. 7,20 €
ISBN 978-2-7073-1849-7



Après Constance, c'était devenu invivable, chez moi. J'ai donc engagé une femme de ménage, mais elle ne prenait pas au sérieux la poussière. Quand elle m'a demandé de l'héberger, j'ai hésité, mais je ne détestais pas l'idée d'avoir une femme à demeure. La cohabitation a créé des liens, entre nous. Puis Constance est revenue, j'ai pris peur. J'ai décidé de m'enfuir. J'ai emmené avec moi ma femme de ménage. C'est elle qui a voulu.

Incontestablement, Christian Oster est l'un des grands maîtres actuels de l'humour. Un humour qui n'est ni noir ni d'une autre couleur, mais plutôt du genre impassible et pathétique. (...) L'émotion que Christian Oster insinue au cœur même de son humour est d'autant plus poignante qu'on ne l'attend pas, qu'elle monte sans que l'on y prenne garde, pour nous surprendre en train de sourire ou de ricaner des facéties mentales du narrateur. Vue d'un certain point de vue, la loufoquerie est une chose sérieuse, surtout si l'on y met, comme Oster, un accent de gravité.

Patrick Kéchichian, *Le Monde*

Une femme de ménage a été adapté au cinéma par Claude Berri en 2002.

PAULINE PEYRADE
L'ÂGE DE DÉTRUIRE



L'ÂGE DE DÉTRUIRE

N° 145 144 p. 8,50 €
ISBN 978-2-7073-5600-0

J'entends ma mère qui entre dans la chambre. Ses pas sont lents. Elle marche sur la pointe des pieds. Elle effleure les barreaux de l'échelle, suit le bord de la couchette du haut jusqu'au milieu du matelas. Je me terre dans l'angle. Elle grimpe sur le rebord du lit, plie son coude autour de la barrière, elle se tient, le corps tendu dans le vide. Je sens ses yeux, ils scrutent les reliefs à travers le garde-corps ajouré. Elle tâte la couette à ma recherche. Quand elle me trouve, ses doigts se referment, ils tentent d'identifier leur prise. Une masse de cheveux, une fesse, un talon. Sa main s'arrête sur mon épaule. Elle reste là, sans bouger.

Une telle douceur pour décrire une telle violence. Des mots si délicats pour désigner des maux si profonds. (...) Pauline Peyrade, dont voici le premier roman, impressionne déjà.

Jérôme Garcin, *L'Obs*

Pauline Peyrade arrache au silence des bribes de vies émouvantes, jette ses mots comme des cailloux beckettien, les ténèbres pour royaume.

Quentin Margne, *Les Lettres françaises*

Pauline Peyrade est née en 1986. Dramaturge, elle est l'auteur de sept pièces de théâtre aux Solitaires intempestifs. Elle a reçu le prix Bernard-Marie Koltès pour *Poings* en 2019 et le Grand Prix de Littérature dramatique Artcena pour *À la carabine* en 2021. *L'Âge de détruire* est son premier roman, pour lequel elle obtient le Goncourt du premier roman en 2023.

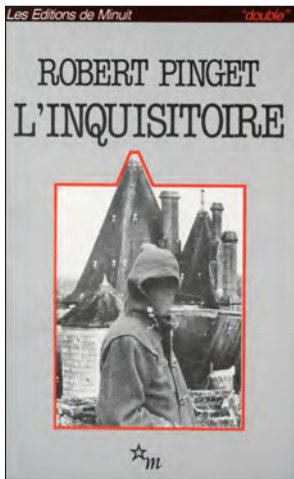
ROBERT PINGET



Robert Pinget est né en 1919 à Genève. Romancier et auteur dramatique, il est un des écrivains dits du Nouveau Roman au milieu des années 1950. Il a reçu le prix des Critiques en 1963 pour *L'Inquisiteur* et le prix Femina en 1965 pour *Quelqu'un*. Il est mort en 1997. André Clavel dans *Le Matin de Paris*, en 1984, écrivait : « Il est grand temps de crier bien haut que l'auteur de *L'Inquisiteur* est un des écrivains les plus drôles, les plus mordants de l'époque ! »

L'essentiel de son œuvre est paru aux Éditions de Minuit.

Entre Fantoine et Agapa, 1951 – *Mahu ou le Matériau*, 1952 – *Le Renard et la boussole*, 1953 – *Graal Flibuste*, 1956 – *Baga*, 1958 – *Le Fiston*, 1959 – *La Manivelle*, suivi de *Lettre Morte*, théâtre, 1960 et 1959 – *Clope au dossier*, 1961 – *L'Hypothèse*, suivi de *Abel et Bela*, théâtre, 1961 et 1971 – *Architruc*, théâtre, 1961 – *Ici ou ailleurs*, théâtre, 1961 – *L'Inquisiteur*, 1962 (« double », 1986) – *Quelqu'un*, 1965 – *Autour de Mortin*, 1965 – *Le Libera*, 1968 – *Passacaille*, 1969 – *Fable*, 1971 – *Identité*, théâtre, 1971 – *Paralchimie*, théâtre, 1973 – *Cette voix*, 1975 – *L'Apocryphe*, 1980 – *Monsieur Songe*, 1982 (« double », 2011) – *Le Harnais*, 1984 (« double », 2011) – *Charrue*, 1985 (« double », 2011) – *Un testament bizarre et autres pièces*, théâtre, 1986 – *L'Ennemi*, 1987 – *Du nerf*, 1990 – *Théo ou Le temps neuf*, 1991 – *L'Affaire Ducreux et autres pièces*, théâtre, 1995 – *Taches d'encre*, 1997.



L'INQUISITOIRE

suivi de «Le procès du réalisme»,
par Jean-Claude Lieber

N° 10 512 p. 8,80 €
ISBN 978-2-7073-1070-5

Enquêtant sur la disparition de l'intendant du château de Broy, on interroge un ancien domestique, presque sourd, qui a servi longtemps dans cette place. Il raconte son travail au château, la curieuse vie qu'y menaient ses patrons au milieu de nombreux amis, les faits et gestes du village, Sirancy-la-Louve, de la ville voisine, Agapa. Sous le feu ininterrompu d'un questionnaire imperturbable se dégagent peu à peu une foule de visages, d'événements et de passions. Cependant la voix qui parle en révèle moins par ce qu'elle dit que par ce qu'elle tait, et l'on devine bientôt que sa vérité est à double fond...

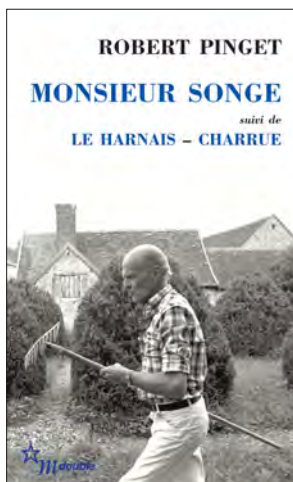
L'Inquisitoire (...) est à mes yeux le roman le plus remarquable de Robert Pinget. Il fait la somme de son univers imaginaire et c'est en même temps un ouvrage expérimental. Le procès qui s'ouvre avec l'interrogatoire du domestique est à la fois celui d'un monde archaïque et d'une forme périmée. Le Réel n'est qu'une illusion, une construction de l'esprit, un effet d'art. Plus qu'à l'aspect documentaire de l'œuvre – son côté «balzacien» – le lecteur d'aujourd'hui est sensible à son air de science-fiction. Le domestique est traité comme un animal de laboratoire, un rat dans un labyrinthe obligé de répondre instinctivement à des questions de type digital (oui ou non) qui permettent de classer l'information sans tenir compte des affects ou des pulsions du narrateur.

Jean-Claude Lieber.

L'Inquisitoire a reçu le prix des Critiques en 1963.

MONSIEUR SONGE
suivi de
LE HARNAIS – CHARRUE

N° 74 176 p. 8,60 €
ISBN 978-2-7073-2158-9



Monsieur Songe est un vieil original qui habite la province. Il ne lui arrive jamais rien d'exceptionnel mais son tempérament bilieux lui fait tout considérer comme un événement grave.

Il est de ces livres brefs et denses, dont notations et questions apparemment étourdies restent en tête, et dont on se dit – signe rare de parfaite réussite – que, compte tenu du propos, il n'y a pas une virgule à changer. Songe prend l'auguste succession des grands raisonneurs à la française, de Candide à Bouvard et Pécuchet, du Plume, de Michaux, au monsieur Teste, de Valéry. Un Teste un peu flapi mais encore capable d'apporter des clartés sur le fonctionnement des esprits réputés plus verts. Son âme saugrenue le sauve des délabrements ordinaires. Il en tire des sons qui, jusqu'au bout, ne seront qu'à lui, et enrichiront notre oreille.

Bertrand Poirot-Delpech, *Le Monde*

Parus respectivement en 1984 et 1985, *Le Harnais* et *Charrue* font suite à *Monsieur Songe*: « On trouve dans les papiers de Monsieur Songe quelques pages écrites par lui avant son décès. »



Yves Ravey est né à Besançon (Doubs) en 1953.

Ce grand connaisseur de peinture sait faire naître en deux mots des images qu'on n'oublie pas. L'intrigue n'est qu'un prétexte à faire surgir du fait divers une vérité sociale, humaine, générale. L'inéluctable se met en place sans bruit (...): pas de psychologie, aucun jugement, des faits, des détails exacts, une rare efficacité.

Isabelle Rüf, *Le Temps*

Aux Éditions de Minuit :

Bureau des illettrés, 1992 – *Le Cours classique*, 1995 – *Alerte*, 1996 – *Moteur*, 1997 – *Monparnasse reçoit*, théâtre, 1997 – *La Concession Pilgrim*, théâtre, 1999 – *Le Drap*, 2003 («double», 2022) – *Dieu est un steward de bonne composition*, théâtre, 2005 – *Pris au piège*, 2005 – *L'Épave*, 2006 – *Bambi Bar*, 2008 – *Cutter*, 2009 – *Enlèvement avec rançon*, 2010 («double», 2013) – *Un notaire peu ordinaire*, 2013 («double», 2014) – *La Fille de mon meilleur ami*, 2014 («double», 2015) – *Sans état d'âme*, 2015 – *Trois jours chez ma tante*, 2017 («double», 2019) – *Pas dupe*, 2019 («double», 2021) – *Adultère*, 2021 («double», 2023) – *Taormine*, 2022 («double», 2024) – *Que du vent*, 2024.

YVES RAVEY
LE DRAP

LE DRAP

N° 128 80 p. 6,50 €
ISBN 978-2-7073-4788-6



Après avoir respiré des vapeurs nocives dans l'imprimerie où il travaille, monsieur Carossa tombe malade. Par crainte d'un licenciement, il demande au médecin le silence. Et puis, un jour, il ne se lève pas. Comme un animal écrasé sur la route, il gît, à même le drap.

Yves Ravey raconte les derniers mois de son père, alors que la maladie progresse, avant de le tuer. Il a choisi le temps du présent pour ne laisser aucun espace à la nostalgie. Le présent favorise aussi la sobriété, le dépouillement. C'est sa manière d'écrire la mort de son père. Par courtes séquences successives, sans une once de lyrisme, encore moins d'apitoiement, comme si le pathos s'était fondu dans les ellipses. Les ellipses participent de la dimension éthique du livre d'Yves Ravey. Dimension remarquable.

Dans Le Drap, ni héros, ni pauvre type, ni jugement d'aucune sorte de la part du narrateur. Dans un roman familial, on avait presque oublié que c'était possible. Mais la justesse de la figure du père en dépend. Du récit, simple, naît la complexité. (...)

Yves Ravey signe là un livre d'autant plus fort que cette représentation nue de la mort, aujourd'hui, est presque taboue. On se rappelle quelques pages d'Annie Ernaux. On pense surtout à La Gueule ouverte de Maurice Pialat, où un fils accompagnait la mort de sa mère avec le même amour implicite, et la même impuissance.

Christophe Kantcheff, *Politis*

YVES RAVEY
ENLÈVEMENT
AVEC RANÇON



ENLÈVEMENT AVEC
RANÇON

N° 87 128 p. 8 €
ISBN 978-2-7073-2284-5

Max et Jerry ne se sont pas revus depuis que Jerry a quitté la maison familiale pour l'Afghanistan. Max, son frère, est resté comptable dans une entreprise d'emboutissage.

Et, si, un soir, Jerry passe la douane en fraude pour un retour de quelques heures parmi les siens, c'est que, comme Max, il poursuit un objectif qui devrait lui faire gagner beaucoup d'argent. Le plan ne peut échouer. Quitte à employer les grands moyens.

Enlèvement avec rançon est une histoire de trahison et d'amour fraternel, de rancœurs familiales longuement macérées. Comme toujours dans les romans d'Yves Ravey, un arrière-plan social se dessine par touches. La politique mondiale fait aussi irruption avec le terrorisme et ce «réseau dormant» auquel appartient Jerry, prêt à se réveiller. Par quel fanatisme ce garçon, né dans un patelin du Jura français, issu de la classe ouvrière, s'est-il embarqué jusqu'au bout dans une cause si éloignée de lui? Yves Ravey se garde bien de fournir des réponses. Il n'y a aucune morale, aucun jugement dans ce roman, dépouillé jusqu'à l'os, tragique comme peuvent l'être les westerns, burlesque aussi, comme eux, parfois. Du grand art.

Isabelle Rüf, *Le Temps*

**UN NOTAIRE
PEU ORDINAIRE**

N° 98 112 p. 7,80 €
ISBN 978-2-7073-2394-1



Madame Rebernak ne veut pas recevoir son cousin Freddy à sa sortie de prison. Elle craint qu'il ne s'en prenne à sa fille Clémence. C'est pourquoi elle décide d'en parler à maître Montussaint, le notaire qui lui a déjà rendu bien des services.

L'apparente banalité des composantes romanesques ainsi exposées dont use Yves Ravey, dans ce Notaire peu ordinaire comme dans ses précédents ouvrages, ne dit rien de la sophistication extrême de son art, de la puissance des sensations, des émotions, des réflexions qu'il met en branle. Derrière la linéarité de l'intrigue, l'harmonie discrète et précise de l'écriture, la simplicité des dialogues, s'impose dès les premières pages une narration tendue à l'extrême, dont le ressort intimiste n'exclut pas l'ancrage fort dans un contexte social soigneusement observé et analysé, régi par la relation dominant/dominé, mais où les rébellions et les renversements de rapports de force sont possibles — dussent-ils être violents. C'est madame Rebernak qui en fournira ici la preuve en acte — femme simple, droite, rigoureuse, femme puissante et mère courage, dont ce roman constitue un attentif et admirable portrait.

Nathalie Crom, *Télérama*

YVES RAVEY
LA FILLE DE MON
MEILLEUR AMI



LA FILLE
DE MON MEILLEUR AMI

N° 103 144 p. 8,50 €
ISBN 978-2-7073-2912-7

Avant de mourir à l'hôpital militaire de Montauban, Louis m'a révélé l'existence de sa fille Mathilde dont il avait perdu la trace. Il savait seulement qu'elle avait passé des années en asile psychiatrique et qu'on lui avait retiré la garde de son enfant. Il m'a alors demandé de la retrouver. Et j'ai promis. Sans illusion. Mais j'ai promis. Et c'est bien par elle que tout a commencé.

Les habitués le savent, les néophytes le pressentent d'emblée : on n'est jamais trop minutieux, trop circonspect, lorsqu'on entreprend la lecture d'un roman d'Yves Ravey. Jamais trop soucieux de la moindre précision atmosphérique, géographique ou généalogique, de la couleur d'une robe, d'un canapé ou du mobilier d'une chambre d'hôtel, d'un modèle de voiture ou du parfum fruité d'un milk-shake... D'où vient que chaque détail, si réaliste et trivial soit-il – et il l'est, très généralement –, fait l'effet tout ensemble d'élément capital et de bombe à retardement subrepticement déposée, affleurant à la surface d'une prose limpide, n'attendant que le bon moment pour exploser et révéler son potentiel funeste ? Allez savoir, mais c'est ainsi : avant même que s'enclenche véritablement la mécanique de haute précision qu'est toute intrigue d'Yves Ravey, l'attention est aiguë, le lecteur aux aguets – l'œil écoute.

Nathalie Crom, *Télérama*

TROIS JOURS CHEZ MA TANTE

N° 117 160 p. 8,50 €
ISBN 978-2-7073-4548-6



Après vingt ans d'absence, Marcello Martini est convoqué par sa tante, une vieille dame fortunée qui finit ses jours dans une maison de retraite médicalisée, en ayant gardé toute sa tête. Elle lui fait savoir qu'elle met fin à son virement mensuel et envisage de le déshériter. Une discussion s'engage entre eux et ça démarre très fort.

Comme dans un roman policier, on reste suspendu à l'action, dans l'attente de son dénouement. C'est bien le destin des protagonistes qui est en jeu, leur avenir, leur vie et leur mort. Simplement, cette action, si minutieusement décrite fût-elle, sans échappée ni digression, donne au lecteur un sentiment de forte (mais indéterminée) inquiétude. Chef d'orchestre, Yves Ravey ne cherche à imposer aucun point de vue – même si un lointain arrière-fond de préoccupations politiques et sociales, morales aussi, est présent. Finalement, le charme très singulier de son art est concentré dans la diffusion et l'organisation de cette inquiétude.

Patrick Kéchichian, *La Croix*

YVES RAVEY
PAS DUPE



PAS DUPE

N° 122 128 p. 8 €
ISBN 978-2-7073-4687-2

On retrouve le corps de Tippi, la femme de monsieur Meyer, parmi les débris de sa voiture au fond d'un ravin.

L'inspecteur Costa enquête sur ce drame : accident ou piste criminelle ?

Monsieur Meyer se plie aux interrogatoires de l'inspecteur, ce qui n'est pas de tout repos, d'autant qu'il n'est pas dupe.

Ses romans noirs sont toujours estompés par une écriture blanche, Yves Ravey est l'inventeur du polar café au lait, ou plutôt du polar cappuccino freddo, à l'amertume onctueuse et glaçante. Cela fait trente ans que, sans faire de bruit, cet écrivain bisontin construit une éclatante œuvre sans éclat. Ses livres sont brefs et laconiques – jamais un mot rare, jamais une formule recherchée. L'atmosphère est pesante et l'angoisse, diffuse. Les intrigues se déroulent sous un ciel invariablement gris et bas. Il y a peu de violence apparente, très peu de sang et le moins de psychologie possible – même quand l'auteur feint de démêler des nœuds de vipères familiaux. Les flics sont du genre nonchalant ; le suspense, aussi. Le plus souvent, c'est le suspect qui est chargé de raconter l'histoire, pleine d'ellipses et de fausses pistes. Bref, c'est du grand art, mais invisible à l'œil nu.

Jérôme Garcin, *L'Obs*

YVES RAVEY
ADULTÈRE

ADULTÈRE

N° 132 144 p. 8 €
ISBN 978-2-7073-4861-6



Jean Seghers est inquiet : sa station-service a été déclarée en faillite. Son veilleur de nuit-mécanicien lui réclame ses indemnités et, de surcroît, il craint que sa femme entretienne une liaison avec le président du tribunal de commerce. Alors, il va employer les grands moyens.

Yves Ravey échafaude avec Adultère un roman noir fulgurant. Comme à son habitude, c'est angoissant, concis et totalement inattendu.

Sylvie Tanette, *Les Inrockuptibles*

On peut lire toute l'œuvre d'Yves Ravey comme une cartographie romanesque, à la fois drôle et glaçante, de la médiocrité humaine. Dans le cas de Jean Seghers, confronté à une situation de crise généralisée, celle-ci va l'amener à se transformer en salaud. Les phrases courtes et sèches d'Adultère témoignent de cette évolution, ainsi que du calme avec lequel Seghers l'accepte, et met en place sa stratégie meurtrière pour essayer de se tirer d'affaire financièrement, et peut-être récupérer sa femme. On hésite à employer le mot "grinçant", tant il est devenu un cliché, mais le dix-septième roman d'Yves Ravey donne à cet adjectif une incarnation soufflante.

Raphaëlle Leyris, *Le Monde*

YVES RAVEY
TAORMINE



TAORMINE

N° 136 128 p. 8 €
ISBN 978-2-7073-4957-6

Un couple au bord de la séparation s'offre un séjour en Sicile pour se réconcilier.

À quelques kilomètres de l'aéroport, sur un chemin de terre, leur voiture de location percute un objet non identifié. Le lendemain, ils décident de chercher un garage à Taormine pour réparer discrètement les dégâts.

Une très mauvaise idée.

Un roman d'Yves Ravey, c'est d'abord un ton pince-sans-rire. Un art de susciter le sourire, voire le fou rire, au milieu de la plus triviale – en apparence – des situations. Taormine en est une nouvelle preuve, un petit bijou d'humour très noir, un glaçon dans la chaleur méditerranéenne. (...) On pourrait continuer à se régaler des petites choses par lesquelles le romancier avance en peignant, impitoyable et tendre à la fois, la nature humaine, mais ce serait oublier que Ravey, si minutieux soit-il, convoque toujours d'une manière ou d'une autre l'état du monde. Son comique rentré est pénétré des plus graves questions. Taormine en est une démonstration concentrée.

Valérie Marin La Meslée, *Le Point*

Taormine a reçu le prix des libraires de Nancy / Le Point.

ALAIN ROBBE-GRILLET

Alain Robbe-Grillet est né à Brest en 1922. Ingénieur agronome diplômé en 1945, il publie *Les Gommes* en 1953 (*Un régicide*, écrit en 1949, paraîtra en 1978). En 1955, *Le Voyeur* obtient le prix des Critiques et provoque un très vif débat littéraire. Dès lors lecteur puis conseiller littéraire aux Éditions de Minuit, Robbe-Grillet joue un rôle primordial dans la naissance et l'essor du groupe des écrivains dits du Nouveau Roman. En 1957 paraît *La Jalousie*, l'un de ses romans les plus commentés. Suivent d'autres romans mais aussi des textes théoriques ou autobiographiques, des scénarii de films, des « ciné-romans » (dont *L'Année dernière à Marienbad*, 1961, film réalisé par Alain Resnais). Il est également le réalisateur de plusieurs films. Il est mort en février 2008.

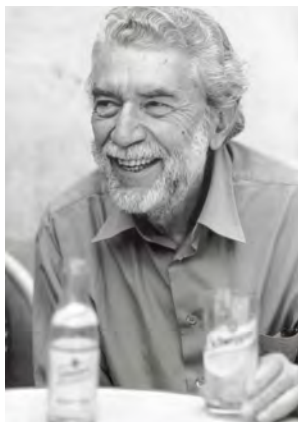


Photo John Foley/Opale

Aux Éditions de Minuit :

Un régicide, 1949 – *Les Gommes*, 1953 (« double », 2012) – *Le Voyeur*, 1955 (« double », 2013) – *La Jalousie*, 1957 (« double », 2012) – *Dans le labyrinthe*, 1959 – *L'Année dernière à Marienbad*, ciné-roman, 1961 – *Instantanés*, nouvelles, 1962 – *L'Immortelle*, ciné-roman, 1963 – *Pour un nouveau roman*, essai, 1963 (« double », 2013) – *La Maison de rendez-vous*, 1965 – *Projet pour une révolution à New York*, 1970 – *Glissements progressifs du plaisir*, ciné-roman, 1974 – *Topologie d'une cité fantôme*, 1976 – *Souvenirs du triangle d'or*, 1978 – *Djinn. Un trou rouge entre les pavés disjoints*, 1981 (« double », 2013) – « Romanesques » : I. *Le Miroir qui revient*, 1985 – II. *Angélique ou l'Enchantement*, 1988 – III. *Les Derniers jours de Corinthe*, 1994 – *La Reprise*, 2001 – *C'est Gradiva qui vous appelle*, ciné-roman, 2002 – *La Forteresse*, scénario pour Michelangelo Antonioni, 2009.

Chez d'autres éditeurs :

Le Voyageur. Textes, causeries et entretiens, 1947-2001, Christian Bourgois, 2001 – *Scénarios en rose et noir*. 1966-1983, Fayard, 2005 – *Préface à une vie d'écrivain*, Le Seuil, 2005 – *Un roman sentimental*, Fayard, 2007 – *Pourquoi j'aime Barthes*, Christian Bourgois, 2009.

ALAIN ROBBE-GRILLET
LES GOMMES



LES GOMMES

N° 79 336 p. 10,50 €
ISBN 978-2-7073-2186-2

Il s'agit d'un événement précis, concret, essentiel : la mort d'un homme. C'est un événement à caractère policier – c'est-à-dire qu'il y a un assassin, un détective, une victime. En un sens, leurs rôles sont même respectés : l'assassin tire sur la victime, le détective *résout* la question, la victime meurt. Mais les relations qui les lient ne sont pas aussi simples qu'une fois le dernier chapitre terminé. Car le livre est justement le récit des vingt-quatre heures qui s'écoulent entre ce coup de pistolet et cette mort, le temps que la balle a mis pour parcourir trois ou quatre mètres – vingt-quatre heures « en trop » – le temps qu'il aura fallu précisément à ce verbe ambigu, « résoudre », pour passer d'un sens à un autre : non plus « découvrir » la solution mais, d'une façon très matérielle, la « donner ».

L'importance de Robbe-Grillet, c'est qu'il s'est attaqué au dernier bastion de l'art écrit traditionnel : l'organisation de l'espace littéraire. Sa tentative vaut en importance celle du surréalisme devant la rationalité, ou du théâtre d'avant-garde (Beckett, Ionesco, Adamov) devant le mouvement scénique bourgeois.

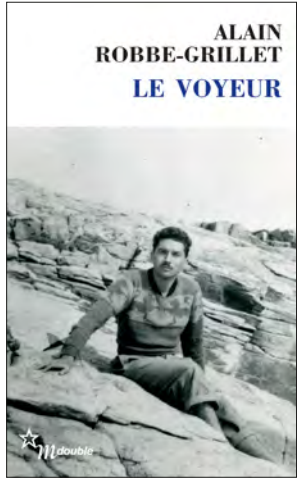
Roland Barthes, *Critique*, n° 86-87

Publié aux Éditions de Minuit en 1953, prix Fénéon 1954, *Les Gommès* est l'un des livres emblématiques du Nouveau Roman. C'est aussi le premier roman publié par Alain Robbe-Grillet.

ALAIN
ROBBE-GRILLET
LE VOYEUR

LE VOYEUR

N° 93 288 p. 9,80 €
ISBN 978-2-7073-2325-5



Dans ce roman policier, il n'y a ni police, ni intrigue policière. Peut-être y a-t-il un crime, mais il n'est sans doute pas le crime d'apparence dont le livre cherche, avec trop de préméditation, à nous convaincre. Mais il y a une inconnue. Durant les heures que Mathias, le voyageur de commerce, a passées dans le petit pays de son enfance pour y vendre des bracelets-montres, s'est glissé un temps mort qui ne peut être récupéré. De ce vide, nous ne pouvons nous approcher directement; nous ne pouvons même pas le situer à un moment du temps commun, mais de même que, dans la tradition du roman policier, le crime nous conduit au criminel par un labyrinthe passionnant de soupçons et d'indices, de même, ici, nous soupçonnons peu à peu la description minutieusement objective, où tout est recensé, exprimé et révélé, d'avoir pour centre une lacune qui est comme l'origine et la source de cette extrême clarté par laquelle nous voyons tout, sauf elle-même. Ce point obscur qui nous permet de voir, voilà le but de la recherche et le lieu, l'enjeu de l'intrigue. Comment y sommes-nous conduits? Moins par le fil d'une anecdote que par un art raffiné d'images. La scène à laquelle nous n'assistons pas n'est rien d'autre qu'une image centrale qui se construit peu à peu par une superposition subtile de détails, figures, de souvenirs, par la métamorphose et l'infléchissement insensibles d'un dessin ou d'un schème autour duquel tout ce que voit le voyageur s'organise et s'anime. Mais je crois que ce qui donne à ce livre sa beauté et son attrait, c'est d'abord la clarté qui le traverse, et cette clarté a aussi l'étrangeté de la lumière invisible qui éclaire d'évidence certains de nos grands rêves.

Maurice Blanchot, *La Nouvelle Revue française*.

ALAIN
ROBBE-GRILLET
LA JALOUSIE



LA JALOUSIE

N° 80 176 p. 8 €
ISBN 978-2-7073-2187-9

Le narrateur de ce récit – un mari qui surveille sa femme – est au centre de l'intrigue. Il reste d'ailleurs en scène de la première phrase à la dernière, quelquefois légèrement à l'écart d'un côté ou de l'autre, mais toujours au premier plan. Souvent même il s'y trouve seul.

Le lecteur cependant ne l'entend pas, ne le voit jamais ; il sent seulement sa présence, qui oriente toute chose aux alentours, qui mesure les distances et les gestes, qui donne au monde sa forme, sa dureté, son poids.

Ce personnage n'a pas de nom, pas de visage. Il est un vide au cœur du monde, un creux au milieu des objets. Mais, comme toute ligne part de lui ou s'y termine, ce creux finit par être lui-même aussi concret, aussi solide, sinon plus.

La jalousie est une sorte de contrevent qui permet de regarder au dehors et, pour certaines inclinaisons, du dehors vers l'intérieur ; mais, lorsque les lames sont closes, on ne voit plus rien, dans aucun sens. La jalousie est une passion pour qui rien jamais ne s'efface : chaque vision, même la plus innocente, y demeure inscrite une fois pour toutes.

Il y a une obsession du présent, une présence des choses visibles au regard du jaloux qui, dans sa précision, rejoint le cauchemar. La création méticuleuse de cet univers de géométrie plane relève d'un art très sûr et très puissant.

Philippe Jaccottet, *La Gazette de Lausanne*

Publié en 1957 aux Éditions de Minuit, *La Jalousie* est, comme *Les Gommès*, l'un des ouvrages emblématiques du Nouveau Roman et de l'œuvre d'Alain Robbe-Grillet.

ALAIN
ROBBE-GRILLET
POUR
UN NOUVEAU ROMAN



POUR UN NOUVEAU ROMAN

N° 88 192 p. 9 €
ISBN 978-2-7073-2285-2

Ces textes ne constituent en rien une théorie du roman ; ils tentent seulement de dégager quelques lignes d'évolution qui me paraissent capitales dans la littérature contemporaine. Si j'emploie volontiers, dans bien des pages, le terme de *Nouveau Roman*, ce n'est pas pour désigner une école, ni même un groupe défini et constitué d'écrivains qui travailleraient dans le même sens ; il n'y a là qu'une appellation commode englobant tous ceux qui cherchent de nouvelles formes romanesques, capables d'exprimer (ou de créer) de nouvelles relations entre l'homme et le monde, tous ceux qui sont décidés à inventer le roman, c'est-à-dire à inventer l'homme. Ils savent, ceux-là, que la répétition systématique des formes du passé est non seulement absurde et vaine, mais qu'elle peut même devenir nuisible : en nous fermant les yeux sur notre situation réelle dans le monde présent, elle nous empêche en fin de compte de construire le monde et l'homme de demain.

A. R.-G.

Sommaire : À quoi servent les théories – Une voie pour le roman futur – Sur quelques notions périmées : Le personnage. L'histoire. L'engagement. La forme et le contenu – Nature, humanisme, tragédie – Éléments d'une anthologie moderne : Énigmes et transparence chez Raymond Roussel. La conscience malade de Zeno. Joë Bousquet le rêveur. Samuel Beckett, ou la présence sur la scène. Un roman qui s'invente lui-même – Nouveau roman, homme nouveau – Temps et description dans le récit d'aujourd'hui – Du réalisme à la réalité.



DJINN

N° 89 144 p. 8 €
ISBN 978-2-7073-2289-0

Ce livre réussit à être (...) une merveilleuse «histoire à dormir debout», aussi étrange qu'un conte d'Hoffmann, aussi souriante qu'une rêverie de Lewis Carroll, aussi rebondissante qu'une aventure de James Bond, et il nous apporte une excellente synthèse de l'univers romanesque de Robbe-Grillet.

Tout y est. Ses décors préférés, ses objets fétiches, ses intrigues favorites d'espionnage et ses reprises maniaques des mêmes scènes sous un éclairage différent.

Simon Lecœur, à la recherche d'un emploi, tombe dans les rets d'une mystérieuse Américaine, Jean, qui le subjugué au point qu'il en devient aussitôt amoureux. Sans rien lui expliquer, elle le charge d'une mission qu'un obstacle, apparemment imprévu, la chute d'un enfant sur le pavé disjoint d'une ruelle obscure, l'empêche d'accomplir. Cet accident, parfaitement programmé au contraire, remet Simon entre les mains de deux enfants, Marie et Jean, qui le contraignent à jouer l'aveugle pour découvrir quelle organisation souterraine il sert : c'est une société de lutte contre le machinisme où l'on n'use, par ironie, que de machines et dont tous les agents, découvre-t-on à la fin du récit, après plusieurs variantes, ne sont que des robots.

Je pense que Robbe-Grillet n'est jamais allé aussi loin dans ses angoisses. C'est pourquoi Djinn, avec ce titre hanté et ce fil conducteur imposé, me paraît être un de ses ouvrages les plus prenants.

Jacqueline Piatier, *Le Monde*

JEAN ROUAUD

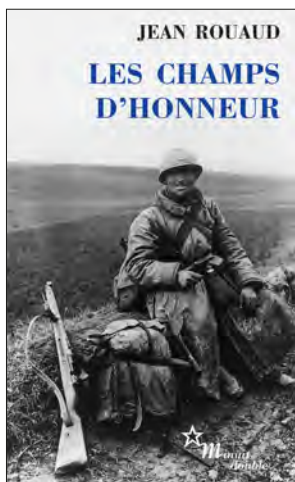


Photo Anne Dion

Jean Rouaud est né en 1952 à Campbon (Loire-Atlantique). Il a exercé divers petits métiers, dont celui de marchand de journaux à Paris. Son premier roman, *Les Champs d'honneur*, est paru aux Éditions de Minuit en 1990 et a reçu le prix Goncourt. Il constitue le premier volet d'une suite romanesque composant une sorte de livre des origines. Jean Rouaud a également publié une trentaine de livres chez divers éditeurs.

Aux Éditions de Minuit :

Les Champs d'honneur, 1990 («double», 1996) – *Des hommes illustres*, 1993 («double», 1999) – *Le Monde à peu près*, 1996 – *Les Très riches heures*, théâtre, 1997 – *Pour vos cadeaux*, 1998 – *Sur la scène comme au ciel*, 1999.



LES CHAMPS D'HONNEUR

suivi de «Jean Rouaud a la grâce»,
par P. Kéchichian *et de* «Jean Rouaud, le
kiosquier sans convoitises»,
par M. Castaing

N° 12 192 p. 8 €
ISBN 978-2-7073-1565-6

Ils sont morts à quelques semaines d'intervalle: d'abord le père, puis la vieille tante de celui-ci, enfin le grand-père maternel. Mais cette série funèbre semble n'avoir fait qu'un seul disparu: le narrateur, dont le vide occupe le centre du récit. C'est à la périphérie et à partir d'infimes indices (un dentier, quelques photos, une image pieuse) que se constitue peu à peu une histoire, qui finira par atteindre, par strates successives, l'horizon de l'Histoire majuscule avec sa Grande Guerre, berceau de tous les mystères.

Les Champs d'honneur constitue le premier volet d'une suite romanesque qui se poursuit avec *Des hommes illustres* (sur la figure du père), *Le Monde à peu près* (sur le deuil du père) puis *Pour vos cadeaux* (portrait de la mère), et qui se clôt avec *Sur la scène comme au ciel* (la cérémonie des adieux), l'ensemble composant un «livre des origines».

Les Champs d'honneur a reçu le prix Goncourt en 1990.

DES HOMMES ILLUSTRÉS

N° 14 176 p. 7,80 €
ISBN 978-2-7073-1688-2

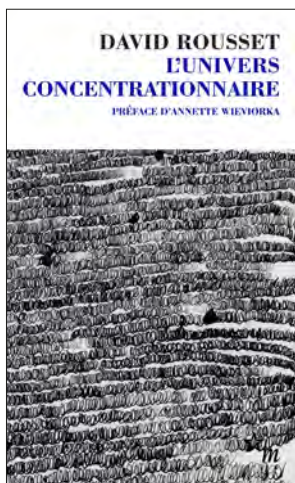


Du père, on ne savait que peu de choses, sinon que sa mort, à quarante et un ans, un lendemain de Noël, avait entraîné, par une sorte de «loi des séries», celles de la petite tante Marie et du grand-père maternel. Quel était donc cet homme qui avait ce pouvoir de faire le vide derrière lui? Un homme illustre? Comme il en existe des millions. De ceux qui se tuent à la tâche pour assurer un semblant de bien-être à leur famille et qui, rattrapés par un quotidien dévorant, ont enterré prématurément les aspirations de leur jeunesse. Tout comme ce «grand jeune homme», orphelin, aux talents multiples, aimant le théâtre et la compagnie, qui n'eut que le tort d'avoir vingt ans au moment où l'Europe rejouait un «remake», plus sanglant encore, du premier conflit mondial.

Cette chronique familiale pleine de mélancolie, de guerre et de pluie a la même qualité d'écriture, le même ton sourd, la même sensibilité, la même modestie, elle obéit à la même nécessité que Les Champs d'honneur.

Françoise Giroud, *Le Journal du dimanche*

Des hommes illustres est le deuxième volet du cycle ouvert avec *Les Champs d'honneur*.



L'UNIVERS
CONCENTRATIONNAIRE

Préface d'Annette Wiewiorka

N° 143 176 p. 8,50 €
ISBN 978-2-7073-5541-6

« Le bref essai de David Rousset est en rupture avec tous les autres témoignages, fussent-ils ceux de militants politiques attentifs au système des camps. Son titre d'abord, avec l'invention de l'adjectif "concentrationnaire" qui deviendra un substantif. Il permet de distinguer les camps qui font système, différents d'autres camps comme ceux de prisonniers de guerre, de réfugiés ou d'internement et l'idée qu'ils forment un "univers à part, totalement clos, étrange royaume d'une fatalité singulière".

De cet univers, David Rousset offre un tableau saisissant, combinant la puissance de l'analyse à la beauté et la violence de la langue. »

Annette Wiewiorka, extrait de la préface

David Rousset (1912-1997), journaliste et écrivain, fut l'un des fondateurs du Parti Ouvrier Internationaliste en 1936. Engagé dans la lutte antifasciste et anticolonialiste dès 1936, puis dans la Résistance sous l'Occupation, en participant notamment à la reconstitution du POI clandestin, il est arrêté en octobre 1943. Incarcéré à Fresnes jusqu'en janvier 1944, il fut déporté à Buchenwald. Il fut en 1950 à l'origine de la Commission internationale contre les régimes concentrationnaires.

David Rousset écrit *L'Univers concentrationnaire* dès son retour des camps. Publié en 1946, le livre reçoit le prix Renaudot. Cet ouvrage fondamental rejoint en 1965, comme *Le Convoi du 24 janvier* de Charlotte Delbo, le catalogue des Éditions de Minuit qui avaient publié *La Nuit* d'Elie Wiesel en 1958.

NATHALIE SARRAUTE
TROPISMES

TROPISMES

N° 82 96 p. 7 €
ISBN 978-2-7073-2146-6



Les tropismes, a expliqué l'auteur, « ce sont des mouvements indéfinissables, qui glissent très rapidement aux limites de notre conscience ; ils sont à l'origine de nos gestes, de nos paroles, des sentiments que nous manifestons, que nous croyons éprouver et qu'il est possible de définir. » Vingt-quatre petits tableaux d'oscillations intérieures presque imperceptibles à travers clichés, lieux communs et banalités quotidiennes : vingt-quatre petits récits serrés, où il n'y a plus de trame alibi, plus de noms propres, plus de « personnages », mais seulement des « elle » et « il », des « ils » et « elles », qui échangent leur détresse ou leur vide au long de conversations innocemment cruelles ou savamment féroces. (...) Textes très courts où une conscience jamais nommée, simple référence impersonnelle, s'ouvre ou se rétracte à l'occasion d'une excitation extérieure, recevant la coloration qui permet de l'entrevoir.

Gaëtan Picon.

Mon premier livre contenait en germe tout ce que, dans mes ouvrages suivants, je n'ai cessé de développer. Les tropismes ont continué d'être la substance vivante de tous mes livres.

Nathalie Sarraute, préface à *L'Ère du soupçon*, Gallimard, 1964.

Initialement publié par Denoël en 1939, le premier livre de Nathalie Sarraute (1900-1999) a paru aux Éditions de Minuit en 1957, dans une nouvelle version où l'auteur avait retranché un chapitre pour en ajouter six nouveaux.



Eugène Savitzkaya est né près de Liège (Belgique) en 1955. Son œuvre, inclassable, traverse les genres du roman, de la poésie et du théâtre. Il a reçu le prix Rossel en 2015 pour *Fraudeur*. Son ouvrage *Fou de Paris* a reçu le prix Jacques Lacarrière 2024.

Eugène Savitzkaya est comme un fantôme échappé de notre mémoire, un revenant flou qu'on imagine sans âge, magiquement incarné, comme s'il était depuis toujours « déjà là ». C'est plus qu'un écrivain : un corps tombé d'ailleurs sur la page, (...) Rimbaud belge dont on réalise soudain qu'il égère son bestiaire et ses cataclysmes depuis presque trente ans.

Fabrice Gabriel, *Les Inrockuptibles*

Aux Éditions de Minuit :

Mentir, 1977 – *Un jeune homme trop gros*, 1978 – *La Traversée de l'Afrique*, 1979 – *La Disparition de maman*, 1982 – *Les morts sentent bon*, 1984 – *Bufo bufo bufo*, poèmes, 1986 – *Sang de chien*, 1989 – *La Folie originelle*, théâtre, 1991 – *Marin mon cœur*, 1992 (« double », 2010) – *En vie*, 1995 – *Cochon farci*, poèmes, 1996 – *Célébration d'un mariage improbable et illimité*, 2002 – *Exquise Louise*, 2003 (« double », 2011) – *Fou trop poli*, 2005 – *À la cyprine*, poèmes, 2015 – *Fraudeur*, 2015 – *Au pays des poules aux œufs d'or*, 2020 – *Fou de Paris*, 2023.

EUGÈNE SAVITZKAYA

**MARIN
MON CŒUR**

MARIN MON CŒUR

N° 67 96 p. 6,10 €
ISBN 978-2-7073-2127-5



“À la première bouchée de chair de poisson, il fit la grimace et son sourcil droit se leva. Ne lui déposait-on pas sur la langue un morceau de lui-même, une saveur par trop familière ou si légère qu’il ne parvenait pas à la distinguer du goût de sa bouche? N’est-ce pas là une sorte de première farce, la première d’une longue série à venir? Mais il décida de manger et mangea le poisson comme s’il avait ingurgité de minuscules fragments de feuilles mortes, des pétales de roses, du verre en paillettes, des miettes de papier.”

Marin mon cœur est tout entier dédié à Marin, le fils aîné d’Eugène Savitzkaya. Avec la tendresse d’un entomologiste, l’écrivain observe la capture de son éléphanteau dans les rêts du monde.

Antoine de Gaudemar, *Libération*

Simple ce livre, oui, dans sa relation du quotidien, mais le regard et les mots peuvent tout changer. Il suffit peut-être d’appeler le père «le géant» et l’enfant «le nain», de regarder tout cela d’un peu plus près, comme à la loupe, et les images accourent et le quotidien se débanche, sort de ses gonds, légèrement. La réalité s’en trouve enchantée, tous les faits et gestes grossis ou dilatés jusqu’à glisser dans l’étrange infiniment révélateur.

Michel Nurisdany, *Le Figaro*

Marin mon cœur a reçu le prix des auditeurs Point de mire / RTBF en 1993.

EUGÈNE SAVITZKAYA
EXQUISE LOUISE



EXQUISE LOUISE

N° 75 80 p. 6,10 €
ISBN 978-2-7073-2189-3

Toutes les dents de Louise n'ont pas été comptées, ni ses cheveux et sa courbe de croissance n'a pas été analysée. Une petite fille grandit sur l'écorce de la terre qui projette une partie de son cercle sur le disque lunaire reflétant le soleil dans la grande nuit des astres, des gaz et des poussières.

Le livre de Louise n'est pas celui de Marin, car s'ils sont frère et sœur, Louise et Marin sont avant tout des êtres autonomes. (...) Ainsi donc, dans ce livre à l'écriture déliée, limpide comme de l'eau de source, on apprend à connaître Louise, «princesse aigre-douce "née" de son propre chef» un jour de janvier. Décidée, délicate, en colère, aimant les chats, curant les pieds des chevaux, Louise ne néglige pas pour autant les histoires de souris et de dents de lait, la capture des escargots et la chasse aux poux, le tissu des robes légères, la cuisson des crêpes et le rire de ses voisines. C'est qu'avec Louise, écrit joliment son père, «on est si près d'une hirondelle qu'on peut en humer le frémissement».

Alain Delaunois, *Le Soir*

Exquise Louise est le livre d'un père écrivain pour sa fille, un livre d'admiration pour le miracle de vivre, de grandir et d'être soi, sans mièvrerie, pour le plaisir des fées, du don de raconter, de dire que les choses vues sont forcément des choses vraies et que l'enfance recouvre l'âge adulte.

Jean-Baptiste Harang, *Libération*

LA ROSE BLANCHE

Six Allemands contre le nazisme

N° 54 160 p. 6,90 €
ISBN 978-2-7073-2051-3



Le printemps 1943 : la bataille de Stalingrad venait de se terminer par la défaite des forces allemandes. Apparurent alors à Munich des affiches où on lisait :

Ont été condamnés à mort pour haute trahison :

Christoph Probst, 24 ans,

Hans Scholl, 25 ans,

Sophie Scholl, 22 ans.

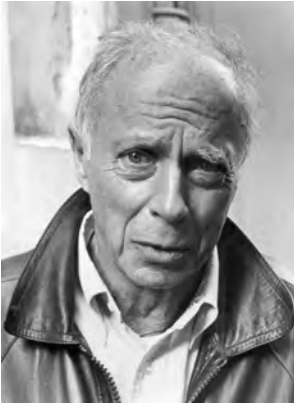
La sentence a été exécutée.

Les trois étudiants décapités à la hache étaient, avec trois de leurs compagnons qui seront exécutés plus tard, les animateurs d'un mouvement de résistance, « La Rose blanche », dont les Munichoïses avaient pu lire les tracts depuis quelques mois.

Inge Scholl (1917-1998), sœur de Hans et Sophie, raconte ici leur histoire : l'enfance en Bavière dans une famille catholique, l'entrée dans la Jeunesse hitlérienne, puis, peu à peu, la découverte de la réalité nazie et, enfin, cette décision déchirante : la résistance contre leur propre pays en guerre. Ces six universitaires ont plus que personne contribué à sauver l'honneur de l'Allemagne. Pascal disait : « Je ne crois que les histoires dont les témoins se feraient égorger. » Nous devons croire celle-ci, entre toutes, aujourd'hui.

Paru en 1955 aux Éditions de Minuit, *La Rose blanche* est réédité depuis 2008 dans la collection « double » (trad. Jacques Delpeyrou).

Sommaire : Préface – Printemps 1943 – Tracts de la Rose Blanche – Tract du Mouvement de Résistance – Le dernier tract.



Claude Simon est né le 10 octobre 1913 à Tananarive (Madagascar). Mobilisé en août 1939 comme brigadier au 31^e dragons, il «participe à la bataille (ou plutôt à la retraite) de Belgique». Après «l'anéantissement de son escadron», il est fait prisonnier et envoyé dans un camp de travail en Allemagne, dont il s'évadera en octobre 1940. Il rend des services à la Résistance, et après la Libération partage son existence entre peinture et écriture. C'est en 1957 qu'il publie *Le Vent* aux Éditions de Minuit. Associé aux écrivains dits du Nouveau Roman, Claude Simon fera paraître chez le même éditeur quinze autres ouvrages jusqu'à sa mort. Prix Médicis pour *Histoire* en 1967, il reçoit en 1985 le prix Nobel de littérature pour l'ensemble de son œuvre. Claude Simon est mort le 6 juillet 2005 à Paris.

Ouvrages de Claude Simon parus aux Éditions de Minuit :

Le Vent. Tentative de restitution d'un retable baroque, 1957 («double», 2013) – *L'Herbe*, 1958 («double», 1986) – *La Route des Flandres*, 1960 («double», 1982) – *Le Palace*, 1962 – *Histoire*, 1967 («double», 2013) – *La Bataille de Pharsale*, 1969 – *Les Corps conducteurs*, 1971 – *Triptyque*, 1973 – *Leçon de choses*, 1975 – *Les Géorgiques*, 1981 («double», 2006) – *La Chevelure de Bérénice*, 1984 – *Discours de Stockholm*, 1986 – *L'Invitation*, 1988 – *L'Acacia*, 1989 («double», 2004) – *Le Jardin des Plantes*, 1997 – *Le Tramway*, 2001 («double», 2007) – *Archipel et Nord*, 2009 – *Quatre conférences*, 2012.

Association des lecteurs de Claude Simon : <http://associationclaudesimon.org>.

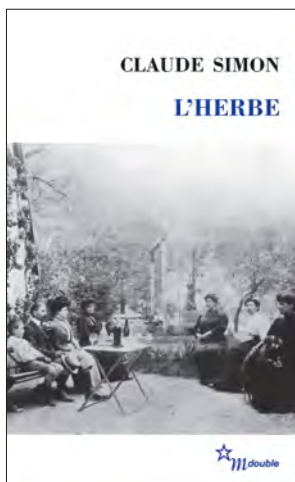
LE VENT

N° 85 320 p. 9 €
ISBN 978-2-7073-2274-6



Le Vent se déroule tout entier dans une ville du Midi de la France (Perpignan ?). Antoine Montès, 35 ans, vient d'y arriver pour entrer en possession de l'héritage de son père. Il n'a d'ailleurs jamais connu celui-ci, sa mère, morte aussi, ayant quitté la ville dès avant la naissance de l'enfant. L'héritage se compose principalement de vignes laissées à l'abandon. Le notaire conseille à Montès de vendre ces terres, et lui propose même des acheteurs. Mais, inexplicablement, Montès refuse. À partir de là, toute son attitude apparaît étrange et même scandaleuse à toute la « bonne société » du cru. Refusant les beaux partis qui s'offrent, il se compromet avec la bonne de l'hôtel minable où il est descendu, et se trouve finalement mêlé à une sombre histoire de vol et de recel, dont il se tirera d'ailleurs sans dommage, mais sans avoir rien fait pour cela, restant d'un bout à l'autre aussi doucement étranger et pur vis-à-vis de ce monde qu'il apparaîtra scandaleux aux yeux des autres.

Publié en 1957, *Le Vent* est le premier livre de Claude Simon aux Éditions de Minuit.



L'HERBE
suivi de « Lire L'Herbe »,
par Alastair B. Duncan

N° 9 240 p. 9 €
ISBN 978-2-7073-2877-9

Le roman tourne autour d'une hésitation : Louise quittera-t-elle ou non son mari pour l'amant à qui elle exprime son trouble ? Cette question se double d'une autre : la vieille tante agonisante, Marie, mourra-t-elle pour de bon ? Liant une jeune et une vieille femme, ce roman situe le dilemme de son personnage central dans le cadre d'une famille déchirée. (...) Le thème de l'Histoire intervient de manière nouvelle chez Claude Simon : la présence implicite des grands événements de l'histoire contemporaine, l'exode de 1940, l'effondrement de la France, ont à la limite moins d'importance que le passage inexorable du temps éprouvé par chacun des personnages de la fiction.

Stuart Sykes.

Pour la première fois dans l'œuvre de Simon, le lecteur ressent la curieuse sensation de lire, non pas le récit d'une histoire déjà constituée, mais une histoire qui se constitue au fur et à mesure de sa lecture. Mais ne voir dans L'Herbe que l'« aventure d'une écriture » serait à la fois négliger la richesse thématique du roman et méconnaître sa place dans l'évolution de l'œuvre de Simon. Par plusieurs aspects, (...) l'œuvre se présente comme une tentative pour atteindre un réalisme plus poussé, pour reproduire le monde tel qu'il est perçu, peut-être tel qu'il est en lui-même.

Alastair B. Duncan.

LA ROUTE DES FLANDRES

suivi de «Le tissu de mémoire»,
par Lucien Dällenbach

N° 8 384 p. 11 €
ISBN 978-2-7073-0629-6

CLAUDE SIMON

LA ROUTE DES FLANDRES



Le capitaine de Reixach, abattu en mai 1940 par un parachutiste allemand, a-t-il délibérément cherché cette mort ? Un de ses cousins, Georges, simple cavalier dans le même régiment, cherche à découvrir la vérité. Aidé de Blum, prisonnier dans le même camp, il interroge leur compagnon Iglésia qui fut jadis jockey de l'écurie Reixach. Après la guerre, il finit par retrouver Corinne, la jeune veuve du capitaine...

En ces quelques heures d'une nuit d'après guerre que je retiens, tout se presse dans la mémoire de Georges : le désastre de mai 1940, la mort de son capitaine à la tête d'un escadron de dragons, son temps de captivité, le train qui le menait au camp de prisonniers, etc. Dans la mémoire, tout se situe sur le même plan : le dialogue, l'émotion, la vision coexistent. Ce que j'ai voulu, c'est forger une structure qui convienne à cette vision des choses, qui permette de présenter les uns après les autres des éléments qui dans la réalité se superposent, de retrouver une architecture purement sensorielle.

Claude Simon, entretien avec Claude Sarraute, *Le Monde*

CLAUDE SIMON

HISTOIRE



HISTOIRE

N° 86 432 p. 9,50 €
ISBN 978-2-7073-2278-4

Un homme, le narrateur, qu'on suppose au tournant de la cinquantaine, se retrouve dans la maison de famille où il a passé son enfance. Il y est revenu seul, en proie à des embarras d'argent qui le forcent à vendre quelque meuble et à hypothéquer quelque terre. C'est l'emploi d'une de ses journées, que seules privilégient ces opérations financières, qui va nous être conté. Trame banale s'il en fut, puisqu'on saisit le héros d'abord dans le demi-sommeil plein de pensées et de rêves qui précède son lever, et qu'on le suit au fil des douze chapitres. Les douze heures de la vie d'un homme sans qu'aucun événement particulièrement romanesque, voire poétique, les marque.

Le romanesque, la poésie sont ailleurs, dans le crâne du narrateur, qui observe, contemple, se souvient, imagine, et qui, par la seule activité de son esprit, parvient à donner épaisseur, intérêt et sens à l'extrême banalité des instants vécus.

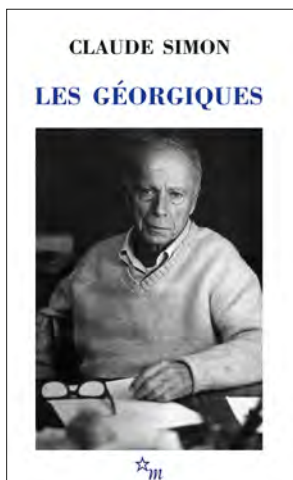
Mais on n'a rien dit du livre, de sa beauté, de sa force, de son originalité, en le ramenant à ce squelette d'histoire. C'est la manière dont tout est vu et dit qui soulève comme un ferment cette pâte presque ordinaire et qui la magnifie. Un « livre total », d'une exceptionnelle unité car tout s'y harmonise : le projet, la vision, la phrase.

Jacqueline Piatier, *Le Monde*

Histoire a reçu le prix Médicis en 1967.

LES GÉORGIQUES

N° 35 480 p. 12,50 €
ISBN 978-2-7073-1950-0



Sous l'Ancien Régime, il est officier au régiment de Toul-Artillerie. En 1792, il est élu membre de la Convention. En 1940, il bat en retraite avec son régiment à travers la Belgique. En 1793, il vote la mort du roi. Représentant en mission, il défend la Corse contre Paoli et les Anglais. Il fait planter dans son parc des peupliers d'Italie, des châtaigniers, des hêtres et des acacias. En 1937, il combat sur le front d'Aragon dans les rangs des milices populaires. Poursuivi par l'ennemi, il repasse la Meuse peu avant que les ponts ne sautent. La mort de sa première femme le laisse inconsolable. En 1799, il est ambassadeur auprès de la cour de Naples. Il se plaint à son intendante que les vendanges ont bien trompé. Il est promu général en l'An II. Membre du Comité de salut public, il enjoint aux chefs d'armées de ne pas reculer en deçà de la Meuse. Il s'évade d'un camp de prisonniers près de Dresde. Il achète une jument à Iéna. Il est blessé au passage de l'Adige. Il recommande qu'on épierre bien ses champs. Près de Lérida, il est atteint d'une balle qui lui traverse le cou. Il vote la loi punissant de mort tout émigré rentré en France et pris les armes à la main. Au plus fort de la Terreur, il sauve une royaliste qu'il épouse peu après. À la suite de l'insurrection anarchiste de Mai, il est traqué dans Barcelone par la police. Il...

CLAUDE SIMON
L'ACACIA



L'ACACIA

Postface de Patrick Longuet

N° 26 384 p. 11 €
ISBN 978-2-7073-1851-0

En refermant L'Acacia, le lecteur a la sensation d'avoir personnellement chevauché dans les clairières de l'Est en 1940, les yeux brûlés d'insomnie; d'avoir reçu une balle en 1914 au coin d'un bois, tel un parfait poilu de L'Illustration; mais aussi d'avoir servi aux Colonies avant 14; d'avoir hanté les villes d'eaux de la Belle Époque; d'avoir ouvert un télégramme avec des sanglots de veuve dans la gorge; d'avoir visionné des bribes d'«Actualités» d'avant l'autre guerre, sépia, tressautantes et muettes; d'avoir remué ces réminiscences dans un claqué miteux; d'avoir senti monter la folie des deux dernières guerres du fond des trains à bestiaux de toute l'Europe; et de chercher à couler tout cela dans le présent immédiat de l'écriture, devant une branche d'acacia vert cru...

Bertrand Poirot-Delpech, *Le Monde*

Claude Simon est constamment fidèle au principe majeur de son art, énoncé dans son discours du Nobel: «Non plus démontrer (...) mais montrer, non plus reproduire, mais produire, non plus exprimer, mais découvrir.»

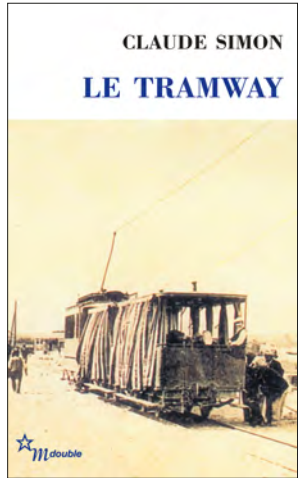
Claude Prévost, *L'Humanité*

CLAUDE SIMON
LE TRAMWAY

LE TRAMWAY

Postface de Patrick Longuet

N° 49 144 p. 8 €
ISBN 978-2-7073-2017-9



Un tramway relie une ville de province à la plage voisine, distante d'une quinzaine de kilomètres. Aux heures matinales, il fait accessoirement office de ramassage scolaire. Ses allées et venues d'un terminus à l'autre entre les ondulations des vignes ponctuent le cours des vies, avec leurs menus ou cruels événements. Les lieux où se déroule l'action sont principalement le bord de mer, une maison de campagne, la ville qui peu à peu se modernise, un court de tennis. Dans sa fragilité, la vie s'acharne par ailleurs à poursuivre son cours à travers les dédales des couloirs et des pavillons d'un hôpital, et d'infimes coïncidences amènent parfois les deux trajets à se confondre.

C'est un livre du souvenir, qui s'achève sur le mot « mémoire » après des détours multiples par l'enfance passée et l'hôpital du présent. C'est un livre de mort, si l'on veut, mais aussi un roman du départ, dont les rails obéissent au titre pour figurer l'ellipse d'une vie. L'auteur y retourne à la ville de ses premières années, Perpignan, dont le tramway sert de métaphore à un voyage singulier. Reliant la cité à la plage, la machine se met en branle dès les premières pages et suggère bien vite les allers-retours de la phrase entre les images d'autrefois et la chambre d'aujourd'hui, où veille un vieil homme malade qui se remet d'une opération et se sent plus que jamais en « transit »...

Fabrice Gabriel, *Les Inrockuptibles*

Le Tramway est le dernier roman publié par Claude Simon.

JEAN-PHILIPPE TOUSSAINT

Photo Mathieu Zazzo



Jean-Philippe Toussaint est né à Bruxelles en 1957. Romancier, il est également cinéaste et photographe. Il a reçu le prix Médicis en 2005 pour *Fuir*, et le prix Décembre en 2009 pour *La Vérité sur Marie*.

Il y a un « style » Toussaint : frémissant, glacé, distingué, écorché, décalé, au charme d'autant plus douloureux qu'il s'infiltré au milieu de pages d'une beauté aux nuances subtiles.

Jacques-Pierre Amette, *Le Point*

L'ensemble de son œuvre a paru aux Éditions de Minuit.

La Salle de bain, 1985 (« double », 2005) – *Monsieur*, 1986 – *L'Appareil-photo*, 1989 (« double », 2007) – *La Réticence*, 1991 – *La Télévision*, 1997 (« double », 2002) – *Autoportrait (à l'étranger)*, 2000 (« double », 2012) – *Faire l'amour*, 2002 (« double », 2009) – *Fuir*, 2005 (« double », 2009) – *La Mélancolie de Zidane*, 2006 – *La Vérité sur Marie*, 2009 (« double », 2013) – *L'Urgence et la Patience*, 2012 (« double », 2015) – *Nue*, 2013 (« double », 2017) – *Football*, 2015 – *Made in China*, 2017 – *La Clé USB*, 2019 – *Les Émotions*, 2020 – *La Disparition du paysage*, 2021 – *L'Instant précis où Monet entre dans l'atelier*, 2022 – *L'Échiquier*, 2023 (« double », 2025).

Les quatre romans autour du personnage de Marie (*Faire l'amour*, *Fuir*, *La Vérité sur Marie*, *Nue*) ont été repris en un volume : *M.M.M.M.*, 2017.

Jean-Philippe Toussaint est également l'auteur d'une nouvelle traduction de la nouvelle de Stefan Zweig, *Échecs*, parue en 2023.

**JEAN-PHILIPPE
TOUSSAINT
LA SALLE
DE BAIN**

LA SALLE DE BAIN

suivi de «Le jour où j'ai rencontré
Jérôme Lindon»

N° 32 144 p. 8,50 €
ISBN 978-2-7073-1928-9



Lorsque j'ai commencé à passer mes après-midi dans la salle de bain, je ne comptais pas m'y installer ; non, je coulais là des heures agréables, méditant dans la baignoire avec le sentiment de pertinence miraculeuse que procure la pensée qu'il n'est nul besoin d'exprimer.

(...) une exception, une merveille : l'éclosion d'un écrivain inclassable et parfait. Jean-Philippe Toussaint, vingt-huit ans, pas encore inscrit sur le registre des heureux publiés, a écrit quelque chose qui n'est ni une chronique ni un roman, mais une histoire picaresque version compact, un bric-à-brac d'émotions et de détails saugrenus, une sorte de miracle qui tient sur le ton et non pas sur l'histoire. Pour situer cet auteur minutieux, pince-sans-rire, on songe à Keaton, à quelque chose qui rôde entre Salinger, les nouvelles du New-Yorker, quelques récits du meilleur Kafka. C'est sensible, fin, intelligent, si peu roman-français-de-la-entrée qu'on est éberlué de cette trouvaille. On prend un plaisir étonnant à ce livre au charme acide, constamment humoristique, qui procure des délectations secrètes.

Jacques-Pierre Amette, *Le Point*

**JEAN-PHILIPPE
TOUSSAINT**

L'APPAREIL-PHOTO



L'APPAREIL-PHOTO

suivi de «Pour un roman
infinitésimaliste», entretien réalisé par
Laurent Demoulin

N° 45 144 p. 8 €
ISBN 978-2-7073-2005-6

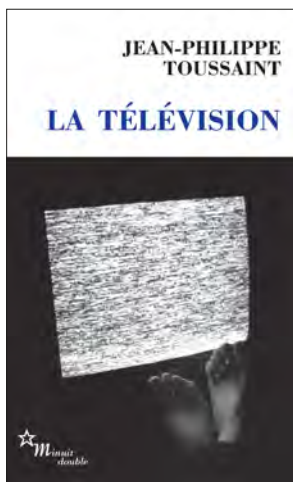
Il y a quelques années, j'ai essayé de faire une photo, une seule photo, quelque chose comme un portrait, un autoportrait peut-être, mais sans moi et sans personne, seulement une présence, entière et nue, douloureuse et simple, sans arrière-plan et presque sans lumière.

Le troisième livre de Toussaint est une réussite spectaculaire. Dans L'Appareil-photo, il se joue de toutes les difficultés. Son registre, c'est une ironie féroce, oblique, pascalienne. (...) Mais la nouveauté, la vraie, c'est l'élégance visuelle des descriptions, la vitesse des enchaînements, les commentaires sournois, moqueurs, complices, qui forment des apartés très originaux avec le lecteur.

Jacques-Pierre Amette, *Le Point*

LA TÉLÉVISION

N° 19 224 p. 8 €
ISBN 978-2-7073-1802-2



“J’ai arrêté de regarder la télévision. J’ai arrêté d’un coup, définitivement, plus une émission, pas même le sport. J’ai arrêté il y a un peu plus de six mois, fin juillet, juste après la fin du Tour de France. J’ai regardé comme tout le monde la retransmission de la dernière étape du Tour de France dans mon appartement de Berlin, tranquillement, l’étape des Champs-Élysées, qui s’est terminée par un sprint massif remporté par l’Ouzbèke Abdoujaparov, puis je me suis levé et j’ai éteint le téléviseur. Je revois très bien le geste que j’ai accompli alors, un geste très simple, très souple, mille fois répété, mon bras qui s’allonge et qui appuie sur le bouton, l’image qui implose et disparaît de l’écran. C’était fini, je n’ai plus jamais regardé la télévision.”

À mi-chemin entre le pamphlet et la fable, tout cela est dit avec un humour constant, une écriture limpide mais appliquée au moindre détail. Chacun y retrouvera l’écho de ses propres relations avec la télévision, dans toute leur ambiguïté.

Françoise Giroud, *Le Figaro*

Quelques essayistes ont analysé avec gravité la crise de la représentation – et donc de la civilisation – ouverte par le bombardement continu d’images virtuelles que nous subissons, dans l’extase et le manque. Jean-Philippe Toussaint lui donne une expression romanesque d’une efficacité comique et critique exemplaire.

Pierre Lepape, *Le Monde*



**AUTO PORTRAIT
(À L'ÉTRANGER)**
précédé de LE MANS,
avec une préface de l'auteur

N° 78 128 p. 7 €
ISBN 978-2-7073-2233-3

À chaque fois que je voyage m'étreint une très légère angoisse au moment du départ, angoisse parfois teintée d'un doux frisson d'exaltation. Car je sais qu'aux voyages s'associe toujours la possibilité de la mort – ou du sexe (éventualités hautement improbables évidemment, mais néanmoins jamais tout à fait à exclure).

L'anecdote réelle se métamorphose ainsi en épisode romanesque, où l'anti-héros réfléchit l'image de l'auteur, ses doutes et ses errements. Une pépite de peu de pages, art poétique de l'écrivain en voyage.

Antoine de Gaudemar, *Libération*

Nouvelle édition augmentée d'une préface et d'un inédit de l'auteur (*Le Mans*) qui évoque un week-end aux 24 Heures du Mans en compagnie de Jeff Koons.

JEAN-PHILIPPE
TOUSSAINT
FAIRE L'AMOUR

FAIRE L'AMOUR

suivi de «Faire l'amour à la croisée des chemins», par Laurent Demoulin

N° 61 160 p. 8 €
ISBN 978-2-7073-2094-0



C'est l'histoire d'une rupture amoureuse, une nuit, à Tokyo. C'est la nuit où nous avons fait l'amour ensemble pour la dernière fois. Mais combien de fois avons-nous fait l'amour ensemble pour la dernière fois? Je ne sais pas, souvent.

Livre de la pleine maturité, Faire l'amour dessine une scrupuleuse géométrie du vertige d'aimer. Et l'instant d'après de ne plus aimer. Géométrie infiniment précaire dans un monde menacé, physiquement, de tremblement. Loin de toute psychologie convenue et aussi, cela va sans dire, de tout sentimentalisme désuet. Un critique parla jadis d'un pont jeté entre Mondrian et Pascal. Quelque part entre la blancheur impassible et la fureur, et les misères humaines. Avec une impressionnante et magnifique maîtrise, Toussaint a fondu ensemble tous ses dons. Du grand art qui devrait assurer sa consécration.

Patrick Kéchichian, *Le Monde*

Faire l'amour est un modèle de partition sismique et sensuelle: à la violence extrême d'une scène de couple succède un moment d'absolue sérénité métaphysique, baignade déjà anthologique dans une piscine, au sommet d'un hôtel comme égaré dans le ciel de Tokyo. La profondeur de la pensée en équilibre avec les frivolités de la mode: c'est comme l'onde d'un petit miracle.

Fabrice Gabriel, *Les Inrockuptibles*

Faire l'amour est le premier volet du «cycle» de Marie, avant *Fuir*, *La Vérité sur Marie* et *Nue*.

**JEAN-PHILIPPE
TOUSSAINT
FUIR**



FUIR

*suivi de «Écrire, c'est fuir»,
conversation avec Chen Tong*

N° 62 192 p. 9 €
ISBN 978-2-7073-2095-7

Pourquoi m'a-t-on offert un téléphone portable le jour même de mon arrivée en Chine ? Pour me localiser en permanence, surveiller mes déplacements et me garder à l'œil ? J'avais toujours su inconsciemment que ma peur du téléphone était liée à la mort — peut-être au sexe et à la mort — mais, jamais avant cette nuit de train entre Shanghai et Pékin, je n'allais en avoir l'aussi implacable confirmation.

Il y a un « style » Toussaint : frémissant, glacé, distingué, écorché, décalé, au charme d'autant plus douloureux qu'il s'infiltré au milieu de pages d'une beauté aux nuances subtiles. Il y a un chatolement Toussaint, avec des vues de rues, de chambres, de couloirs, de vitrines, de carrelages, de silhouettes, d'eau ; beaucoup d'eau, calme, ridée, salée, sucrée, tout un ondolement de sensations ; l'auteur donne à voir un monde d'illusion flottant qui forme piège. Ce monde cache, sous ses nappes lumineuses, douleurs, coups de foudre, panique, attentes, fébrilité. (...)

Livre étroit, austère, habité, serti dans une simplicité qui étonne face à la lourde quincaillerie des « romans » de la rentrée. On se dit que tous les grands romans possèdent leur lumière, et celui-là chatoie, intelligent et fraternel, désabusé et aristocratique.

Forme, style, rigueur, ponctuation, psychologie : c'est parfait.

Jacques-Pierre Amette, *Le Point*

Deuxième volet du « cycle » centré sur le personnage de Marie, *Fuir* a reçu le prix Médicis en 2005.

JEAN-PHILIPPE
TOUSSAINT
**LA VÉRITÉ
SUR MARIE**

LA VÉRITÉ SUR MARIE

N° 92 224 p. 7 €
ISBN 978-2-7073-2322-4



L'orage, la nuit, le vent, la pluie, le feu, les éclairs, le sexe et la mort. Plus tard, en repensant aux heures sombres de cette nuit caniculaire, je me suis rendu compte que nous avons fait l'amour au même moment, Marie et moi, mais pas ensemble.

C'est très beau. D'une beauté stupéfiante par instants, à laquelle prennent part tout à la fois la clarté et la vigueur de l'écriture de Toussaint, sa puissance d'évocation qui rappelle celle d'un plasticien, la rigueur de son architecture romanesque millimétrée, la discrète méditation sur la distance, le réel et l'imagination qui court en filigrane de l'intrigue, la sensualité qui préside au portrait de Marie tel qu'il se dessine – cette « vérité sur Marie » que promettait le titre du roman, et qui se confond finalement avec l'amour qu'elle inspire.

Nathalie Crom, *Télérama*.

**JEAN-PHILIPPE
TOUSSAINT
L'URGENCE
ET LA PATIENCE**



L'URGENCE ET LA PATIENCE

N° 104 116 p. 8 €
ISBN 978-2-7073-2903-5

L'urgence, qui appelle l'impulsion, la fougue, la vitesse — et la patience, qui requiert la lenteur, la constance et l'effort. Mais elles sont pourtant indispensables l'une et l'autre à l'écriture d'un livre, dans des proportions variables, à des dosages distincts, chaque écrivain composant sa propre alchimie, un des deux caractères pouvant être dominant et l'autre récessif, comme les allèles qui déterminent la couleur des yeux.

C'est l'un de nos meilleurs écrivains, et l'un des plus modestes. Son style économe, d'une enviable et apparente simplicité, n'exprime pourtant que des sentiments profonds et des situations vertigineuses. Tout ce qu'il écrit déteste la grandiloquence. Tout ce qu'il est se méfie du paraître. Jean-Philippe Toussaint nous dédommage de la littérature à l'estomac que l'époque produit à la chaîne. Lui qui ne se vante de rien, ni de réaliser des films ni d'avoir reçu de grands prix, s'enorgueillit seulement – car en plus il a de l'humour – d'avoir été, à 16 ans, champion du monde junior de Scrabble. C'était à Cannes, en 1973. On peut d'ailleurs considérer le merveilleux recueil de textes autobiographiques qu'il publie aujourd'hui comme un plateau formé d'une grille carrée de onze (chapitres) sur onze. Si certains mots comptent triple, ainsi l'évocateur « anapurnien » ou le mystérieux « ravanastron », la plupart sont aussi banals qu'essentiels : lire, écrire, se souvenir. Sans se prendre au sérieux (d'autres que lui eussent rédigé de pompeux Mémoires), Toussaint joue ici au Scrabble de sa vie. [...] Quant à sa définition de l'écriture, elle est magnifique : « Fermer les yeux en les gardant ouverts. » On a compris qu'il faut lire ce Toussaint par lui-même en urgence, mais avec patience.

Jérôme Garcin, *Le Nouvel Observateur*

JEAN-PHILIPPE
TOUSSAINT

NUE

NUE

*suivi de «Nue est un titre
qui pourrait s'appliquer à tous mes livres»,
conversation entre Alexandre Rochon
et Jean-Philippe Toussaint*

N° 107 192 p. 7 €
ISBN 978-2-7073-4384-0



La robe en miel était le point d'orgue de la collection automne-hiver de Marie. À la fin du défilé, l'ultime mannequin surgissait des coulisses vêtue de cette robe d'ambre et de lumière, comme si son corps avait été plongé intégralement dans un pot de miel démesuré avant d'entrer en scène. Nue et en miel, ruisselante, elle s'avavançait ainsi sur le podium en se déhanchant au rythme d'une musique cadencée, les talons hauts, souriante, suivie d'un essaim d'abeilles qui lui faisait cortège en bourdonnant en suspension dans l'air, aimanté par le miel, tel un nuage allongé et abstrait d'insectes vrombissants qui accompagnaient sa parade.

À la fois lumineux et crépusculaire, trépidant et assagi, ironique et poignant, horizontal et vertigineux, superposant plus que jamais le passé, le présent et le futur, et coulé dans une langue d'une éclatante sobriété, Nue est vraiment le point d'orgue de la collection printemps-été-automne-hiver de Jean-Philippe Toussaint.

Jérôme Garcin, *Le Nouvel Observateur*

**JEAN-PHILIPPE
TOUSSAINT
L'ÉCHIQUIER**



L'ÉCHIQUIER

*suivi de « Jean-Philippe Toussaint,
l'ouverture » par Philippe Lançon*

N° 147 240 p. 9,50 €
ISBN 978-2-7073-5627-7

« Je voulais que ce livre traite autant des ouvertures que des fins de partie, je voulais que ce livre me raconte, m'invente, me recrée, m'établisse et me prolonge. Je voulais dire ma jeunesse et mon adolescence dans ce livre, je voulais débobiner, depuis ses origines, ma relation avec le jeu d'échecs, je voulais faire du jeu d'échecs le fil d'Ariane de ce livre et remonter ce fil jusqu'aux temps les plus reculés de mon enfance, je voulais qu'il y ait soixante-quatre chapitres dans ce livre, comme les soixante-quatre cases d'un échiquier. Je voulais que ce livre soit l'échiquier de ma mémoire. »

Jean-Philippe Toussaint

Le sous-titre de ce passionnant Échiquier (...) pourrait être : comment je suis devenu écrivain. L'écrivain que son père voulait qu'il fût et pressentait qu'il serait. Un grand écrivain.

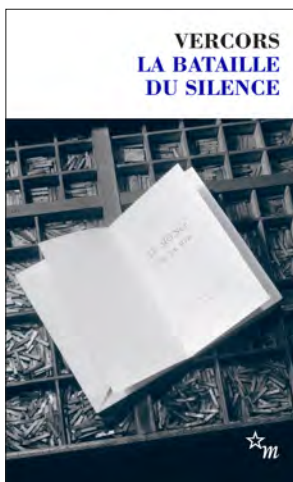
Jérôme Garcin, *L'Obs*

L'Échiquier n'est pas un roman. C'est une partie d'échecs autobiographique. Bâtie en 64 petits chapitres où l'on parcourt 64 cases d'une vie d'écrivain. Simple à suivre, « nabokovienne » en diable, autrement dit ludique, complexe et gigogne dans son élaboration.

Philippe Lançon, *Libération*

LA BATAILLE DU SILENCE

N° 6144 320 p. 10,50 €
ISBN 978-2-7073-5522-5



« Quand, après la défaite de 1940, les nazis occupèrent la France, les écrivains français se trouvèrent aussitôt réduits soit à collaborer, soit à se taire. Et c'est pour leur permettre de s'exprimer quand même à l'insu de l'ennemi que furent fondées les Éditions de Minuit. »

Vercors

Jean Bruller (1902-1991), dessinateur et écrivain, prend le nom de Vercors lorsqu'il publie *Le Silence de la mer* en février 1942, premier ouvrage des Éditions de Minuit clandestines. Vingt ans après la guerre, il publie ses mémoires, *La Bataille du silence*, qui paraissent en 1967.

Il y raconte l'histoire devenue mythique d'une maison d'édition clandestine dans Paris occupé, dédiée à la diffusion d'une parole et d'une pensée interdites de circulation. On y retrouve les écrivains et poètes Paul Éluard, Louis Aragon, Jean Paulhan, François Mauriac, Robert Desnos... mais aussi les imprimeurs, typographes, relieuses, et cette foule discrète d'anonymes qui participèrent à son activité clandestine et eurent un rôle crucial dans la Résistance. Un prodigieux récit à la première personne qui retrace, mois après mois – jusqu'à la Libération de Paris – cette aventure de résistance éditoriale et intellectuelle sans équivalent.



Tanguy Viel est né à Brest (Finistère) en 1973. Il est l'auteur de huit romans et deux essais parus aux Éditions de Minuit.

En revisitant avec une grande rigueur le roman noir, ce jeune romancier construit une œuvre mélancolique, non sans humour. Son écriture va en se dépouillant, toujours aussi efficace, précise, visuelle, d'une remarquable économie.

Isabelle Rüf, *Le Temps*

Aux Éditions de Minuit :

Le Black Note, 1998 – *Cinéma*, 1999 (« double », 2018) – *L'Absolue Perfection du crime*, 2001 (« double », 2006) – *Insoupçonnable*, 2006 (« double », 2009) – *Paris-Brest*, 2009 (« double », 2013) – *La Disparition de Jim Sullivan*, 2013 (« double », 2017) – *Article 353 du code pénal*, 2017 (« double », 2019) – *Iceberg*, 2019 – *La Fille qu'on appelle*, 2021 (« double », 2023) – *Vivarium*, 2024 – *Cet homme-là* (« double », 2024).

TANGUY VIEL
CINÉMA



CINÉMA

N° 109 160 p. 7,50 €
ISBN 978-2-7073-5586-7

Celui qui se présente ici comme narrateur en est donc réduit à parler d'un film, d'un seul film, du même film qu'il a vu des dizaines et des dizaines de fois. Toute remarque, tout commentaire, il les a notés, consignés dans un cahier, jour après jour. Son existence est minée par le film. Ses goûts et ses jugements, il les doit au film. Ses amis comme ses ennemis, il les doit à l'opinion qu'ils se sont faite sur le film. À vrai dire, sa vie ne tient qu'à un film.

Évidemment, Cinéma est un roman, et l'on se doute qu'il ne s'agit pas de parler d'un film, de discourir sur un film. Il s'agirait plutôt d'une tentative renversée d'adaptation, au sens où ce mot est employé lorsqu'un cinéaste s'empare d'un livre, un livre qui le hanterait au point qu'il lui faille aussi en finir avec cette fascination, s'en débarrasser en tâchant d'en percer le mystère. En finir, en somme, à la manière du limier attaché aux basques de l'assassin, avec ce rapport d'admiration-répulsion que les meilleurs détectives de la littérature policière entretiennent toujours avec l'homme qu'ils chassent pour le rabattre vers le lecteur jusqu'à l'ballali final.

Bertrand Leclair, *Les Inrockuptibles*

**TANGUY VIEL
L'ABSOLUE
PERFECTION
DU CRIME**



**L'ABSOLUE PERFECTION
DU CRIME**

N° 36 176 p. 9 €
ISBN 978-2-7073-1944-9

Marin, Andrei, Pierre, c'étaient tous des caïds.

Et dans ce monde de traîtres, leur disait l'oncle, pour que la « famille » survive, il faut frapper toujours plus fort. Alors quand Marin est sorti de prison, lui, le neveu préféré, il a dit : le hold-up du casino, ça nous remettrait à flot.

L'Absolue perfection du crime reprend l'un des poncifs les plus usés du cinéma de genre, l'histoire d'un hold-up raté – le casse manqué d'un casino – qui renvoie, de Verneuil à Melville pour ne parler que des Français, à un nombre incalculable de séries B et à quelques chefs-d'œuvre. Ceux qui, à l'instar du roman de Tanguy Viel, réussissent à s'appropriier la mythologie et à se jouer des codes narratifs. (...) Jamais pourtant le roman ne se défait de son absolue singularité. Parce que l'écrivain réussit, à travers le cheminement de ses antibéros, de petits mafieux piégés par leurs rêves, des hommes fatigués qui font semblant d'y croire, à imprimer son propre univers, déjà sensible, on l'a vu, dans son premier roman. Mais surtout parce que L'Absolue perfection du crime est, une fois encore, une éblouissante réussite formelle.

Construit au cordeau, en trois actes impeccables menés tambour battant, ce roman impressionne d'abord par sa virtuosité et son inventivité narratives.

Michel Abescat, *Télérama*

TANGUY VIEL
INSOUPÇONNABLE

INSOUPÇONNABLE

N° 59 144 p. 7,50 €
ISBN 978-2-7073-2064-3



Sam est le frère de Lise. Du moins c'est ce que tout le monde croit quand Lise se marie avec Henri. Mais c'est surtout Henri qui doit le croire, pour que Sam et Lise puissent réussir leur mauvais coup. Seulement Henri aussi a un frère, un vrai cette fois, et qui s'appelle Édouard. Or même vrai on peut être un faux frère.

L'histoire (...) est celle d'un jeune couple, Lise (...) et Sam, tous deux fauchés, qui vont s'introduire chez « les riches » pour fomenter un vrai faux kidnapping et empocher un million de dollars. Trabisons, mensonges et manipulations sont au centre d'une trame démente.

Nelly Kapriélian, *Les Inrockuptibles*

De cette trame somme toute mince, le très talentueux Tanguy Viel parvient à construire une histoire qui penche davantage vers la tragédie que vers le roman noir. Ceux qui l'ont déjà lu (...) connaissent ce phénomène : cette façon qu'a Tanguy Viel de sembler s'inscrire dans le cliché, la parodie de polar ou de film en noir et blanc, pour mieux se hisser au-dehors, vers le monde des passions entières, des sentiments purs, des émotions radicales. Cela par la grâce d'une prose lente, précise, intense, où pas un mot, pas une virgule, pas un silence n'est de trop.

Nathalie Crom, *La Croix*

TANGUY VIEL
PARIS-BREST



PARIS-BREST

N° 91 176 p. 8,50 €
ISBN 978-2-7073-2297-5

Il est évident que la fortune pour le moins tardive de ma grand-mère a joué un rôle important dans cette histoire. Sans tout cet argent, mes parents ne seraient jamais revenus s'installer dans le Finistère. Et moi-même sans doute, je n'aurais jamais quitté Brest pour habiter Paris. Mais le vrai problème est encore ailleurs, quand il a fallu revenir des années plus tard et faire le trajet dans l'autre sens, de Paris vers Brest.

Tanguy Viel est un romancier rare par sa double maîtrise du style et de l'intrigue. On se laisse envoûter par ses phrases verglacées, son suspense joué puis déjoué, ses silhouettes dépareillées. On fait mille détours inutiles puis on est soudain de retour sur les lieux du crime, où tournent dans le ciel des vautours.

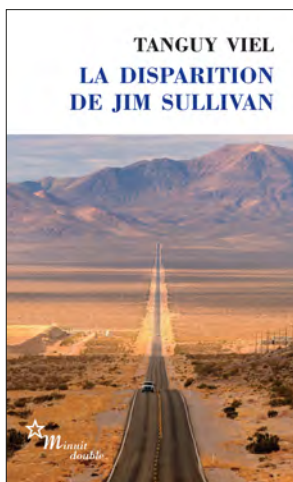
Marie-Laure Delorme, *Le Journal du dimanche*

C'est à Brest que l'écrivain a planté son théâtre, pas au grand air vivifiant de l'océan mais dans celui vicié de maisons aux murs de granit épais. Autant dire au bout du monde, dans ce Finistère où ses personnages sont travaillés à la fois par l'appel du large et par le carcan séculaire des usages provinciaux. Et c'est l'argent qui sera le nerf de la guerre.

Sabine Audrerie, *La Croix*

LA DISPARITION DE JIM SULLIVAN

N° 106 144 pages 7,50 €
ISBN 978-2-7073-4323-9



Du jour où j'ai décidé d'écrire un roman américain, il fut très vite clair que beaucoup de choses se passeraient à Detroit, Michigan, au volant d'une vieille Dodge, sur les rives des grands lacs. Il fut clair aussi que le personnage principal s'appellerait Dwayne Koster, qu'il enseignerait à l'université, qu'il aurait cinquante ans, qu'il serait divorcé et que Susan, son ex-femme, aurait pour amant un type qu'il détestait.

Il ne faut pas s'y tromper : malgré les apparences, Tanguy Viel n'a pas écrit un roman américain, mais une fiction typiquement «made in France». Toute de références, de clins d'œil et d'ironie. Avec pour décor en trompe-l'œil les États-Unis, leur littérature et ses poncifs. (...)

De tout cela surgit un véritable petit joyau littéraire. Assurément le livre le plus enlevé de Tanguy Viel, formidable exercice d'écriture et de lecture critique. Se déployant sur deux niveaux à parts égales : la tenue d'une fiction «américaine», à laquelle ne manque aucun des accessoires convenus de l'appareillage narratif; un travail systématique de distanciation qui en exhibe les tics et les habitudes paresseuses.

Jean-Claude Lebrun, *L'Humanité*

**TANGUY VIEL
ARTICLE 353
DU CODE PÉNAL**



**ARTICLE 353
DU CODE PÉNAL**

N° 116 176 p. 8 €
ISBN 978-2-7073-4527-1

Pour avoir jeté à la mer le promoteur immobilier Antoine Lazenec, Martial Kermeur vient d'être arrêté par la police. Au juge devant lequel il a été déféré, il retrace le cours des événements qui l'ont mené là : son divorce, la garde de son fils Erwan, son licenciement et puis surtout, les miroitants projets de Lazenec. Il faut dire que la tentation est grande d'investir toute sa prime de licenciement dans un bel appartement avec vue sur la mer. Encore faut-il qu'il soit construit.

Article 353 du code pénal a reçu le Grand Prix RTL-Lire 2017.

Le personnage défait de Martial Kermeur, le décor maritime exempt de pittoresque, mais aussi l'atmosphère ouatée à la Simenon, le goût des détails hérité d'une lecture assidue de Proust, l'attention portée aux liens familiaux et au tableau social, une palette très personnelle déclinant toute la gamme des gris pour évoquer le ciel perpétuellement changeant et la mer opaque, le crime présent au cœur de l'intrigue, le mécanisme parfaitement huilé d'un scénario menant implacablement au drame...

(...) Dans un même mouvement, il approfondit sa méditation sur le choix moral, la responsabilité individuelle, le destin, et précise son geste romanesque en prenant ses distances avec les codes des littératures (et du cinéma) de genre dont il a naguère beaucoup usé. Délaissant quelque peu l'ironie au profit d'un réalisme virtuose et d'un humanisme pleinement assumé, il s'appuie sur ses personnages pour irriguer son roman d'une réflexion toute métaphysique sur le mal en l'homme.

Nathalie Crom, *Télérama*

**LA FILLE
QU'ON APPELLE**

N° 131 160 p. 8 €
ISBN 978-2-7073-4840-1



Quand il n'est pas sur un ring à boxer, Max Le Corre est chauffeur pour le maire de la ville. Il est surtout le père de Laura qui, du haut de ses vingt ans, a décidé de revenir vivre avec lui. Alors Max se dit que ce serait une bonne idée si le maire pouvait l'aider à trouver un logement.

Ce beau et grand roman de Tanguy Viel, qui explore à la fois les confins de l'intime et du social, est aussi une magnifique histoire d'amour filial et paternel. L'amour taiseux, résistant au langage, de deux oubliés de la vie, dans un monde où ceux qui ont le pouvoir savent quels mots choisir, à chaque instant, pour faire croire aux autres qu'ils sont importants.

Au-delà de l'écriture, forte, comme rythmée par les vagues qui s'écrasent au temps des marées contre les fortifications de la ville maritime, c'est une démonstration du pouvoir de la littérature à laquelle invite Tanguy Viel. Entre le « je » de la déposition de Laura, incertaine, hésitante et le « elle » de la transcription employé par le narrateur, le travail littéraire opère son alchimie. La rédemption semble incertaine. La jeune femme l'a senti, en se relisant devant les policiers : « Le "je" qui peuplait son histoire s'était transformé en "elle", presque incapable de faire se rejoindre les deux instances désormais séparées, de sorte qu'elle regardait comme une étrangère cette jeune fille qui se prénommaït Laura. »

Pascal Ruffenbach, *La Croix*

TANGUY VIEL
CET HOMME-LÀ



CET HOMME-LÀ

N° 138 96 p. 8 €
ISBN 978-2-7073-4983-5

« J'avais un vieux compte à régler avec cet homme-là. Rien qui relève du ressentiment, pas plus que de la dette, rien non plus d'une idée neuve, iconoclaste ou seulement dépoussiérante, plutôt un vieux problème de fantôme persistant auquel, un jour, adulte, on tient à donner silhouette et vêtements. Il n'y avait donc qu'à se baisser pour ramasser les morceaux éparpillés de la légende et tenter, en une énième synthèse, de la domestiquer un peu. »

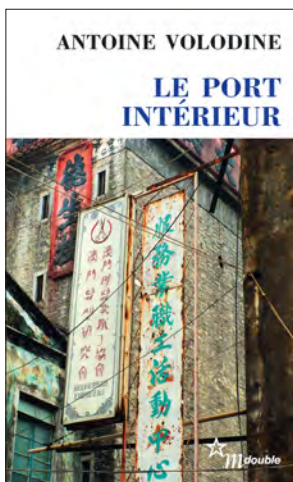
T. V.

Par quel miracle, précisément, le jeune écrivain, renommé pour des romans qui n'ont rien de spécifiquement chrétien et encore moins d'authentiquement pieux, réussit-il à s'appropriier le plus universel des récits littéraires ?

Bruno Bouvet, *La Croix*

LE PORT INTÉRIEUR

N° 68 192 p. 7,10 €
ISBN 978-2-7073-2121-3



C'est dans une venelle du Tarrafeiro, sordide quartier marécageux près du port intérieur de Macau, que s'est réfugié Breughel. Membre d'une société secrète évoquée à travers les noms énigmatiques de «Paradis», «Grand-mère» ou «Les Îles», Breughel a quitté l'Occident. Il a fui avec Machado, un Brésilien, et Gloria Vancouver, l'une des responsables de l'organisation, en détournant une importante somme d'argent. À Macau, les fugitifs ont pris la nationalité portugaise pour effacer leurs traces. Depuis, Machado est mort, mais le «Paradis» veille. Un tueur, Kotter, est envoyé en mission pour apurer les comptes et exécuter Gloria Vancouver.

Le Port intérieur gravite autour de l'interrogatoire de Breughel, situation narrative récurrente chez Volodine. (...) Le lecteur va se retrouver pris malgré lui dans une toile d'araignée d'une finesse extrême, faite de dialogues et de monologues entrecoupés de récits de rêves.

Le Port intérieur est écrit dans une langue musicale suspendue au-dessus du silence. Théâtrale, scénique, presque gestuelle, la phrase s'arrête parfois sur l'impossibilité qu'il y a de conclure. Le point final se transforme en trou noir qui aspire tout à la fois les ruminations et les remembrances de Breughel las, exilé, et semble le conduire au silence ultime. Car Le Port intérieur, c'est le lieu même de la littérature.

Jean-Didier Wagner, *Libération*

Né en 1950, Antoine Volodine a publié de nombreux ouvrages, dont quatre romans aux Éditions de Minuit : *Lisbonne, dernière marge* (1990 ; «double», 2015), *Alto solo* (1991), *Le Nom des singes* (1994), *Le Port intérieur* (1996 ; «double», 2010).

ANTOINE VOLODINE
**LISBONNE
DERNIÈRE MARGE**



**LISBONNE
DERNIÈRE MARGE**

N° 101 288 p. 9,50 €
ISBN 978-2-7073-2852-6

Cette femme qui marche dans la nuit, un manuscrit sous le bras, le long d'une avenue déserte, a-t-elle ou non rendez-vous avec la mort ? Elle semble connaître la réponse, mais que sait-elle exactement ? Toute son existence est liée à un livre, une immense anthologie dont les pages tracent le portrait d'une époque fictive – le II^e siècle –, et tentent d'élucider les sombres mystères d'une société – la « Renaissance » – : comme le ferait une mémoire contrainte, sous la chape de plomb du totalitarisme, à se dissimuler dans l'imaginaire et le discours codé.

Or quelqu'un, à l'évidence, manipule les éléments de l'intrigue ainsi nouée : une jeune terroriste, en compagnie du policier qui a organisé sa fuite, se retrouve le temps d'un amour aux confins de l'Europe et de l'océan. C'est elle qui, par défi, invente devant nous un monde baroque et lugubre dont elle est sans doute l'émanation la plus tragique.

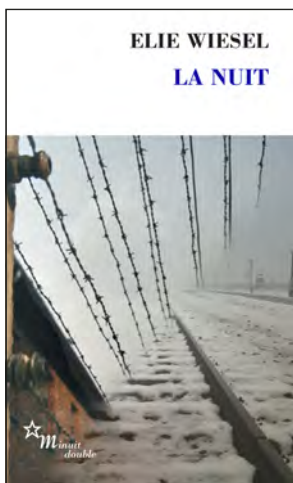
Volodine se garde bien de baliser le parcours. En tout cas, tant de suggestions, de clés biseautées, de fausses pistes excitent le lecteur arraché au parcours linéaire pour découvrir une destinée protéiforme, une ubiquité étourdissante. On pense aux romans de Nicolas Morel ou de Thomas Pynchon, aux affabulateurs vertigineux qui désintègrent la vérité dans une foule d'éclats. Mais le roman de Volodine ne pêche jamais par excès de gratuité ludique ou formelle. Il est travaillé par une rage, une roserie qui nous mord. Il sabre toutes les idoles, les impostures, les consensus suaves. Son tandem lyrique et féroce nous réveille de nos berceuses et de nos sommeils dogmatiques.

Patrick Grainville, *Le Figaro*

LA NUIT

Préface de l'auteur,
avant-propos de François Mauriac

N° 42 208 p. 7,90 €
ISBN 978-2-7073-1992-0



Adolescent, Elie Wiesel fut déporté en 1944 avec sa famille à Auschwitz puis à Birkenau. *La Nuit* est le récit de ses souvenirs. Séparé de sa mère et de sa petite sœur, qu'il ne reverra jamais, il partage avec son père la faim, le froid, les coups, les tortures. Jusqu'à connaître la honte de perdre sa dignité d'homme, lorsqu'il ne répondra pas à son père mourant.

La Nuit est un récit, un écrit à part, mais il est la source de tout ce que j'ai écrit par la suite. Le véritable thème de La Nuit est celui du sacrifice d'Isaac, le thème fondateur de l'histoire juive. Abraham veut tuer Isaac, le père veut tuer son fils, et selon une tradition légendaire le père tue en effet son fils. L'expérience de notre génération est, à l'inverse, celle du fils qui tue le père, ou plutôt qui survit au père. La Nuit est l'histoire de cette expérience.

Elie Wiesel, 1983.

Né en 1928 à Sighet (Transylvanie), Elie Wiesel, titulaire d'une chaire à l'université de Boston, est auteur d'une quarantaine de romans et d'essais. Il a reçu le prix Nobel de la paix en 1986. Il est mort à New York en 2016.

Paru en 1958 aux Éditions de Minuit, *La Nuit* est le premier ouvrage d'Elie Wiesel. Cette nouvelle édition est augmentée d'une préface, rédigée par l'auteur à l'occasion de la publication en 2006 d'une nouvelle traduction aux États-Unis, qui a connu un succès considérable.



Monique Wittig (1935-2003) publie son premier roman *L'Opoponax* en 1964 et obtient le prix Medecis. En 1968, elle participe aux événements de mai puis joue un rôle majeur dans l'émergence du mouvement de libération des femmes avec *Les Guérillères* en 1969 et *Le Corps lesbien* en 1973.

Le Brouillon pour un dictionnaire des amantes, écrit avec Sande Zeig, paraît en 1976. Cette même année, Monique Wittig s'installe aux États-Unis où elle enseigne dans plusieurs universités dont celle de Tucson, Arizona. Son quatrième roman, *Virgile, non*, est publié en 1985. Suivent ensuite *Paris-la-politique et autres histoires* en 1999 puis *La Pensée straight* en 2001, un ensemble de textes théoriques qui a d'abord été édité aux États-Unis. *Le Chantier littéraire*, livre posthume, a paru en 2010. En 2024, paraît *Dans l'arène ennemie*, recueil inédit des textes, entretiens et articles qu'elle a signés entre 1966 et 1999 – devenus au fil du temps introuvables.

Aux Éditions de Minuit :

L'Opoponax, 1964 (« double », 2018) – *Les Guérillères*, 1969 (« double », 2019) – *Le Corps lesbien*, 1973 (« double », 2023) – *Virgile, non*, 1985 (« double », 2024) – *Dans l'arène ennemie*, 2024.

**MONIQUE WITTIG
L'OPOPONAX**

L'OPOPONAX

suiti de «Une œuvre éclatante»
par Marguerite Duras

N° 110 272 p. 9 €
ISBN 978-2-7073-444-72




Mon Opoponax, c'est peut-être, c'est même à peu près sûrement le premier livre moderne qui ait été fait sur l'enfance. Mon Opoponax, c'est l'exécution capitale de quatre-vingt-dix pour cent des livres qui ont été faits sur l'enfance. C'est la fin d'une certaine littérature et j'en remercie le ciel. C'est un livre à la fois admirable et très important parce qu'il est régi par une règle de fer, jamais enfreinte ou presque jamais, celle de n'utiliser qu'un matériau descriptif pur, et qu'un outil, le langage objectif pur. Ce dernier prend ici tout son sens. Il est celui-là même – mais porté au plain-chant par l'auteur – dont l'enfance se sert pour déblayer et dénombrer son univers. Ce qui revient à dire que mon Opoponax est un chef d'œuvre d'écriture parce qu'il est écrit dans la langue exacte de l'Opoponax.

Marguerite Duras, *Extrait de la postface.*

Premier roman de Monique Wittig, publié aux Éditions de Minuit, il obtient le prix Médicis en 1964.

MONIQUE WITTIG
LES GUÉRILLÈRES

Elles disent qu'elles ont appris à compter sur leurs propres forces. Elles disent qu'elles savent ce qu'ensemble elles signifient. Elles disent, que celles qui revendiquent un langage nouveau apprennent d'abord la violence. Elles disent, que celles qui veulent transformer le monde s'emparent avant tout des fusils. Elles disent qu'elles partent de zéro. Elles disent que c'est un monde  nouveau qui commence.

LES GUÉRILLÈRES

N° 118 208 p. 9 €
ISBN 978-2-7073-4570-7

Depuis qu'il y a des hommes et qu'ils pensent, ils ont chacun écrit l'histoire dans leur langage : au masculin. « Si les mots qualifiés sont de genre différents, l'adjectif se met au masculin pluriel » (Grévisse).

Les Guérillères s'écrivent comme sujet collectif à la troisième personne du féminin pluriel. Dans les lacunes des textes magistraux qu'on nous a donnés à lire jusqu'ici, les bribes d'un autre texte apparaissent, le négatif ou plutôt l'envers des premiers, dévoilant soudain une force et une violence que de longs siècles d'oppression ont rendu explosives.

Mon but a été de faire que le elles arrive comme un choc pour le lecteur, comme une surprise; puisqu'elles tient tout le récit il doit s'en suivre une sorte de désorientation. Le lecteur entre dans un livre et se trouve confronté avec un elles qui n'est pas familier, pas ordinaire et qui est nouveau et héroïque. En tout cas, c'est ce qui m'a guidée et l'espoir que ce elles pourrait situer le lecteur dans un espace au-delà des catégories de sexe pour la durée du livre. C'est peut-être ici que réside l'utopie.

Monique Wittig, « Quelques remarques sur *Les Guérillères* »,
L'Esprit créateur, 1994

LE CORPS LESBIEN

suivi de

« Quelques remarques sur *Le Corps lesbien* »

N° 130 192 p. 9 €
ISBN 978-2-7073-4829-6

MONIQUE WITTIG LE CORPS LESBIEN

LE CORPS LESBIEN LA
CYPRINE LA BAVE
LA SALIVE LA MORVE
LA SUEUR LES LAR-
MES LE CERUMEN
L'URINE LES FÈCES
LES EXCRÈMENTS LE
SANG LA LYMPHE LA
GÉLATINE L'EAU LE
CHYLE LE CHYME
LES HUMEURS LES SÉ-
CRÉTIONS LE PUS LES
SANIES LES
★ *monique wittig*
doubte SUPPURATIONS

Seul le mouvement des femmes a été capable dans un contexte en rupture totale avec la culture mâle de faire naître des textes lesbiens, textes écrits par des femmes uniquement pour des femmes insoucieuses de l'approbation masculine. *Le Corps lesbien* est dans cette catégorie.

Le corps du texte accueille tous les mots du corps féminin. *Le Corps lesbien* tente la performance d'affirmer sa réalité. Les énumérations participent à ce jeu. Réciter son corps, réciter le corps de l'autre, c'est réciter les mots constitutifs du livre. La fascination pour l'écriture jamais écrite et la fascination pour le corps jamais atteint procèdent du même désir.

Jamais on n'avait fracturé avec autant d'audace le monde clos de la lesbianité. Car si Radclyffe Hall l'avait traité du dehors, son terrain n'était miné que psychologiquement, donc assourdi par un puritanisme social sans doute inévitable à l'époque. Wittig, elle, construit sans pudeur une cathédrale organique ouverte par la femme pour la femme. Elle fait pénétrer le visiteur à l'intérieur de cette architecture d'entrailles où le flux menstruel remplace l'air.

Dominique Rolin, *Le Point*

MONIQUE WITTIG
VIRGILE, NON

Les aires sont dépourvues de
toute ornementation. Le sable
passe en lames fines et dures
sur les surfaces battues. Celle
qui se dit mon guide, Manastabal
se tourne vers moi. Encore heu-
reux qu'on n'ait pas à porter
des tuniques pour entreprendre
ce voyage classique car elles
seraient en un instant ☆ M

VIRGILE, NON

N° 140 144 p. 7,10 €
ISBN 978-2-7073-2121-3

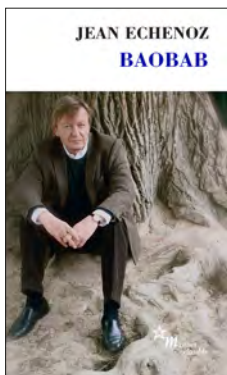
« Imaginez l'espace d'un film de Cocteau quand les personnages remontent le temps et se déplacent au ralenti, à cause de la force du vent. C'est dans un tel univers visuel que l'auteur de ce livre, devenu personnage à son tour, va et vient. Le lieu imaginé cependant n'a pas pour référence l'antiquité et les vieux murs mais le San Francisco moderne. C'est un San Francisco rendu utopique par la projection systématique d'un nulle part qui est soit l'enfer, soit les limbes, soit le paradis. Dans l'enfer souffle le vent et il est difficile d'avancer. Dans le paradis on tombe sans crier gare. Quant aux limbes c'est là où on va boire un coup. On, c'est-à-dire Wittig et Manastabal, un guide qui est loin d'avoir la douceur du Virgile de Dante, protagonistes d'un opéra des gueuses à la fois féroce et gai et qui comme la comédie de Dante finit bien. Il y a une providence, il y a des anges en chair et en os, il y a des monstres, il y a l'Achéron, il y a les horreurs de l'enfer et les délices du paradis. »

M. W.

ÉDITIONS SPÉCIALES

Depuis 2018, la collection « double » a publié trois récits inédits, commandés spécialement à ses plus grands auteurs.

Strictelement hors commerce et à tirage limité, ils sont offerts aux lecteurs* pour l'achat de deux titres du catalogue de la collection « double ». Demandez-les à votre libraire.



*dans la limite des stocks disponibles.

INDEX ALPHABÉTIQUE DES AUTEURS

Henri ALLEG.....	3
Vincent ALMENDROS.....	4
Yann ANDRÉA.....	7
Claire BAGLIN.....	8
Pierre BAYARD.....	9
Samuel BECKETT.....	17
François BON.....	24
Michel BUTOR.....	25
Éric CHEVILLARD.....	28
Julia DECK.....	36
Pauline DELABROY-ALLARD.....	40
Charlotte DELBO.....	41
Marguerite DURAS.....	45
Tony DUVERT.....	54
Jean ECHENOZ.....	55
Paul ELUARD.....	67
Christian GAILLY.....	68
Xavière GAUTHIER.....	48
Anne GODARD.....	78
Caroline LAMARCHE.....	79
Hélène LENOIR.....	80
Robert LINHART.....	83
Laurent MAUVIGNIER.....	84
Marie NDIAYE.....	92
Christian OSTER.....	96
Pauline PEYRADE.....	100
Robert PINGET.....	101
Michelle PORTE.....	49
Yves RAVEY.....	104
Alain ROBBE-GRILLET.....	113
Jean ROUAUD.....	119
David ROUSSET.....	122
Nathalie SARRAUTE.....	123
Eugène SAVITZKAYA.....	124
Inge SCHOLL.....	127
Claude SIMON.....	128
Jean-Philippe TOUSSAINT.....	136
VERCORS.....	147
Tanguy VIEL.....	148
Antoine VOLODINE.....	157
Elie WIESEL.....	159
Monique WITTIG.....	160

INDEX ALPHABÉTIQUE DES TITRES

- 14, 66
 Absolue Perfection du crime (L'), 150
 Absences du capitaine Cook (Les), 31
 Acacia (L'), 134
 Adultère, 111
 Affaire du chien des Baskerville (L'), 12
 Âge de détruire (L'), 100
 Appareil-photo (L'), 138
 Apprendre à finir, 86
 Article 353 du code pénal, 154
 Aucun de nous ne reviendra, 42
 Au piano, 63
 Aurais-je été résistant ou bourreau ?, 14
 Au rendez-vous allemand, 67
 Autoportrait (à l'étranger), 140
 Autour du monde, 89
- Bataille du silence (La), 147
 Be-bop, 71
- Ça raconte Sarah, 40
 C'est cet homme-là, 156
 Champs d'honneur (Les), 120
 Charrue, 96
 Cherokee, 56
 Cinéma, 149
 Continuer, 90
 Corps lesbien (Le), 163
- Dans la foule, 87
 Dernier amour, 76
 Des hommes, 88
 Des hommes illustres, 121
 Détruire dit-elle, 47
 Disparition de Jim Sullivan (La), 153
 Djinn, 118
 Drap (Le), 105
 Du hérisson, 32
- Échiquier (L'), 146
 Emily L., 52
 Emploi du temps (L'), 26
 En famille, 93
 En salle, 8
 Enlèvement avec rançon, 106
 Entracte (L'), 82
- Équipée malaise (L'), 57
 Enquête sur Hamlet, 11
 Envoyée spéciale, 64
 Et si les Beatles n'étaient pas nés ?, 16
 Établi (L'), 83
 Été 80 (L'), 50
 Évadés (Les), 73
 Exquise Louise, 126
- Faire l'amour, 141
 Faire mouche, 6
 Fille de mon meilleur ami (La), 108
 Fille qu'on appelle (La), 155
 Fleurs (Les), 70
 Fuir, 142
- Géorgiques (Les), 133
 Gommages (Les), 114
 Grandes blondes (Les), 60
 Guérillères (Les), 162
- Harnais (Le), 96
 Herbe (L'), 130
 Histoire, 132
 Histoires de la nuit, 91
- Île atlantique (L'), 54
 Incident (L'), 72
 Inconsolable (L'), 78
 Innommable (L'), 22
 Inquisiteur (L'), 102
 Insoupçonnable, 151
- Jalousie (La), 116
 Je m'en vais, 62
 Jour du chien (Le), 79
- K.622, 69
- Lac, 58
 Le Mans, 130
 Lieux de Marguerite Duras (Les), 49
 Lily et Braine, 77
 Lisbonne, dernière marge, 158
 Loin d'eux, 85
 Loin d'Odile, 97
 Malone meurt, 21
 Marin mon cœur, 125

INDEX ALPHABÉTIQUE DES TITRES

- M. D., 7
Mercier et Camier, 19
Mesure de nos jours, 39
Moderato cantabile, 46
Modification (La), 27
Molloy, 20
Mon grand appartement, 98
Monument national, 39
Monsieur Songe, 103
- Nébuleuse du crabe (La), 30
Nous trois, 59
Nuage rouge, 74
Nue, 145
Nuit (La), 159
- Œdipe n'est pas coupable, 15
Oh les beaux jours, 23
Opoponax (L'), 161
Oreille rouge, 34
- Palafox, 29
Paris-Brest, 152
Parleuses (Les), 48
Pas dupe, 110
Poésie et vérité 1942, 61
Port intérieur (Le), 157
Pour un nouveau roman, 117
Prière aux vivants pour leur pardonner d'être vivants, 44
Propriété privée, 38
- Question (La), 3
Qui a tué Roger Ackroyd?, 10
- Ronce-Rose, 35
Rose blanche (La), 127
- Rosie Carpe, 95
Route des Flandres (La), 131
- Salle de bain (La), 137
Savannah Bay, 51
Son nom d'avant, 81
Sortie d'usine, 24
- Taormine, 112
Télévision (La), 139
Tramway (Le), 135
Trois jours chez ma tante, 109
Tropismes, 123
- Un an, 61
Un été, 5
Un notaire peu ordinaire, 107
Un soir au club, 75
Un temps de saison, 94
Une connaissance inutile, 43
Une femme de ménage, 99
Univers concentrationnaire (L'), 122
Urgence et la patience (L'), 144
- Vaillant petit tailleur (Le), 33
Vent (Le), 129
Vérité sur «Ils étaient dix» (La), 13
Vérité sur Marie (La), 143
Vie de Gérard Fulmard, 65
Virgile, non, 164
Viviane Élisabeth Fauville, 37
Voyeur (Le), 115
- Watt, 18
- Yeux bleus cheveux noirs (Les), 53

LES ÉDITIONS DE MINUIT

7, rue Bernard-Palissy

75006 Paris

Téléphone: 01 44 39 39 20

Commercial: commercial@leseditionsdeminuit.fr

Presse: presse@leseditionsdeminuit.fr

Droits étrangers et cessions:
cessions-droits@leseditionsdeminuit.fr



DIFFUSION AUX LIBRAIRES

France, Belgique, Luxembourg: CDE / Sodis

11, rue Soufflot

75005 Paris

Téléphone: 01 44 41 19 19

Suisse: Cinq Frontières / OLF

Z.I.3 Corminboeuf

CP 1061

1700 Fribourg

information@olf.ch

Canada: Gallimard Limitée / Socadis

3700, boulevard Saint-Laurent

Montréal H2X 2V4

info@gallimard.qc.ca

Autres pays: Gallimard / Sodis / Export

5, rue Gaston-Gallimard

75007 Paris

Téléphone: 01 49 54 14 54

export@gallimard.fr

Pour être informés de nos publications
au moment de leur sortie,
inscrivez-vous à la lettre d'information sur notre site internet :
www.leseditionsdeminuit.fr

Ce catalogue comprend les titres parus dans la collection
jusqu'en janvier 2025.
Les prix indiqués peuvent être modifiés en cours d'année,
lors de réimpressions.

Ce catalogue a été achevé d'imprimer le deux décembre 2024
dans les ateliers de Normandie Roto Impression S.A.S.,
61250 Lonrai (France) – dépôt légal janvier 2025.
N° d'imprimeur: 2404937
N° d'éditeur: 7511

